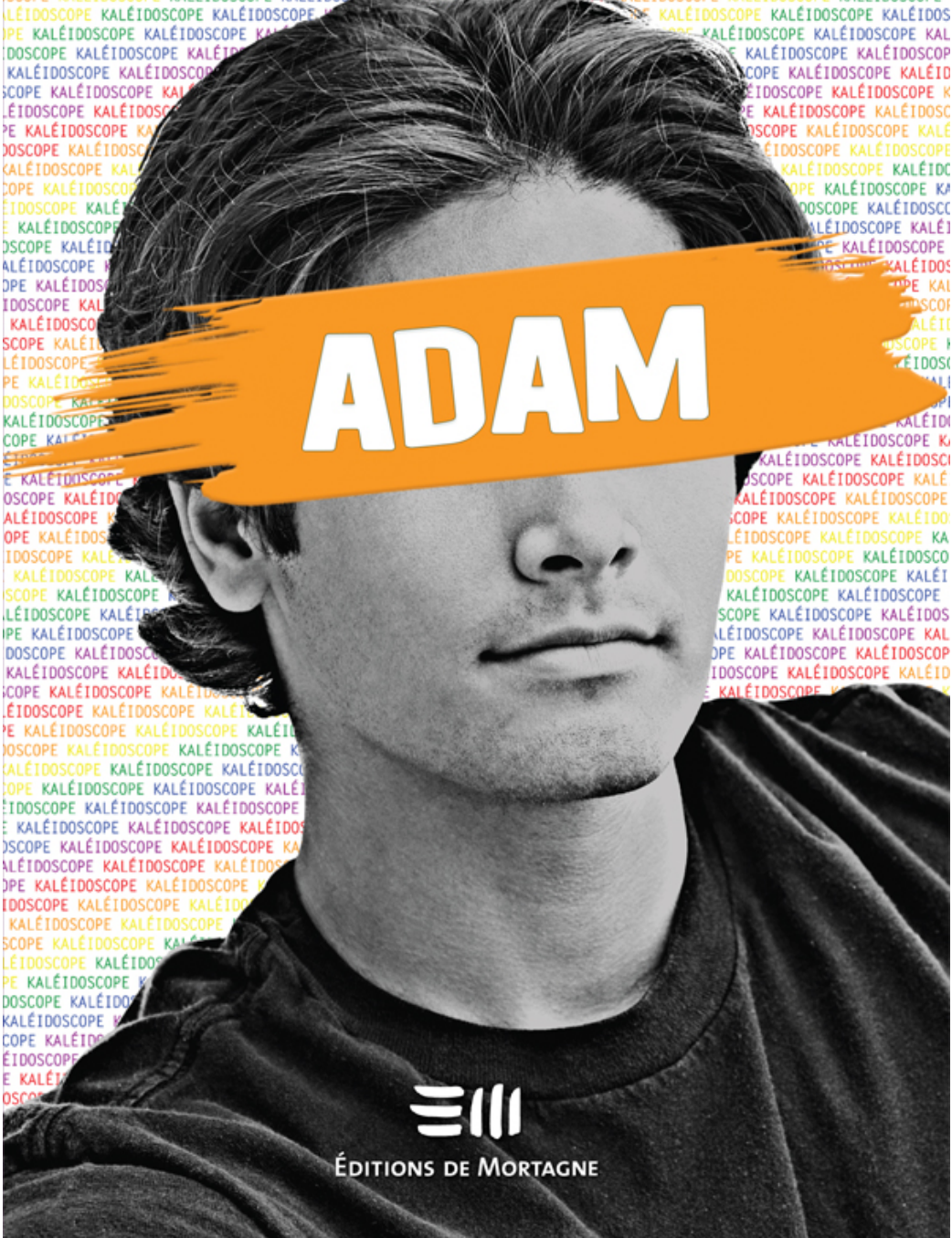
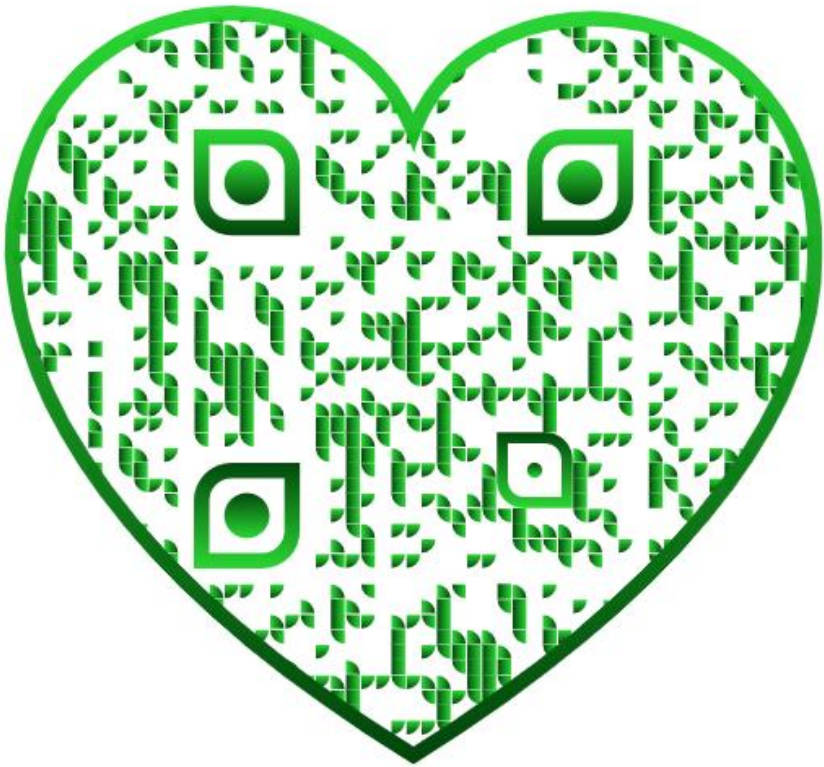
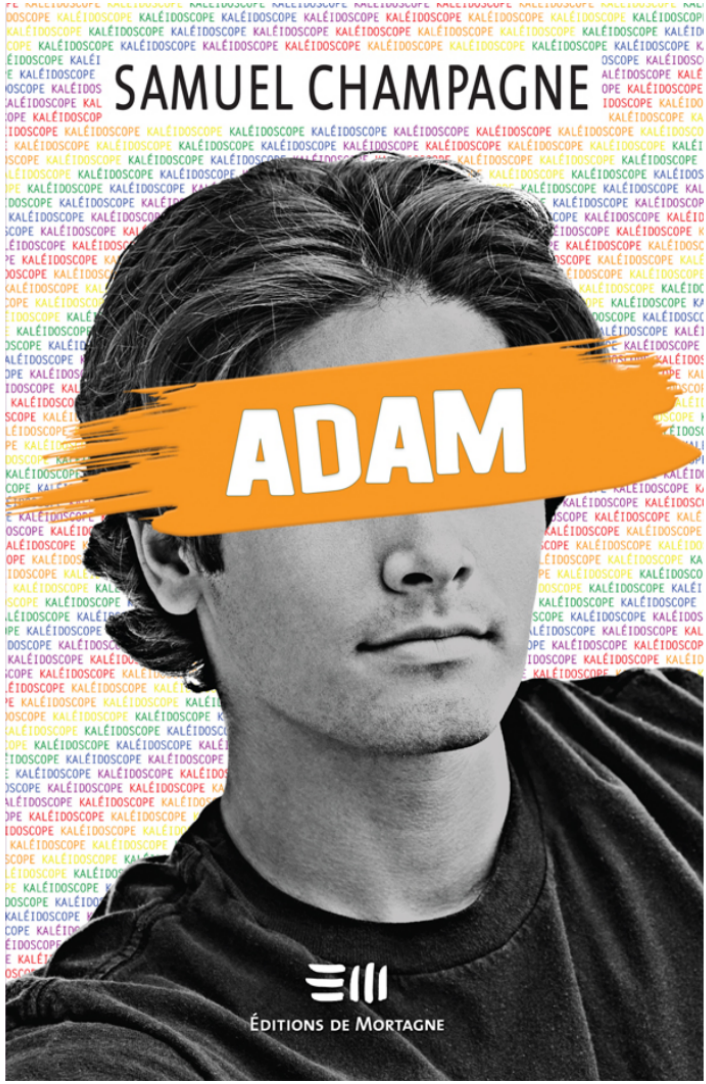
SAMUEL CHAMPAGNE

ADAM



ÉDITIONS DE MORTAGNE




SAMUEL CHAMPAGNE
ADAM
ÉDITIONS DE MORTAGNE

ADAM

Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales du Québec et Bibliothèque et Archives Canada

Champagne, Samuel, 1985-
Adam
(Kaléidoscope)
Pour les jeunes de 14 ans et plus.
ISBN 978-2-89662-781-3
I. Titre.

PS8605.H352A62 2018jC843'.6C2017-942261-8
PS9605.H352A62 2018

Édition
Les Éditions de Mortagne
C.P. 116
Boucherville (Québec) J4B 5E6
Tél.: 450 641-2387
Téléc.: 450 655-6092
editionsdemortagne.com

Tous droits réservés
Les Éditions de Mortagne
© Ottawa 2018

Dépôt légal
Bibliothèque et Archives Canada
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque nationale de France
1e trimestre 2018

ISBN: 978-2-89662-781-3
ISBN (epdf): 978-2-89662-782-0
ISBN (epub): 978-2-89662-808-7

1 2 3 4 5 – 18 – 22 21 20 19 18

Imprimé au Canada

Gouvernement du Québec — Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres — Gestion SODEC.

Financé par le gouvernement du Canada | Canada

ASSOCIATION NATIONALE DES ÉDITEURS DE LIVRES

Membre de l'Association nationale des éditeurs de livres (ANEL)

SAMUEL CHAMPAGNE

ADAM

ÉDITIONS DE MORTAGNE

Il y a autant d'atomes dans une seule molécule de votre ADN qu'il y a d'étoiles dans la Galaxie. Nous sommes, chacun de nous, un petit univers.

Neil DeGrasse Tyson

— Tu vas avoir besoin de moi, hein? Si je suis ton étoile, tu ne vas pas me laisser m'éteindre, hein, Adam?

Colin, Numéro 4

Table des matières

Chapitre 1
Chapitre 2
Chapitre 3
Chapitre 4
Chapitre 5
Chapitre 6
Chapitre 7
Chapitre 8
Chapitre 9
Chapitre 10
Chapitre 11
Chapitre 12
Chapitre 13
Chapitre 14
Chapitre 15
Chapitre 16
Chapitre 17
Épilogue

1

— Je vais prendre Numéro Deux.

Je lève les yeux au plafond. Si j'écoutais mon ego, je ne bougerais pas d'un poil. J'attendrais que Yohan prononce mon prénom. Mais je sais bien que, même si je m'offusquais, ça ne changerait rien. Je me demande parfois si les gens ont oublié que je m'appelle Adam. Lentement, je me lève et vais rejoindre les autres élèves que Yohan a recrutés pour la partie de *flag football* que nous nous apprêtons à jouer.

Je patiente tant que tout le monde n'est pas choisi. Je devrais être content: j'ai été pris presque en premier. Mon statut de *nobody* n'a pas encore surpassé l'envie du deuxième meilleur athlète de l'école de gagner un stupide match de football dans un cours d'éducation physique tout aussi insignifiant. C'est peut-être le signe que je suis encore apte à participer à la vie sociale de cette école. Ah, et puis quoi encore? Comme si j'avais du temps pour ça.

Lorsque le match commence, je me concentre. Émile, l'autre capitaine désigné, a sélectionné les gars les plus robustes; Yohan, les plus rapides. On ne joue pas une *vraie* partie, avec des plaquages et tout le reste (le terrain intérieur est trop petit et jouer dans la neige en janvier, non, merci), alors notre équipe l'emporte facilement.

Marchant à la suite des autres élèves pour me rendre au vestiaire, je me frotte les mains, satisfait. Après un bon match, j'ai l'impression que le relief du ballon s'est imprimé dans mes paumes. J'adore le football.

— Bonne *game*! lance Yohan, à l'extrémité de la pièce.

Il est en boxers, torse nu. Juste à côté, il y a James. Ce gars-là est vraiment trop beau… D'un mouvement souple, il retire son chandail. La peau noire de Yohan, tout près de la peau blanche de James… Je détourne le regard rapidement; je n'ai pas envie de m'attirer des ennuis parce que mes yeux font leur travail d'œil. À bien y penser, «Numéro Deux», ce n'est pas si mal; mieux que «tapette», en tout cas.

— Je comprends toujours pas pourquoi t'essaies jamais de rentrer dans l'équipe de l'école, poursuit Yohan.

Je hausse les épaules. Je pourrais probablement jouer au football si je le voulais. Je suis assez grand, je suis fort et je lance bien. Mais je sais que les entraînements se déroulent le matin, après l'école ou les fins de semaine, et je ne peux y assister.

— T'es pas dans l'équipe non plus, que je lui fais remarquer.

— J'aime trop le basket! s'exclame l'autre en riant. Toi, ton excuse, c'est quoi?

— Il est trop occupé à changer des couches, répond Émile à ma place. C'est pour ça!

Je vois James rouler des yeux, manifestement ennuyé par le commentaire. Autour de moi, quelques gars sourient. Je les gratifie d'un nouveau haussement d'épaules nonchalant. J'enfile mon chandail et empoigne mon sac de sport avant de me tourner vers Émile.

— Tu devrais être soulagé que je n'aie pas le temps de jouer, que je réplique. J'aurais probablement pris ta place…

Un concert de «ouh!» amusés s'élève dans le vestiaire alors que j'ouvre la porte pour sortir. Je ne suis pas populaire, mais il n'est pas question qu'on me marche sur les pieds.

Après un cours de maths des plus ennuyants, je me rends à la cafétéria et m'assois à la table la plus à gauche de la

salle, dans le coin. Même endroit depuis presque cinq ans, depuis le début du secondaire. J'ouvre mon sac à lunch: aucune surprise, c'est moi qui l'ai préparé. En plus d'avoir fait celui des trois autres Numéros d'âge scolaire qu'il y a à la maison.

Bientôt, Élise et Corinne me rejoignent. L'une est blonde, l'autre est brune, l'une est grande, l'autre est petite. On est assez proches, même si je refuse bien souvent les invitations et que je suis rarement au courant des potins qui circulent. Pas que je sois très intéressé par les guéguerres infantiles des corridors, mais en savoir davantage m'aiderait probablement à ne pas avoir l'impression de vivre sur une autre planète.

— J'ai su avec qui Laurie avait trompé Luc, déclare Élise tout de go.

— Non! s'exclame Corinne. Je croyais que ça resterait secret. Qui l'a dit?

— Tout le monde sait que Laurie est prête à tout pour avoir de l'attention. Ça ne me surprendrait pas que ce soit elle. T'en penses quoi, Adam?

Je lève les yeux de mon cahier de maths et me rejoue la conversation en deux millièmes de secondes.

— Vous êtes en colère parce qu'au dernier party, après avoir acheté des trucs hors de prix et passé des heures à vous préparer pour être parfaites, vous vous êtes quand même fait voler la vedette par Laurie. Alors là, de la voir se casser la gueule, ça vous donne l'impression de vous venger.

Les deux filles me regardent longuement en silence, les sourcils froncés de manière presque identique. Merde, je n'aurais pas dû dire ça.

— Désolé, que je marmonne. Avec qui elle a couché?

Élise m'étudie encore quelques secondes avant de sourire.

— Le beau Émile.

Je plisse le nez; je n'aime vraiment pas ce gars-là.

— Fais pas cet air, rigole Corinne. Luc a laissé Laurie. Tu pourrais t'essayer sur elle…

Je réprime une nouvelle grimace. Non, merci.

— T'aimes pas les gros?… blague Élise, les mains éloignées de sa propre poitrine. Non, il te faut une gentille fille tranquille, toi, continue-t-elle en me touchant l'avant-bras.

— Comme Amélie! s'exclame Corinne. Elle et Antonin ne reviendront pas ensemble, c'est évident, maintenant.

— C'était déjà évident au début de l'année, que je note. Il l'a laissée il y a des mois…

— On pensait qu'ils allaient reprendre. Tu sais comment est Antonin… Il est si gentil, tout doux… Ils étaient parfaits tous les deux.

— Essaie-toi avec Amélie, poursuit Corinne. Antonin te tapera pas dessus, il ferait pas de mal à une mouche.

— Je crois qu'il voit quelqu'un d'autre, déclare Élise. Sinon, pourquoi il ne viendrait plus jamais aux partys? Il a même laissé tomber ses amis, dernièrement.

Je me retourne et cherche Antonin Doiron des yeux. Il n'est pas assis à la table de Yohan, comme il en avait l'habitude, avant. C'est vrai qu'il est gentil, ce gars-là. Il est assez *cute* en plus, si on aime le genre calme et silencieux.

— Alors? insiste Corinne. Tu vas regarder du côté d'Amélie?

Je repousse de nouveau le moment de faire mon *coming out* à mes seules amies en les gratifiant d'un sourire sans conséquence. Pas que j'aie honte d'être gay, pas du tout, en fait; j'évite seulement de rendre ma vie plus compliquée qu'elle ne l'est déjà.

Après le cours d'histoire, en marche vers la classe de français, je reçois un appel de ma mère.

— Caleb s'est cassé le bras en tombant du module de jeu, à la garderie. On est à l'hôpital.

Instantanément, mon rythme cardiaque s'accélère. Caleb est le plus jeune de mes frères et sœurs; c'est Numéro Sept. Il a tout juste deux ans, il doit avoir peur…

— Les médecins vont sûrement lui faire un plâtre. Tu peux…

— Je vais y aller, que je l'interromps.

Tu peux… «Tu peux aller chercher Charlie à la garderie? Et prendre Colin, Célia et Clara à l'école? Et puis jouer au papa et à la maman jusqu'à ce que je revienne, parce que le vrai papa travaille toute la nuit?» Le problème, c'est que ce n'est pas un jeu…

— Merci, soupire ma mère. J'ai fait dégeler du jambon avant de partir, ce matin.

Ma mère est gérante d'un gros hôtel à Montréal. Comme si elle n'avait pas assez de personnes sur qui veiller à la maison!

— Passe-moi Caleb, que je lui demande en m'appuyant sur le mur près de ma classe.

— J'ai bobo, lance une petite voix quelques secondes plus tard.

— C'est sûr, tu as une aile cassée.

— Moi pas un oiseau! rigole mon frère.

Je sens un sourire étirer mes lèvres, sourire qui disparaît rapidement lorsque j'aperçois un groupe de gars qui me regardent, amusés. L'un d'eux fait semblant de bercer un bébé dans ses bras, puis les autres ricanent de plus belle. Très drôle. Tout le monde sait que ma famille est différente, et on ne rate jamais une occasion de me le rappeler, peu importe ce que je fais.

Je leur tourne le dos et recentre mon attention sur mon frère.

— Je croyais que oui, moi… Si tu fais ça comme un grand, je vais dessiner des plumes sur ton plâtre, d'accord?

— Maman, 'Dam dit que…

Je raccroche; il ne m'écoutera plus. Mission: lui changer les idées. Statut: réussie.

J'empoche mon cellulaire et fais un doigt d'honneur au groupe de mimes humoristes avant d'entrer dans ma classe. La soirée s'annonce longue…

L'horaire de travail de mes parents est compliqué. Mon père part habituellement à vingt heures, et ma mère finit vers dix-sept heures, mais il arrive qu'ils doivent travailler des doubles *shifts*, comme les vendredis. Et c'est moi, la nounou.

La maison se situe à presque un kilomètre de l'école. Entre les deux, il y a la garderie et l'école primaire. Charlie, quatre ans, est bien contente que je vienne la chercher, mais elle anticipe déjà le long chemin du retour.

— Elle a refusé de faire la sieste, m'informe son éducatrice.

— Je veux pas marcher, gémit la coupable.

— Tu vois, c'est pour ça que tu dois faire la sieste, pour avoir de l'énergie.

— J'aime pas ça, l'énergie.

L'éducatrice sourit et me tend une paire de mitaines. J'attache la tuque de Charlou, que je soulève ensuite du sol.

— Je te porte jusqu'à l'école, et c'est tout.

Dehors, le froid est mordant, alors je marche vite. Quelques rues plus loin, mes bras sont engourdis et je vois avec bonheur l'école approcher.

— Bonjour, Adam, me salue l'éducateur du service de garde, attrapant son walkie-talkie. J'aurais besoin de Célia, Colin et Clara Auclair, quatrième, troisième, première années.

En retour, diverses voix confirment que chacun des interpellés arrive.

Tenant la main de Charlie, j'attends près du mur. Je me sens vraiment ridicule. J'ai l'air d'un *freak*. Les parents viennent chercher un enfant, parfois deux… Et moi? J'en ramasse trois. Plus Charlou. Et mon frère au bras cassé. Et, en plus de ça, il y a Cédric, mon frère aîné, qui habite Rimouski. Il est policier et ne vit plus avec nous depuis longtemps. Il a une vie à lui, maintenant, un travail, une blonde. J'ai hâte de pouvoir m'éloigner de la folie, moi aussi.

Célia et Clara arrivent en traînant Colin derrière elles. Elles ont neuf et six ans et s'entendent comme larrons en foire. Au moins ça. Colin a huit ans. Ils n'ont pas mis leur salopette de neige, alors je dois les déshabiller pour qu'ils l'enfilent. Ils babillent à propos de leur journée, interrompant les phrases des autres. Mes parents ont eu beaucoup de difficulté à concevoir les trois premiers Numéros. Cédric avait sept ans quand je suis né, et déjà quatorze ans quand est arrivée Célia. Et puis, ma mère s'est mise à tomber enceinte en claquant des doigts. Elle ne sait pas ce qui s'est passé exactement. Elle dit qu'elle est réparée. Tandis que je promets à Clara de l'aider avec sa leçon de français et que Colin me casse les oreilles avec son projet sur les planètes, je songe que moi, je n'aurai jamais d'enfants.

À la maison, on s'empile dans l'entrée pour enlever nos vêtements d'hiver. Charlie a le nez tout rouge. Je mets le doigt dessus.

— Attention, on démarre!

— Pit, pit! renchérit Colin en pressant son propre nez.

Je m'extirpe du tas d'enfants et constate que les bottes ont mis de l'eau partout sur le plancher de l'entrée. Super…

Dans la cuisine, je regarde dans le réfrigérateur. Il y a deux jambons sur la tablette supérieure. Oui, deux. Un n'est jamais assez et il faut penser aux restants. Rentabiliser le tout, faire en sorte d'épargner de l'argent. Mes parents pensent que je n'ai pas vu leurs regards préoccupés quand est venu le temps de la rentrée des plus jeunes. Ou que je n'ai pas remarqué que les cadeaux de Noël reçus cette année étaient plus petits. C'est pourquoi, quand ils m'ont demandé ce que je voulais pour ma fête, dans deux mois, j'ai seulement souhaité avoir une carte-cadeau pour aller au cinéma. J'ai pensé que ce serait un double cadeau, en fait: un film gratuit, mais, surtout, un moment pour moi seul.

— J'ai faim! lance Colin à mes côtés, me faisant sursauter.

Je lui mets un piment dans les mains et sors la douzaine d'œufs avant d'aller récupérer les jambons. Une bonne quiche sans croûte. Rapide, économique, nutritif, et je vais garder le restant du jambon pour un autre soir. Même quand mes parents sont là, je dois aider. La famille avant tout…

— Où tu vas? que je demande à mon frère quand il tourne les talons.

— Jouer!

— Tu m'aides pas? Je croyais que tu avais faim…

— Tu peux le faire tout seul…

Je soupire. Bien sûr que je le peux… Est-ce que ça veut dire que je le *dois*? Je ricane, sarcastique, debout devant le fourneau. Qui me demande mon avis, ici?

— Je peux casser les *nœufs*?

Charlie, les cheveux en bataille à cause de sa tuque, me dévisage avec espoir. Je hoche la tête, puis elle pousse une chaise vers le comptoir. Ça fait un bruit d'enfer sur le bois usé du plancher, mais pas au point de couvrir les cris de Célia à l'endroit de Colin, à l'étage. Rien ne nous échappe dans cette maison.

Lentement, Charlou fracasse les œufs sur le bord du plat. Toute fière, elle me sourit, et moi, je souris en retour, pêchant les nombreux morceaux de coquilles qui sont tombés dans le bol.

— Je peux couper le jambon? me demande-t-elle.

— Je vais m'en occuper, c'est un peu dangereux.

— C'est pas juste! Tu me laisses jamais rien faire!

Elle saute en bas de la chaise et sort de la cuisine en martelant le plancher de ses petits talons. J'aurais envie de lui hurler quelque chose, mais je me retiens. Elle irait le répéter à ma mère et je me ferais immanquablement dire: «Tu es l'adulte, sois responsable, blablabla…» Et je répondrais immanquablement: «J'ai seize ans, je ne suis pas un adulte.» Et on se disputerait. Immanquablement.

Une fois la quiche au four, je monte à l'étage. Charlou regarde Colin découper consciencieusement des planètes dans du papier construction mauve. Je prédis que, d'ici trois minutes, elle voudra essayer et il refusera, la faisant

pleurer.

— Clara? que j'appelle, passant la tête dans l'embrasure de la chambre du fond. Viens, on va faire ton devoir.

— Maintenant? J'ai pas envie…

— Moi non plus, que je murmure avant d'ajouter plus fort: on fera ça vite. Et tu pourras m'aider pour mon truc sur les chevaux, ensuite.

— Moi aussi! s'écrie Célia. Je veux t'aider!

Je souris au plancher, me dirigeant vers l'escalier menant au rez-de-chaussée. Je n'ai pas de recherche sur les chevaux à faire, je suis en cinquième secondaire, pas en quatrième année… Mais mes sœurs *adorent* les chevaux. Il faut savoir mentir avec habileté pour éviter l'apocalypse…

Alors que les filles planchent sur leurs devoirs et que Colin ne cesse de m'appeler pour que je garde Charlie hors de la chambre qu'il partage avec Caleb, je surveille la cuisson du souper.

— Adam, m'appelle Clara, est-ce que j'ai fait des erreurs?

Je regarde par-dessus son épaule. Elle devait écrire les chiffres correspondant aux images.

— T'es super bonne, que je lui assure.

— Je l'ai aidée, annonce Célia.

— *Vous êtes* super bonnes…

— Adam! crie Colin d'en haut. Elle m'énerve!

Avec un soupir, je grimpe jusqu'aux chambres. Il y en a trois au premier et celle de mes parents est en construction (depuis quatre ans) au sous-sol. Ils dorment dans la poussière et moi, je dors avec les monstres.

— Tu n'es pas en train de découvrir le vaccin contre la stupidité, que je reproche à mon frère, soulevant notre sœur qui pleure sur le sol. Tu pourrais la laisser en faire un peu.

— Elle pourrait m'aider de loin.

Je roule des yeux. L'aider à avoir la paix, ouais…

Je vais baisser le feu des patates, puis allume l'ordinateur familial, Charlie sur mes genoux. L'appareil est dans le salon, près de nos divans défraîchis et de la télévision. Notre maison est bien trop petite pour tout le monde qui y habite. Mon père parle souvent à la blague de construire un autre étage, mais il faudrait finir le sous-sol avant. Et, surtout, avoir de l'argent pour ça. Je ne suis pas un crack en maths, mais ce n'est pas avec des salaires d'hôtelière et de préposé aux bénéficiaires qu'on va convaincre les banques de nous faire un prêt de cette importance.

Quand mes parents se sont mis à la rénovation du sous-sol, il s'agissait d'un espace terreux de cinq pieds de haut. Ils ont dû faire lever la maison et ont eu besoin de plusieurs années avant de pouvoir payer. Ils ont acheté ce truc centenaire avant la naissance de Cédric, qui allait arriver après cinq ans d'attente. Je sais qu'ils n'avaient pas prévu remplir la maison jusqu'au seuil de l'explosion. Mes parents disent qu'ils sont tombés amoureux des travaux à compléter.

— Qu'est-ce que tu fais? me demande ma sœur, me tirant de mes pensées.

Je ne réponds pas et regarde autour de moi. Mes sœurs sont occupées avec leurs devoirs, alors… Je tape «ados LGBT Montréal» dans la barre Google et clique sur le deuxième lien. La page d'un groupe pour jeunes gays et lesbiennes apparaît. Au haut, il est inscrit: «Rencontre, mercredi 21 janvier». C'est aujourd'hui. Il y a une rencontre tous les mercredis; je le sais parce qu'il y a des mois que je veux y aller, mais le courage ou le temps me manquent toujours. Il y a assurément d'autres homosexuels dans mon école, mais ils ne se montrent pas. Et moi, j'aimerais bien parler. Parler et être écouté.

— Je connais cette lettre-là, dit soudainement Charlou. *G*.

Je la félicite distraitement, songeant que, la semaine prochaine, j'aurai peut-être du temps pour…

— Ça, c'est un *A*…

Je ferme la page prestement avant qu'elle ne prononce la lettre *Y*. Mes sœurs vont deviner le mot. Et le dire à mes

parents. Mais *je* vais le leur dire. Quand je vais être certain qu'ils vont prendre du temps pour moi.

J'éteins l'ordinateur lorsque le fourneau sonne.

— Les filles, c'est votre tour de mettre la table.

— «Mettez la table», se moque Clara, tentant d'imiter ma voix.

— Très sympathique, que je soupire. Colin! Viens manger.

— Attends!

— Attendre quoi? Les planètes ne vont pas disparaître.

— Qu'est-ce que tu fais de Pluton?

— Elle est redevenue une planète, je te signale. C'est toi qui me l'as dit! Allez, viens! Tout de suite.

— T'es plate!

Je pousse un soupir, mais ne réplique rien.

J'aurais pu être un frère cool. Cédric était cool avec moi, il me montrait des choses, m'écoutait. C'était facile pour lui. J'ai été son seul frère pendant longtemps. Et nos parents n'avaient pas besoin d'aide au départ. Il est parti étudier à Nicolet peu avant la naissance de Colin; il ne sait pas ce que c'est de devoir toujours passer en dernier et de jouer les nounous. Je l'envie.

Je passe le repas debout à verser des verres de lait et à empêcher l'un ou l'autre de crier à l'injustice pour la grosseur d'un morceau de patate. Après le souper, je me bats avec les plus jeunes pour les débarbouiller, à défaut de leur faire prendre un bain. Je suis fatigué, je n'ai pas envie d'avoir à tout nettoyer après leur passage.

J'en suis à superviser Charlou qui enfile son pyjama quand le téléphone sonne. Je pense à ma mère qui doit s'ennuyer à mourir à l'hôpital, mais il s'agit de mon père.

— Ça va, mon grand? me demande-t-il.

— Super.

— Une chance que t'es là. Ton frère aura un plâtre rose, à ce qu'il paraît. Ça avait l'air de lui faire plaisir.

— Cool.

Je n'ai rien d'autre à ajouter. Ça fait des mois qu'on n'a pas eu de temps pour une conversation, car nos mondes sont à des années-lumière. Je doute que ce que j'ai à raconter l'intéresse, de toute façon.

— Je dois y aller, papa.

— Appelle-moi s'il y a quelque chose, d'accord?

— Il n'y aura rien, promis.

Je raccroche, une pression au creux du ventre. Il faut que je dorme, je me sens émotif et je déteste ça. Je jette un œil sur le réveil dans la chambre des filles: dix-neuf heures quarante-cinq, c'est l'heure. Assis sur le lit avec Charlie, je commence à lire une histoire. Non loin, Célia, Clara et Colin font mine de ne pas écouter, mais, quand je me mets à faire des voix, ils rient avec la petite.

— Caleb va revenir ce soir? me demande Colin quand je replace sa couverture.

— Seulement quand tu vas être endormi.

Je ferme la porte tout doucement. Colin et Caleb partagent l'une des chambres, Célia, Clara et Charlou, une autre. J'occupe la troisième. Mais elle ressemble davantage à un placard. Mon lit une place est coincé sous la fenêtre et je range mes vêtements dans des bacs que je glisse sous lui. Ce serait suffisant pour moi si ce n'était du manque total d'intimité. Les murs ne sont pas insonorisés; les petits me réveillent sans arrêt. C'est sans compter toutes les fois où l'un des Numéros se faufile dans mon lit au beau milieu de la nuit.

Vers vingt heures trente, j'oblige Célia à se coucher à son tour et, après quelques échanges de coups d'œil meurtriers, elle obéit.

J'énumère dans ma tête: trois dans cette pièce, un dans cette autre, un à l'hôpital, un à Rimouski… et moi. Ça fait sept, le compte est bon, je respire. J'aurais envie de m'étendre sur mon lit et de ne plus bouger, mais je me force à sortir de ma chambre.

Le rez-de-chaussée est silencieux et je ferme les yeux, savoure la paix qui m'entoure. Dès que je les rouvre, je vois les crayons sur la table basse du salon, l'empilage de vêtements mouillés dans l'entrée, la table de cuisine pleine d'assiettes, les comptoirs en désordre. La maison est petite, je l'ai dit. Je vais étendre les pantalons de neige dans la salle de bain, nettoie le plancher, mets les couverts dans l'évier. Je dois me dépêcher, j'ai encore plein de devoirs à faire; la vaisselle attendra. Je finis de répondre aux questions du cours d'anglais et vais prendre une douche. Pas trop longue au cas où quelqu'un se réveillerait et aurait envie d'aller aux toilettes. Une seule salle de bain pour huit personnes, ce n'est vraiment pas la joie. Un coup d'œil rapide dans les deux autres chambres. Tout le monde dort. Dans la mienne, je m'étends sur mon matelas, soupire de soulagement.

J'en suis à tenter de voir si je pourrais terminer mes devoirs par télépathie quand j'entends la porte d'entrée s'ouvrir. Je reste couché et, bientôt, des pas montent les marches. Je perçois une manche du manteau usé de ma mère et une petite boule dans ses bras. Elle entre dans la chambre des garçons; je suppose qu'elle y déshabille et y couche Caleb. J'aurais envie d'aller le voir, de m'assurer qu'il va bien, mais je n'en ai pas l'énergie.

— Adam?

Hein? J'ouvre les yeux; je crois que j'étais sur le point de m'assoupir. Ma mère a retiré son manteau. Elle baisse la tête et m'embrasse doucement sur le front.

— Je vais devoir remettre mes heures perdues au travail, la semaine prochaine, d'accord? Tu pourrais…

Mon cœur se serre. Je fais oui de la tête. Elle me caresse les cheveux et sort de ma chambre. *La* chambre. Elle sort de *la* chambre, car rien n'est à moi, ici. Pas même ma vie.

2

Le mardi suivant, lorsque j'essaie de me retourner dans mon lit, je sens de la résistance. Un petit corps chaud est blotti contre mon dos. C'est Caleb, avec son plâtre rose couvert d'autocollants divers. Quand est-il venu me rejoindre? L'aube pointe le bout de son nez. J'encercle le corps de mon frère, mais il décide de s'étirer et me frappe en plein visage avec son bras plâtré. Je pense que je crie ou que je jure, car il se réveille en pleurant et en se frottant les yeux.

— C'est rien, je m'excuse, que je chuchote à Caleb en lui caressant les cheveux.

Une douleur lancinante prend lentement possession de tout mon crâne, j'ai la paupière gauche qui tressaute. J'espère que je n'aurai pas un œil au beurre noir à cause de mon frère de deux ans!

Comme si j'avais réveillé toute la maisonnée avec mon gémissement, les portes des deux autres chambres de l'étage s'ouvrent et les monstres s'échappent jusqu'au rez-de-chaussée. Célia se pointe dans le cadre de la porte et soulève Caleb.

— Viens, on va laisser le méchant Adam tout seul.

Je reste étendu dans la pénombre de la chambre, le cœur battant dans ma tempe. Une pile de mes livres d'école est en équilibre près du mur et des chevaux en plastique sont éparpillés sur le sol. Preuve numéro un de mon manque d'intimité. Est-ce que je pourrais rester à la maison, aujourd'hui? Tout seul? Pitié!

Puis, une pensée me traverse l'esprit, une pensée chaude qui me fait sourire un long moment. Demain, c'est mercredi. Et demain, je vais aller à une réunion du centre gay et lesbien. Je vis dans une petite ville de la Rive-Sud, où ce genre de rencontres n'existe pas, et j'en ai désespérément besoin. Après avoir hésité pendant des mois, je me suis décidé, c'est ce mercredi que ça se passe!

À l'heure du dîner, à l'école, j'essaie d'oublier que je dois trouver le temps d'aller chez le boucher, ce soir, en plus de faire mon travail de chimie. Je suis tragiquement pourri en chimie, j'en ai pour des heures… Mon père aurait peut-être pu m'aider, mais il n'est jamais disponible. Il fait de l'ébénisterie de temps à autre (ce qui nous permet d'avoir un peu d'argent en extra pour rénover le sous-sol quand il vend l'un de ses meubles).

— Hé, Adam, me lance Élise en approchant. Qu'est-ce qui t'est arrivé?

Elle tente de voir le côté de mon visage, mais je me détourne. C'est tout rouge, je vais rester marqué pour un moment. Génial.

Elle dépose son plateau sur la table et Corinne prend place à mes côtés.

— Mon frère m'a accroché, que je murmure, embarrassé.

— Il suit des cours de boxe ou quoi?

Les filles trouvent ça drôle. Pas moi, je suis un peu grognon quand j'ai mal. Je ferme les yeux et pense à demain. Je vais avoir un moment *à moi seul*. Demain.

— J'espère que Yohan va apporter sa musique, dit Corinne.

— Moi aussi, renchérit Élise. Tu te souviens du DJ de l'autre fois? C'était atroce.

— De quoi vous parlez?

Élise me lance un regard gêné.

— Un party. Vendredi. Tu peux venir, si tu veux.

— Je garde les *kids* le vendredi, tu le sais…

— Mais, pour une fois…, commence Corinne. Viens après. Tu pourrais rencontrer une fille. Autre que nous, même s'il est clair qu'on est les meilleures!

Je souris un peu, ouvre la bouche pour qu'elle me donne une bouchée de son macaroni au fromage. Même si je ne suis pas un fervent amateur des plats de la cafétéria, j'aimerais bien pouvoir acheter quelque chose de temps à autre; la nourriture goûte meilleur quand ce n'est pas toi qui l'as cuisinée, c'est bien connu.

— Oui, pour une fois, répète Élise tout doucement. Tu pourrais rencontrer… quelqu'un.

Son regard cherche le mien. Je crois qu'elle *sait*. Je devrais peut-être m'en assurer? Mais bon… C'est sans importance.

Le mercredi matin, je me réveille au son des voix de mes sœurs qui se disputent. Qui va porter la seule jupe noire? Guerre mondiale en préparation…

— Personne ne porte de jupe, que je marmotte. Vous allez geler.

Au rez-de-chaussée, mon père est occupé à beurrer des toasts. Il porte encore son uniforme de travail. Il est plus grand que moi, mais sa tête montre une calvitie avancée. Sa barbe poivre et sel est juste assez longue pour qu'il n'ait pas l'air fou. Je le soupçonne de la garder pour faire rire les petits et leur faire crier «ça pique!».

Je vois Caleb et son bras plâtré. Je me sens triste pour lui malgré le gros bleu que j'ai sur la tempe par sa faute. Il ne pourra pas jouer comme les autres pendant un moment…

— Hé! s'écrie une petite voix à la table. Charlou!

— J'ai pas fait exprès!

Mon père m'aperçoit et me lance une débarbouillette. Rapido, j'essuie le jus d'orange qui commence à envahir la table. La routine du matin est comme un engin bien rodé; une poussière dans le moteur et tout va de travers. Et cinq enfants en bas de dix ans… ça amène beaucoup de poussières. Mon père dit que c'est ce qui est amusant avec les grandes familles: l'inconnu. Mon père n'est manifestement pas sain d'esprit.

Je déjeune appuyé sur le bout de comptoir près du réfrigérateur. Ma mère doit encore dormir (c'est à se demander comment elle peut y arriver avec tous les coups de pied qu'elle reçoit sur la tête quand les enfants marchent). Mon père revient du travail juste à temps pour nous réveiller et préparer les petits. Il va les conduire à l'école et ma mère se lève quand il revient. Elle va travailler, puis récupère la tribu le soir. On mange en famille et il part travailler. Mon père approche de la cinquantaine, ma mère a eu le dernier Numéro après ses quarante ans. Ils se sont mariés tout juste en sortant du secondaire. Mon père parle de ma mère comme si elle était un trésor, la douceur dans ses paroles me frappe chaque fois. J'envie l'amour qu'il y a entre mes parents. J'ai hâte de savoir ce que c'est, d'être amoureux, mais il me semble que ce moment n'arrivera jamais…

Je reçois un truc dans l'estomac et me vois obligé de sortir de ma tête.

— Désolé, s'excuse mon père, tu me regardais, je pensais que t'étais attentif.

Je me penche pour ramasser la clé tombée sur le sol.

— Maman a laissé la clé sortie pour que tu puisses utiliser la minivan. On annonce super froid, aujourd'hui, elle prendra l'autobus. Il faudrait vraiment penser à te faire un double…

— Pourquoi, la fourgonnette? que je demande, la panique grimpant peu à peu le long de ma colonne vertébrale.

— Elle doit remettre les heures qu'elle a perdues quand elle est allée à l'hôpital la semaine passée. Je croyais qu'elle t'en avait parlé…

— Oh, mais je…

J'inspire et expire lentement. C'était *ma* soirée. Pas la soirée des enfants.

— J'ai déjà quelque chose de prévu.

— Elle t'en a parlé d'avance, Adam, dit mon père sérieusement. On a besoin de toi.

— Mais je…

— Je suis certain que tu peux faire ce que tu avais prévu demain, pas vrai? C'est juste pour ce soir.

Il me fait sentir coupable… Coupable de vouloir du temps libre, coupable de ne pas les aimer assez. J'acquiesce finalement et mon père presse mon épaule. Je m'approche d'un pas de lui, mais rien… Caleb demande du lait et détourne son attention de moi. Quand il me regarde de nouveau, mon père sourit; il a plein de petites rides autour des yeux.

— Merci, mon grand. Ça me touche beaucoup que tu nous aides…

Ne voit-il pas que je suis déçu? J'essaie d'empocher la clé, avant de me rendre compte que je suis encore en boxers. Merde, je vais être en retard…

— Adam n'est pas là, ce matin, dit mon père en souriant aux petits. Quelqu'un a vu un bout de cervelle quelque part?

— Ark, papa! s'exclame Charlou.

— Moi, je l'ai vu! affirme Colin. Regardez!

Il ouvre la bouche et nous montre son morceau de toast à la confiture tout mâché.

— Dégueu, s'offusque Clara. Ferme-la!

— Papa, elle a dit…

— J'ai entendu, l'interrompt mon père. Clara, tu sais que tu ne dois pas dire ce genre de choses.

— Je parlais de sa bouche! Ça compte pas!

Je n'entends pas le reste de la conversation, à mi-chemin de l'escalier, quand Célia arrive devant moi. Je la laisse passer et remarque qu'elle a mis une jupe. J'aurais envie de la faire marcher, juste pour ça. Personne ne m'écoute, les enfants comme les adultes.

Je me dépêche d'enfiler un jeans et un chandail blanc quelconque, puis je me brosse les dents. Oui, dans ma chambre. Sans eau. Je me suis habitué au goût. Mieux vaut ça que d'attendre que la salle de bain soit libre, jusqu'à ma retraite.

Histoire. Mon premier cours de la journée. L'enseignante nous remet nos examens d'il y a dix jours. Sur le mien est inscrit ma note, «64%», et «viens me voir après le cours». Cette journée empire de seconde en seconde…

— Qu'est-ce qui se passe avec toi? me demande madame Bédard quand tous les élèves ont quitté le local. Tes résultats sont très inégaux, ajoute-t-elle, farfouillant dans une pile de papiers. Depuis le premier trimestre: 90%, 71%, 85%, celui-ci avec 48%, et puis 97%, et maintenant 64%…

Je ne réponds pas, suis les marques du bois sur le bureau avec mon index.

— Tu veux du monitorat? Je pourrais t'aider, Adam.

Nouveau silence; qu'est-ce que je pourrais bien dire pour qu'elle me laisse tranquille?

— Mais ce n'est pas ce dont tu as besoin, je crois, continue-t-elle. Tu as choisi ce cours optionnel et on n'a pas une note presque parfaite pour ensuite se retrouver à une question de couler. Je veux que tu sois plus constant dans tes études. Tu es intelligent, Adam. Tu peux réussir mieux que ça.

Je veux la paix, c'est ce dont j'ai besoin. Si j'avais ce que je désire, j'aurais des bonnes notes tout le temps. Madame Bédard ne sait pas que mes notes fluctuent avec l'état de santé de ma famille: s'ils vont bien, je peux étudier. Sinon, mes parents s'occupent des malades et moi, du reste… Au diable, les études!

Lorsqu'elle me libère enfin, je me dépêche de me rendre aux toilettes avant que la cloche ne sonne pour mon cours de français. Yohan arrive à mes côtés pour se laver les mains. Il me salue de la tête et me demande:

— On va sûrement faire une partie de football ce midi, tu te joins à nous?

Je *sais* ce que je *dois* faire: mon truc de chimie. Mais… sérieusement?

— *Alright.*

Il me sourit et part dans la direction opposée à la mienne. On n'est pas vraiment amis, mais j'aime passer du temps avec les sportifs de l'école. Si j'avais l'occasion de faire partie d'une équipe, je serais sans doute toujours avec eux! Quoi qu'on en dise, les filles et les garçons parlent de trucs très différents.

La journée s'étire lentement… Comme à mon habitude, je rêvasse. Il m'arrive souvent de me réfugier dans ma tête pour fuir les bruits qu'il y a autour, et de n'en ressortir que quand on m'y force. Souvent, c'est l'un des petits qui y parvient, sinon c'est le prof de maths en frappant sur mon bureau.

— Je suis si peu intéressant?

J'aurais envie de lui répondre «oui», mais la directrice est encore plus ennuyante, alors je me retiens et balbutie une excuse.

— Numéro Deux n'écoute pas les numéros! lance quelqu'un derrière moi.

— Pas de ça, l'avertit monsieur Bigras. Soyez attentifs, nous en sommes… oui, au numéro deux.

Toute la classe éclate de rire et je me recroqueville sur mon siège. Le prof semble mal à l'aise, mais n'ajoute rien. Je suppose que, d'ordinaire, les gens qui se font embêter ont seulement hâte de quitter l'école et de rentrer chez eux, mais pas moi. Je voulais tellement aller à la réunion de ce soir…

Je n'échapperai pas à la corvée des bains. C'est ce qui arrive quand tu cherches à faire vite et prépares du spaghetti. Charlie et Clara ont le visage tout orange, et le chandail bleu de Caleb est maintenant mauve.

— Je peux aller faire un fort dehors? me demande Colin.

Il se lève de table et je lui fais signe de m'apporter son assiette vide.

— Le soleil est couché, une autre fois. Je ne peux pas te surveiller.

— Arrête, je suis assez grand!

— On en fera un ensemble cette fin de semaine, que je lui propose, tentant d'éviter une dispute.

— J'en ai envie maintenant, il n'y aura plus de neige samedi.

Je ne peux m'empêcher de rire. Je fais un petit tas avec les pâtes de Charlou pour l'aider à terminer son repas.

— On est le 28 janvier, Coco; crois-moi, ton projet de fort va survivre trois jours.

— Tu ris toujours de moi!

— C'est pas vrai…

Il ne m'écoute plus et quitte la cuisine en courant. Pourquoi je me sens encore tout croche? Je n'ai rien fait de mal… Au contraire, j'ai été responsable, non? Je déteste me disputer avec Colin; je crois que c'est parce que c'est celui qui me ressemble le plus entre tous les Numéros. Nous sommes des solitaires.

L'horloge au-dessus du fourneau indique dix-neuf heures quatre. La réunion du centre vient de commencer. Peut-être la semaine prochaine…

— T'es triste? m'interroge Charlou en mettant sa main sur mon jeans.

Est-ce que je suis triste? Je n'en sais rien. Tout ce que je sais, c'est que j'ai *besoin* de sortir d'ici. C'est trop demander?

— Je peux avoir un dessert si t'es pas triste?

La logique de ma sœur me fait sourire, et j'entrevois rapidement la possibilité de faire tourner l'heure du bain à mon avantage.

— Si vous prenez tous votre bain vite, vite et sans m'obliger à acheter un chameau pour boire l'eau que vous

allez mettre sur le plancher, je vous fais un dessert-surprise. *Deal?*

Pour simple réponse, j'obtiens le craquement des chaises sur le plancher quand tout le monde se précipite vers la salle de bain en même temps.

— Les filles d'abord! crie Clara.

— La garderie avant l'école, que je corrige. Les devoirs avant le plaisir.

Célia soupire fortement et je fais de gros yeux à Caleb, qui vient de lui tirer la langue. Malgré la menace de chicane, tout se passe bien et, après vingt minutes, ils sont propres. Les miracles existent.

En un instant, je verse un peu de yogourt dans des bols, ajoute une spirale de miel et des pépites de caramel. C'est ma spécialité, ils le savent bien. J'emporte l'un des bols au premier étage, avec un biscuit en prime.

— Désolé d'avoir ri de toi, que je dis à Colin quand je le découvre assis sur son lit, son livre favori sur Saturne ouvert devant lui. Tu me pardonnes?

Il hésite une seconde quand je lui tends son dessert, pour la forme.

— Tu veux lire avec moi? me demande-t-il.

— J'aimerais ça… mais il y a tous les autres…

Je me sens comme mes parents. J'ai de bonnes intentions, mais je n'ai pas le temps de le prouver; je suis toujours pressé.

— Tu veux choisir l'histoire de ce soir? Après, saute dans la douche, s'il te plaît.

L'idée semble satisfaire mon frère, qui se lève avec son dessert et se rend à la chambre des filles.

Il est presque vingt heures quand on s'assoit tous dans le salon pour lire. Si je le pouvais, je ferais peut-être du théâtre. Les Numéros aiment quand je change de voix et gesticule comme un imbécile. Je n'entends que des rires et le bruit des cuillers dans les bols.

Presque personne ne ronchonne quand je déclare que le temps du dodo est arrivé. Caleb s'approche de moi après que j'ai récolté tous les câlins, et fait mine de presser sur la rougeur qu'il m'a causée à la tempe. Je me recule prestement.

— M'excuse bobo…

— C'est rien, que je murmure. C'est déjà oublié.

Dix minutes plus tard, tout le monde est au lit et somnole, à défaut de vraiment dormir. Entre deux essuyages d'assiettes, je tente de comprendre mes équations de chimie (encore! Je ne m'en sortirai pas vivant…) tout en gardant une oreille concentrée sur le premier étage et un œil sur le cadran du fourneau. Il est vingt heures dix-neuf. La réunion doit être presque terminée à l'heure qu'il est. De quoi ont-ils parlé? Combien y avait-il de garçons?

Je me laisse tomber sur l'une des chaises de la cuisine. J'ai soudainement envie de briser quelque chose. Ce n'est pas juste!

La porte d'entrée qui s'ouvre me fait sursauter, et je me relève promptement, comme pris en faute. Ma mère tend le cou et me sourit.

— Tu arrives tôt, que je dis.

— J'ai refait trois heures et j'ai sauté le lunch, alors…

Elle doit être épuisée; elle en a l'air, en tout cas. Son chignon réglementaire est tout mou et ses yeux bruns sont petits dans son visage.

— Tu crois que je vais créer une tornade de catégorie quatre si je monte les embrasser? me questionne-t-elle.

— Je ne suis pas assez calé en tempête pour me prononcer…

Elle me fait un clin d'œil, accrochant son foulard à l'un des rares cintres inutilisés de la garde-robe.

En fait, c'est faux. Je suis spécialisé en tempête. Tempête intérieure, tempête extérieure, je m'y connais. Alors que je devrais être tranquille et sans soucis, je gère des tempêtes.

Rapidement, j'attrape mon manteau et enfile mes bottes. J'ai toujours la clé de la voiture dans mes poches. Ma mère semble perdue.

— Où vas-tu? Il n'y a plus de lait?

— Je sors.

— Adam, attends! Il est tard… Il a neigé…

J'ouvre la porte et remonte l'allée, m'approche de la minivan.

— Reviens, Adam, je ne veux pas que tu prennes la voiture quand il fait noir!

Elle est en colère, mais je m'en fous. Peut-être que, si je me dépêche, la réunion ne sera pas terminée.

— J'ai dit non, Adam!

Je me retourne et lui lance un regard sévère.

— Pour une fois, c'est *moi* qui décide.

3

Tout le long du trajet, je me sens mal, mais je ne sais pas exactement pourquoi. Un mélange de culpabilité, de colère et de nervosité. J'ai vu ma mère sous le porche de la maison, son manteau détaché, l'air éberluée. Elle ne s'attendait probablement pas à se disputer avec moi ce soir. On ne se chicane pas très souvent; je ne dis jamais rien. C'était *ma* soirée et ils l'ont gâchée: elle, mon père, et tous les Numéros!

Je me force à lever le pied de l'accélérateur sur l'autoroute en direction du pont. La chaussée est mouillée, les voitures ont transformé la neige en une masse molle et grise. Je connais ma destination par cœur, je l'ai mémorisée il y a longtemps. J'arrive à Montréal à vingt heures quarante-sept. Je ne sais pas pourquoi je me suis dépêché, je dois avoir tout raté.

J'approche en vitesse du numéro 133. Je sais qu'il s'agit d'une porte menant à une salle communautaire, au second étage d'un restaurant du village gay. Plus j'avance, plus mon cœur bat vite. Il n'y a pas de lumière. Pour la forme, je tourne la poignée de la porte, tire, pousse. Rien à faire.

— C'est barré?

Je me retourne si brusquement que j'en perds presque l'équilibre. Un garçon se tient à moins d'un mètre de distance et je peux distinguer ses yeux verts sous le capuchon de son manteau.

Je réponds d'un hochement de tête. Il laisse tomber un «merde» étouffé et se frotte le visage avec sa main gantée.

— Ça va? que je lui demande.

— Oui, oui, j'ai seulement oublié mon cellulaire en haut.

À cette heure, il n'y a personne dans les rues et la neige recommence à tomber, tout doucement.

— Tu venais pour la rencontre? m'interroge le garçon.

— Je suis en retard…

— Pas mal, réplique-t-il en riant. On termine à vingt heures trente maximum, comme beaucoup d'entre nous ont de l'école le lendemain…

Alors, il a environ mon âge? C'est dur à dire avec le capuchon et la pénombre. De petits nuages de vapeur sortent de nos bouches, je suppose que c'est le temps de rentrer… Je trouve le courage de lancer:

— Bonne soirée…

— Attends! s'exclame-t-il en levant la main. Je m'appelle Milan. C'est quoi, ton nom?

— Adam.

Sa poignée de main est vigoureuse. S'il était à la rencontre, ça veut dire que…

— On va toujours manger un dessert au resto juste là, après les rencontres, m'explique-t-il en désignant une enseigne illuminée au bout de la rue. Tu veux venir?

Tout de suite, je pense aux Numéros. Puis je me rappelle qu'ils sont tous au lit et que je suis loin de la maison. *Seul*. J'accepte.

— Gay ou bi? me demande Milan en se mettant en marche.

Sa question me prend au dépourvu. Je sais ce que je désire, mais… Est-ce qu'aller à ces rencontres rend les discussions sur le sujet si faciles? Je dois *vraiment* y aller. Et le plus tôt possible.

— Ou tu sais pas encore? suggère-t-il. Je déteste les étiquettes et les catégories, c'est correct si tu sais pas ou que tu veux pas savoir.

— Je le sais, que je m'empresse de répondre. Gay. Et toi? que j'ajoute, hésitant (et rougissant, j'en suis sûr).

— Je suis dans la même case que toi.

Il me lance un regard complice et retient la porte du restaurant pour me laisser passer. L'endroit est bien rempli pour un mercredi soir neigeux. Milan se dirige vers une table haute au milieu du restaurant et je le suis, gêné. Il y a deux autres personnes assises sur les tabourets, une fille d'origine indienne et une autre d'origine asiatique.

Milan baisse son capuchon et se retourne vers moi avec un grand sourire. Il a un petit espace entre les dents de devant, des cheveux bruns qui lui retombent sur le front et des yeux joyeux.

— Voici Adam, dit-il au duo. Je l'ai trouvé devant le local.

— Moi aussi, je vais perdre mon cellulaire si ça me permet de faire des découvertes comme ça…, blague la fille à la peau foncée.

Milan s'assoit au bout de la table et me désigne de la main le tabouret en face de lui. Il fait les présentations: Shiro, Félicia. Un couple qu'il a rencontré aux réunions il y a deux ans.

Je ne sais pas où me mettre. Les gens de mon âge me font peur; je n'en fréquente pas assez, je crois. Je prendrais bien un dessert, mais je n'ai pas d'argent. Milan n'a rien devant lui non plus, je me sens un peu mieux.

— Qu'est-ce que tu t'es fait au visage? me questionne Milan.

Il tend les doigts pour toucher ma mâchoire. Pendant une seconde, j'ai presque envie de fermer les yeux. Mais je ne le fais pas. Évidemment.

— C'est pas important, que je réponds, embarrassé.

Je mens très mal à des gens qui ont plus de dix ans et je ne veux pas dire que c'est mon frère qui fait encore pipi au lit qui m'a frappé avec un truc décoré d'autocollants de Caillou.

— On t'a pas frappé parce que t'es gay, j'espère? s'offusque Shiro. T'es gay, *right*?

— Non, non, non! Enfin, oui! Mais personne sait, c'est un accident. Mon œil, je veux dire. Le reste aussi, en fait.

Milan me sourit de nouveau et appuie son menton sur sa main droite en m'observant. Est-ce qu'il sait qu'il a des yeux superbes? Et est-ce qu'il sait que le mot «superbe» ne fait habituellement pas partie de mon vocabulaire?

— Je ne t'ai jamais vu aux rencontres, note-t-il finalement. Je me serais souvenu de toi. Tu viens de t'ouvrir à toi-même?

Les autres pouffent de rire et Milan les imite avant d'expliquer:

— L'animateur dit toujours ça. Il se prend pour un grand poète. Alors?

— Il y a longtemps que je sais que je suis gay. Je devais avoir huit ans maximum.

Et puis, je me mets à parler, parler, parler. Je raconte comment je voyais Cédric sortir avec des filles et comment je n'avais pas hâte que cette période de ma vie arrive. Comment il me parlait de ce qu'il faisait avec les filles et comment je me demandais sans arrêt: «Et avec un garçon, je peux le faire aussi?» Comment il disait être amoureux et comment ça m'apparaissait improbable que j'aime une fille comme *ça* un jour.

On discute pendant au moins deux heures et je parle de moi comme jamais je ne l'ai fait auparavant. Jamais. On m'écoute, on réagit, on me pose des questions, et personne n'interrompt mes réponses. J'aurais envie de courir autour de la table ou de me rouler en boule sous un tabouret tellement le soulagement de me confier à quelqu'un est immense.

— Le plus dur, je trouve, c'est de faire comprendre aux autres que j'aime Shiro, dit Félicia. De la même manière que les autres filles aiment leur Sébastien ou leur Félix ou *whatever*. Qu'il n'y a pas de différence.

— Je vois une différence, moi, rigole Milan en montrant la poitrine de l'intéressée du menton.

Je regarde autour de nous. Je n'étais pas sorti de la routine ennuyante de la maison depuis un bout.

— Pourquoi tu souris? s'informe Milan.

Je suis fautif de m'être encore égaré dans ma propre tête. Les autres ne nous regardent pas, elles s'échangent des restants de desserts. Je me penche vers Milan, qui m'imite.

— Merci de m'avoir amené ici. Ça me fait du bien.

— Ah oui?

Il a toujours le menton appuyé dans la paume de sa main, il semble fasciné par ce que j'aurais à raconter, mais j'avoue ignorer comment répondre à sa question. Être assis là me soulage, mais je ne sais pas exactement de quoi ni comment.

— Je respire un peu mieux après chaque rencontre, dit-il devant mon silence. Mes parents sont au courant, tout comme mes amis, et je suis heureux que tout aille bien, mais parfois il faut être avec des gens qui te comprennent à un autre niveau, tu vois ce que je veux dire?

Je fais oui de la tête et Milan sourit. Lumineux. Ce gars est lumineux. Je suis soudain très conscient de mon chandail blanc sans éclat et évidemment sans marque reconnue, de mon jeans trouvé par ma mère dans l'une de ses friperies favorites, de mes cheveux bruns à peine trop longs et impossibles à coiffer, qui doivent me donner un air de chouette pauvre et stupide.

— Tu pars souvent dans la lune, hein? remarque Milan en riant doucement.

Il met sa main sur mon poignet et le presse légèrement. Et moi, assis devant lui, j'aurais envie de… de… Je ne sais pas de quoi j'aurais envie. Mais c'est la première fois de ma vie que j'ai l'impression d'avoir l'esprit vissé dans le réel et le corps à des milliers de kilomètres. C'est habituellement le contraire. J'ignore que faire de ce sentiment.

La main de Milan quitte mon poignet et je vois Shiro embrasser Félicia sur les lèvres.

— Qu'est-ce que ça fait? D'être amoureux?

Je sens mes joues se réchauffer en un instant. Qu'est-ce qui m'est passé par la tête de demander ça à une inconnue? Félicia étend le bras pour me tapoter la main.

— On a trouvé un petit romantique, blague-t-elle.

— L'embête pas, madame la cynique, la prévient Shiro. Elle pense que le romantisme est passé de mode.

— Il a expiré en 1850.

— Qu'est-ce qui s'est passé en 1850? que je la questionne, amusé.

— Le romantisme est mort, réplique Félicia.

— Elle est tellement forte, m'explique Milan. C'est une femme forte. Grrrrr…

Ça me fait rire. Je ne serais pas prêt à dire que je suis un romantique – qu'est-ce que j'en sais, je n'ai jamais eu à faire l'effort de l'être –, mais j'aime l'idée d'être un jour amoureux.

— Personne n'a répondu à ta question, poursuit Milan. Je veux savoir, moi aussi.

Comment ça, lui aussi? Alors, malgré sa présence aux réunions où il doit y avoir plein d'autres gars, son entregent et le fait qu'il ait fait son *coming out*, il n'a jamais été amoureux? Ça me semble improbable.

— C'est comme avancer dans une drôle de lumière, lance Shiro. Comme si tout ce que tu faisais avait une nouvelle couleur. Le bien-être de l'autre devient le tien. Savoir que tu lui as fait plaisir, ça te réchauffe en dedans.

— *Oh my God*, c'est tellement quétaine…

Félicia se cache la tête dans les mains et Shiro lui donne une pichenette sur le front.

— Être amoureux, c'est comme être extrêmement malheureux et infiniment heureux tout à la fois, continue-t-elle. Ça te va comme dose de réalisme, madame la cynique? Il faut beaucoup de courage pour être amoureux. C'est donner le pouvoir à quelque chose de super beau de te briser le cœur.

La tablée redevient silencieuse, comme si chacun était perdu dans ses pensées. Les derniers mots tournoient dans

ma tête: je ne sais pas si c'est la chose la plus belle que j'aie jamais entendue ou la plus triste…

— On va devoir partir, déclare Shiro en nous montrant son cellulaire.

Il est vingt-deux heures cinquante et les employés du restaurant commencent à mettre les chaises sur les tables. Nous sommes les derniers. Les filles enfilent leurs manteaux.

— On marche vers le métro Beaudry, indique Félicia à Milan. Tu veux qu'on aille avec toi à Berri-UQAM?

L'interpellé fait non de la tête, embrasse les filles, puis tout le monde se salue. Il ne reste que lui et moi dans le froid polaire de ce mercredi soir. Il remonte son capuchon en disant:

— Elles habitent sur la ligne verte, je suis sur la ligne orange. Et toi?

— Je suis de la Rive-Sud.

— Oh, un campagnard… Bienvenue dans la civilisation…

Je lui lance un regard par en dessous et il me touche l'épaule, manifestement fier de sa boutade. Si j'avais un peu de courage, je lui proposerais de le raccompagner…

— Samedi, on va tous voir un film, tu veux venir? me demande Milan. On se rejoint à une heure devant le cinéma Quartier Latin.

— J'aimerais ça, merci.

Il sourit de toutes ses dents; il sourit sans arrêt et me donne envie de sourire aussi. Il est intéressant. Et bon, d'accord, d'accord, il est beau aussi. Légèrement plus petit que moi, il n'est pas très musclé, et moi non plus, malgré mes bons lancers au football. Il dégage quelque chose, c'est dans son attitude, je crois.

Nous sommes arrivés près de la porte de la station de métro, mais je n'ai pas envie de partir.

— Je suis vraiment content de t'avoir trouvé, déclare malicieusement Milan. J'ai hâte à samedi.

Avec un dernier sourire, il se faufile à l'intérieur et je reste planté là, à le regarder descendre l'escalier roulant. Il se retourne une dernière fois et m'envoie la main, sa grosse mitaine noire me faisant penser à une marionnette.

Soudain, *bang*, je suis ramené au présent, dans la réalité. *Ma* réalité. Clara *adore* les marionnettes. Pour Noël, c'est ce qu'elle avait demandé et j'ai passé tous mes midis, durant deux semaines, enfermé dans le local d'arts de l'école, à grappiller tout ce que je pouvais pour lui en fabriquer. On a ri de moi, on m'a trouvé bizarre, mais ma sœur était si heureuse… Moi aussi, en fait. Dès que j'ai l'occasion de fabriquer quelque chose, je me sens bien, comme si on enlevait tout plein de pression de sur mes épaules. Et puis, mes parents ont pu économiser un peu d'argent; il aurait été impossible pour eux d'acheter d'aussi belles marionnettes au magasin, je le sais bien.

Je comprends tout à coup pourquoi je n'ai pas voulu offrir un transport à Milan. Je n'ai que la fourgonnette de ma mère, un vieux truc qui ne survivra sûrement pas jusqu'à la remise des diplômes et, en plus, à l'intérieur, il y a un siège de bébé, deux *boosters*, une quantité impressionnante de jouets qui traînent et une odeur lancinante de biscuits au chocolat et de poudre pour bébé…

Le froid me mord les joues tandis que j'attends je ne sais quoi, devant la porte du métro, coin Berri et Sainte-Catherine. Penser à mes frères et sœurs m'étouffe. Pendant quelques heures, j'ai eu une vision de ce que devrait être ma vie: un oubli. J'ai oublié ma famille et ça m'a fait du bien.

Je retourne à la voiture et démarre. Alors que le moteur se réchauffe, je pose mon crâne sur l'appui-tête, me rejoue la soirée. Mes parents ont un couple d'amis homosexuels, mais c'était la première fois que je voyais un couple de filles. Et un autre gars de mon âge. Milan… On prononce le *n*; c'est exotique, comme prénom.

Je conduis lentement sur le pont, puis sur l'autoroute. Le chasse-neige est passé et, quand je me stationne dans l'entrée, je dois m'y reprendre à deux fois pour parvenir à faire passer la minivan par-dessus l'amas de neige.

J'entre dans la maison sans faire de bruit. C'est la première fois que je dois faire les choses en douce, je suis à la fois nerveux et excité. Je me sens comme… comme un vrai ado. Ah. Il était temps.

— Adam.

Je ferme les yeux au son de sa voix. Catégorique, mais pourtant si inquiète. Ma mère se lève du divan et approche, mais je fais comme si mon cœur ne battait pas un peu trop vite, encore une fois.

Je retire mes bottes sans la regarder.

— Tu aurais pu aller te coucher.

— Je n'arrive pas à dormir si vous n'êtes pas tous à la maison.

Tous. Tous les Numéros. Elle dort parfaitement bien sans Cédric, pourtant; elle l'a laissé partir, lui! Pourquoi pas moi? Pour une seule soirée? Je soupire.

— Je suis là, maintenant. Bonne nuit.

— Attends une seconde! Où es-tu allé? Il est presque minuit, un soir de semaine, tu te rends compte?

— Désolé s'il faut que je vole un peu de temps libre!

— Baisse le ton, tu veux?

À ce stade, tout ce dont j'ai envie, c'est aller me mettre le visage dans mon oreiller, mais ma mère ne l'entend pas ainsi. Elle m'agrippe le bras alors que j'essaie de grimper les marches.

— Je t'avais interdit de sortir à cause de l'état des routes.

— Et je suis revenu en un morceau…

— Ce n'est pas une excuse, tu m'as désobéi.

Je ferme les yeux, tentant de contrôler ma colère. Mes parents sont toujours patients et veulent tout régler gentiment. Je ne suis pas comme eux, je crie, je me débats et je rage.

— Qu'est-ce que tu vas faire? que je lui demande, dégageant mon coude. Me confisquer mon ordinateur? Ou ne pas me donner d'argent de poche? M'enlever un jeu vidéo stupide, peut-être?

Silence. Je vois la déception assombrir les yeux de ma mère. Elle a presque toujours le même air quand on se chicane, cette expression qui indique que je la blesse. Je n'y peux rien et je ne le fais pas par mesquinerie, c'est seulement… J'ai des choses à dire, moi aussi, et je n'ai son attention que quand on se dispute.

— Je n'ai rien de tout ça, tu ne peux rien faire.

— Adam, viens t'asseoir, on…

— Maman?

Sur le palier, la tête ébouriffée de Colin apparaît. Pour une fois, l'interruption d'un des Numéros ne m'embête pas. De toute façon, je ne serais pas allé m'asseoir à côté d'elle pour lui ouvrir mon petit cœur, je suis trop en colère.

Je monte les cinq marches restantes et, sans un dernier regard à ma mère et à sa mine dépitée, je fais faire demi-tour à mon frère et le ramène à sa chambre.

— Retourne au lit, c'est fini.

— Tu dors avec moi? me demande-t-il d'une voix tout ensommeillée.

Je suis sur le point de proclamer qu'il est trop vieux pour ça quand je réalise qu'il y a des semaines que je n'ai pas dormi avec Coco, parce que les plus jeunes viennent me rejoindre dans mon lit sans arrêt.

— Laisse-moi une seconde…

Colin sourit, parfaitement réveillé, maintenant. Son sourire me renvoie à Milan. Je ne sais pas si je vais pouvoir aller au cinéma, ce samedi. Quelque chose me dit que rien n'est moins sûr. Une dose de culpabilité me serre l'estomac, mais je la chasse bien vite. J'avais le droit de sortir! Pour une fois!

Lorsque j'entre dans la chambre des garçons, Colin est endormi, à ma grande surprise. J'envisage d'aller dormir de mon côté, mais je ne veux pas qu'il soit déçu demain matin. Je me glisse sous sa couverture, trouve sa main d'enfant et la serre dans la mienne. Au moins, lui, il ne risque pas de m'assommer avec un matériau de construction.

4

Samedi matin, je me lève tôt et prends soin des plus jeunes. Mon père, rentré à six heures, est allé directement au lit pour une courte sieste. Il se relève habituellement en fin de matinée et s'occupe de la maison tout le week-end, en réquisitionnant des apprentis. Ma mère se réveille exceptionnellement un peu après sept heures; j'en suis à débarrasser la table des restants du déjeuner quand Charlie, l'interpellant, me fait raidir l'échine.

Depuis mercredi soir, je l'évite. Elle voudrait qu'on discute, c'est évident, mais je n'en ai pas envie. La dernière fois que j'ai essayé de discuter avec mes parents, je n'avais pas prononcé deux phrases que nous nous étions fait interrompre trois fois. J'ai abandonné. Ils ont du temps pour écouter les petits déblatérer sur leurs journées entières et sur des inventions sans queue ni tête, mais, lorsqu'il est question de s'asseoir et de m'écouter, c'est sans espoir. Ça fait sept ans que Cédric est parti et je ne crois pas avoir eu une seule discussion qui me tenait à cœur avec mes parents depuis.

Le meilleur exemple restera toujours ma tentative avortée de *coming out* il y a quatre ans. Mon père avait invité quelques-uns de ses collègues pour un barbecue. Parmi eux, il y avait un couple d'hommes, Benoît et Antoine, et je m'étais caché pendant des heures, m'occupant à outrance des plus jeunes, me portant sans cesse volontaire pour changer la couche de Charlie qui venait tout juste de naître et pour emmener Colin aux toilettes toutes les quatre minutes. Tout pour être certain de ne pas les rencontrer, ni d'être présenté à eux. Naturellement, j'ai fini par me retrouver face à Antoine, uniquement séparé de lui par un bol de salade de macaronis. J'aurais voulu lui crier qu'on était pareils, mais je n'ai pu que le dévisager sans rien dire. J'ai dû avoir l'air tellement méchant, planté devant lui, sans lui adresser la parole! Il m'a fait un sourire contrit et a quitté la table, son assiette encore vide.

Je me suis rendu compte que j'avais peur. J'avais accepté mon orientation sexuelle depuis des années déjà, mais je n'avais pas encore pensé en parler à mes parents. Je commençais à peine le secondaire, je me fichais pas mal du *coming out*. Ne pas être attiré par les filles ne changeait rien à ma vie d'alors. Mais, ce jour-là, faire mon *coming out* a revêtu une toute nouvelle importance. Il le faudrait si je voulais avoir la même chance que ces deux hommes: être avec quelqu'un. Charlou dans les bras, je me suis approché du couple. Benoît s'est levé immédiatement, parlant à la petite boule que constituait ma sœur à cette époque. Antoine est resté assis et j'ai articulé silencieusement un «je m'excuse». J'étais mal à l'aise, mais sûrement pas pour les raisons qu'il imaginait. En fait, ce n'était pas eux, le problème, c'était moi. J'ai soudainement eu peur de ce que ça voudrait dire pour moi si mes parents n'acceptaient que froidement Benoît et Antoine.

Ce n'était pas le cas, je l'ai appris au courant de la soirée. Alors que je supervisais la grillade (le mot «combustion» serait plus approprié) savante des guimauves, accompagné de Cédric et de sa copine Alice, présents pour l'occasion, j'ai entendu mon père rire à gorge déployée et je me suis retourné. Il était assis avec le couple et je l'ai vu frapper Benoît à l'épaule. Ils ont porté un toast à je ne sais quoi et ils se sont levés, se sont serré la main. Mon père a pris celle d'Antoine dans la sienne et a couvert leurs deux mains de son autre paume. Pour lui, c'est une grande marque de respect. Quand il s'est avancé vers nous, Cédric lui a demandé ce qu'il y avait de si hilarant. Mon père a seulement haussé les épaules, toujours souriant.

— Il faudrait plus de gens comme eux sur cette planète, ce sont des humains extraordinaires.

Mon père dit souvent des trucs nébuleux et j'aimerais savoir ce que ça signifie exactement, mais le demander équivaudrait à lui voler du temps, et je n'ose plus.

À ce moment, je me suis dit que je voulais aussi être un humain extraordinaire à ses yeux, que je n'avais rien à craindre, puisqu'il aimait ses collègues sans condition. Alors, le lendemain, en nettoyant le jardin, j'ai tenté de lui faire voir que moi aussi, j'étais spécial.

— J'aimerais qu'on parle. C'est important.

Mon père m'a jeté un regard sérieux, s'est redressé, le sac-poubelle dans les mains. Ma mère, non loin, a aussi interrompu son occupation.

— Je…

Et puis, quelqu'un a crié. Célia s'était coupé la paume avec un couteau tombé sous la table. Ma mère s'est précipitée vers elle et a interpellé mon père.

— Calvin, va chercher les clés, on doit aller à la clinique! Vite!

Et c'en était fait. Ils ont oublié; jamais ils n'ont dit «désolés, Adam, on t'écoute» ou «c'est ton tour». Ma sœur a eu des points de suture, je l'ai consolée lorsqu'elle est revenue la main bandée en plein été, elle qui adore la baignade. Mais personne ne m'a consolé de ne pas avoir pu avouer quelque chose de si gros pour moi.

Je n'ai pas réessayé de parler à mes parents, leur indifférence m'a fait trop mal.

— Bonjour, Adam, me dit ma mère lorsque je me retourne enfin. Merci de t'être levé, tu n'avais pas à faire ça…

Je n'ai pas à répondre, Caleb est déjà entre ses jambes, quêtant un câlin.

Je monte à l'étage et m'habille. Je vais aller pelleter l'entrée, ça m'éloignera d'elle un moment. De mon père aussi, quand il se réveillera. Je sais qu'elle lui a raconté ce qui s'est passé; ils partagent tout, c'est emmerdant.

— Tu peux prendre Colin avec toi? me demande-t-elle lorsque je redescends enfin.

— Dis oui! Dis oui!

— Bien sûr…

Mon frère et la neige, c'est le grand amour. Il n'a besoin que de trois minutes pour être habillé et prêt à ruiner au fur et à mesure le travail que je m'apprête à accomplir.

Je dégage la neige autour des deux fourgonnettes, surveillant du coin de l'œil Colin qui se creuse un trou près de l'arbre. Je pense à Milan et à sa proposition de sortie cet après-midi. Je suis toujours incertain, les imprévus portent mal leur nom dans ma famille tellement ils sont fréquents. J'espère pouvoir y aller…

— Tu m'as promis un fort l'autre jour! lance soudainement mon frère.

Je lève la tête et lui souris. Il a les yeux pleins d'espoir. Comment se fait-il qu'on perde ce regard en vieillissant? J'aimerais être encore capable de voir le monde comme mon frère le voit.

— Je m'en souviens. Tu m'aides avec ta pelle et on ira plus rapidement dans la cour.

Mon frère court vers la remise et, une demi-heure plus tard, nous sommes derrière la maison, nouvellement accompagnés de Clara et de Charlou. Ils remplissent des plats de plastique et Coco et moi les empilons. Construire des trucs… n'importe quoi… j'adore ça. Je m'amuse comme un fou et, à entendre les petits, je dirais que je ne suis pas le seul.

— Hé, Adam! crie mon père. Vous rentrez pour dîner ou vous avez aussi une cuisine dans votre fort?

Les autres se précipitent vers lui, leurs estomacs criant famine. Je dois aller nettoyer l'entrée de nos voisines, les deux sœurs Barnabé. Elles sont âgées, je n'aime pas qu'elles sortent quand il fait trop froid, je veux m'assurer qu'elles n'attraperont rien. Elles sont gentilles et me donnent une allocation pour que je tonde leur gazon.

— Céd devrait arriver dans une heure! lance encore mon père.

Pendant une minute, je suis extrêmement heureux. J'adore Cédric, et sa copine Alice est super. Et puis, je pense à Milan. On ne me laissera pas sortir, c'est certain, mon frère aîné ne fait le chemin de Rimouski jusqu'à La Prairie qu'une fois par mois. J'ai hâte de le voir, mais… Ça veut dire «pas de Milan»…

Une fois à l'intérieur, pelotonné sur mon lit, mon roman d'anglais en main, je regarde les minutes passer. Lorsque mon cellulaire marque treize heures une, mon cœur se serre. Qu'est-ce que Milan va penser? J'avais envie d'apprendre à le connaître davantage, je me demande si je vais en avoir la chance.

— Céd est là! s'écrie Clara, laissant ses chevaux sur le dessus de la commode.

— Chut! Caleb fait dodo.

Elle marche lentement dans le corridor, Célia à sa suite, pour aller rejoindre les autres au rez-de-chaussée. De loin, j'entends la scie de mon père qui s'arrête. Il a réquisitionné le garage, c'est son atelier.

Je perçois la voix de mon frère et celle d'Alice, les rires, les embrassades. Je ne me lève pas, ignorant si je suis heureux ou en colère. J'aimerais avoir une pause de mon cerveau, en fait.

Le plancher craque et, sans surprise, je vois la silhouette de mon frère apparaître dans le cadre de la porte. Il est immense, plus grand que mon père et moi, plus bâti. Il a un petit nez et une tignasse de cheveux bruns, comme tous les Auclair. On est tous grands et minces avec des yeux bruns, des pommettes hautes, et, quand on sourit, on a des fossettes; nous nous ressemblons tous. Pourquoi je me sens si détaché, alors?

Comme à son habitude, Cédric prend place sur mon lit. Je m'approche, appuie mon dos contre le mur, et nous demeurons silencieux un moment, bras contre bras, jusqu'à ce que je ne résiste plus et pose ma tête sur son épaule. Finalement, je ne suis pas en colère, je suis seulement très déçu.

— Ça va pas? me demande-t-il.

— Tout va bien.

— J'ai une grande nouvelle pour toi, je voulais que tu sois le premier à l'apprendre.

Je le dévisage, curieux. Cédric sourit de toutes ses dents.

— Je vais être papa! Cet été, tu seras un oncle. Oncle Damdam!

Le nom me fait sourire et je le félicite. Il me prend dans ses bras et on se serre un moment. Puis, je réalise pleinement ce que cette déclaration veut dire. Il commence une famille. Sa propre famille. Loin de moi, loin de nous. Il va venir encore moins souvent.

J'ai soudain le goût d'être seul. Il a le don de me faire du mal sans le savoir. Parce qu'il se pointe et puis repart, alors que je suis coincé ici, sans possibilité de libération. Une fois, j'ai éclaté en sanglots devant lui. Je m'en souviens comme si c'était hier: il m'avait annoncé qu'il allait déménager de Nicolet à Rimouski pour être avec Alice. Je ne voulais pas être le frère aîné tout le temps.

À peine une minute après que Céd est redescendu au rez-de-chaussée, j'entends les exclamations de joie de mes parents.

Je reprends ma lecture. J'ai le droit à une demi-heure de tranquillité avant que les petits viennent jouer à l'étage et envahissent le minuscule espace qui me sert de chambre.

Je décide de rejoindre les adultes en bas. Ils sont assis sur les divans, discutent, des tasses de café ou de thé devant eux. En haut, on entend les cris joyeux de mes plus jeunes sœurs, qui essaient de ne pas réveiller Caleb. Super méthode, les filles, super méthode… Pour une fois, le salon ne ressemble pas à une autoroute à l'heure de pointe.

— Vous me donnez un coup de main? demande soudainement mon père.

Aussitôt, mon frère se lève et moi, je regarde l'heure. Treize heures quarante-huit. J'espère que Milan n'est pas trop déçu de mon absence. Bon, j'espère qu'il l'est quand même un peu…

Après deux heures de dur labeur, nous faisons une pause pour admirer le travail accompli au sous-sol. Ce qui n'était au départ qu'un grand espace de béton froid décoré de tuyaux courant sur des murs éventrés ressemble maintenant à un immense rectangle blanc. Aujourd'hui, nous avons installé les cloisons de ce que je soupçonne d'être une pièce de rangement en devenir. J'aime travailler dans le sous-sol, loin des petits.

Mon père, avec un soupir satisfait, retire la bâche qui recouvrait leurs lit et commode, à ma mère et lui, installés dans un coin non fermé du sous-sol. Il faut encore monter les murs de cette pièce et de la salle de bain. Il retire ensuite celle protégeant la laveuse et la sécheuse, en plus des paniers à linge.

— Tu peux monter ça, Adam?

Chez nous, ces électroménagers fonctionnent sans arrêt. Six enfants qui portent chacun au minimum cinq morceaux par jour… Total: deux cent dix articles par semaine. Sans compter les vêtements de mes parents, leurs uniformes de travail, les vêtements d'éducation physique et les bêtes accidents…

Au salon, les filles supplient ma mère d'aller jouer à l'extérieur et cette dernière désigne du doigt le panier que je

porte.

— Je dois plier tout ça, désolée.

Charlou me fait de gros yeux, comme si c'était ma faute si les vêtements sont une tâche ménagère. Je considère mes options pendant une demi-seconde.

— Je vais m'occuper des vêtements.

Aussitôt, elles sont sur leurs pieds et prêtes à s'habiller. Une chance que la température est douce; la dernière chose dont on a besoin, c'est un rhume contagieux.

— Vous séparez toujours les piles par chambre? me questionne Alice.

Je fais oui de la tête et on s'y met. Méticuleusement, longuement, je classe les vêtements des petits. Tout doit être réglé au quart de tour dans cette maison, sinon le chaos deviendra maître et nous serons tous bons pour l'asile. Je me demande si on a de grandes chambres individuelles dans les hôpitaux psychiatriques?

— Ça va, l'école?

Je relève la tête, étonné par la question. Alice hausse les épaules.

— Je m'exerce à dire des trucs de mère.

— Ça va.

— Tu as des amis? Cédric n'est pas très sociable, et si c'est génétique…

Je hausse les épaules à mon tour, embarrassé.

— Je crois que je vais aller aider les petites à construire leur fort.

— T'es pourri pour changer de sujet, rigole Alice.

— Tu seras une bonne mère.

Je me lève avec un clin d'œil et vais porter le panier de vêtements sur mon lit. Caleb sait compter jusqu'à trois, et c'est probablement le nombre de secondes que survivraient les vêtements pliés si je les déposais tout de suite sur les lits des enfants.

— 'Dam?

Caleb, justement… Il dormait encore?

Mon frère me tend les bras et je l'attrape, prenant garde à ne pas recevoir un coup de plâtre sur la mâchoire.

— Tu veux aller jouer dehors?

Les yeux encore ensommeillés et les cheveux dans le visage, il fait oui de la tête. Cinq minutes plus tard, nous contournons la maison alors que les rires et les cris de ma famille me parviennent aux oreilles. Le fort est terminé, la guerre est lancée…

⁂

— Hé, MAdam!

Je ne me retourne pas. Je préfère «Numéro Deux», c'est moins humiliant.

— MAdam, je te parle!

Émile rigole et plusieurs élèves l'imitent. MAdam. «Maman» et «Adam» mélangés… Magnifique invention, hein? Je *déteste* qu'on m'appelle comme ça.

Je jette un œil vers la porte par laquelle l'enseignant du cours de physique est sorti il y a seulement quelques minutes, nous laissant seuls. Quelle idée de nous croire assez responsables! Visiblement, certains ne connaissent pas la définition de ce mot-là.

Émile s'approche et je tente de me concentrer sur l'expérience en cours: on doit mesurer le pH de quelques aliments.

— Tu veux qu'on t'emballe tout ça pour emporter? continue-t-il, montrant le morceau de kiwi que je tiens en main. Pour vous nourrir, tu comprends?

— Pas besoin d'expliquer tes blagues d'imbécile. Même ma sœur de quatre ans te trouverait attardé.

Un silence s'installe et je croise intérieurement les doigts pour qu'Émile me laisse tranquille. Les autres élèves font semblant de ne pas s'intéresser à nous, mais je sens les oreilles frémir.

— C'est laquelle, celle de quatre ans? Caroline? Catherine? *C* quelque chose, non? Pourquoi *C*, d'ailleurs? Et pourquoi tu n'as pas un nom qui commence par *C*? T'es adopté?

J'inspire, expire. Émile a raison. Non, je ne suis pas adopté, mais je suis le seul qui a été nommé différemment. Une raison de plus de me sentir à part. Mais je ne vais pas l'avouer à ce trou du cul d'Émile Boulay.

— Ou t'es engagé pour jouer les nounous? Ils te frappent, c'est pour ça que t'avais un bleu sur le visage, l'autre jour?

— Arrête, Émile…

Je me retourne, surpris qu'Antonin Doiron prenne ma défense. Il est si tranquille d'habitude, encore plus ces dernières semaines; il ne prend presque jamais la parole. On se salue, on discute de temps à autre, mais sans plus; il fait… ou faisait, je ne sais plus… partie des populaires.

— C'est juste des blagues, Tony, contrecarre Émile.

— Tu essaies de l'offenser et c'est pas correct…

Je croise le regard d'Antonin et il m'adresse un faible sourire avant de rebaisser les yeux sur son exercice. Voilà pourquoi tout le monde le connaît et le respecte. Parce qu'il a de la classe.

— Je dis seulement la vérité, réplique finalement Émile.

Je me contente de saisir une nouvelle bande de papier pH et le morceau de patate douce qui nous a été fourni.

— Imagine toutes les allocations qu'ils doivent recevoir! Tsé, le gouvernement doit vous faire vivre. C'est beau, crosser le système…

Je redresse le cou si brusquement qu'Émile recule d'un pas. Il lève les mains en signe de capitulation, mais son sourire malin me dit qu'il se croit toujours aux commandes. Et il l'est… Rien de ce que je pourrais dire n'enlèverait cette image de paresseux et de pauvres qu'il a en tête. Je sais que c'est ce que certaines personnes pensent quand ils voient une grosse famille comme la nôtre, mais ça ne pourrait être plus loin de la vérité. Ma mère dit qu'elle a eu des enfants par amour, par désir d'aimer encore et encore, et je la crois. Je ne suis pas d'accord, mais je la crois.

— Gang de BS…, marmonne Émile en tournant les talons.

C'en est trop. Mes parents travaillent comme des forcenés! Il ne sait rien de ma vie! J'empoigne la tomate qui repose sur mon plan de travail et la lui lance. Je suis bon au football – est-ce nécessaire de le rappeler? –, je touche la cible avec force. Le fruit fait un bruit sourd et juteux en s'écrasant sur la nuque d'Émile. Des filles poussent quelques cris et le reste de la classe explose de rire.

Abasourdi, Émile retire son chandail blanc et regarde les dégâts. Il a reçu des gouttes partout sur son pantalon coûteux et la tomate repose, aplatie, sur le sol.

— T'es malade! proteste-t-il.

Je prends une des bandelettes et la lui tends, le défiant:

— Tu peux mesurer?

Nouvel éclat de rire général. Je ne suis pas apaisé, je tremble intérieurement. De honte ou de rage, ou les deux, je ne sais pas trop.

— Monsieur Boulay! s'exclame une voix rauque à l'extrémité de la salle. Qu'est-ce que vous faites torse nu?

Je réponds, avant que quiconque ait l'idée de dire la vérité:

— La tomate m'a glissé des mains…

Ultimement, Émile l'a cherché et le méritait, mais je suis quand même coupable d'avoir perdu le contrôle de moi-même. Par contre, je sais qu'il est plus difficile de contredire le premier parleur, mes frères et sœurs m'en font la démonstration tous les jours.

Le vieil enseignant me dévisage et finit par rouler des yeux devant le silence qui s'éternise.

— Monsieur Auclair, ramassez vos dégâts. Et vous resterez durant l'heure du dîner pour apprendre à ne pas tester l'élasticité de vos muscles à mauvais escient.

Bon, il ne m'a pas cru. Émile doit penser qu'il a gagné, mais je m'en fiche. Il va sentir la tomate un bon moment. Et puis, une retenue avec ce prof, ce n'est pas vraiment une punition: c'est l'occasion rêvée de faire mes travaux de chimie en ayant sous la main quelqu'un qui comprend ce charabia démoniaque.

5

Le mercredi soir, après avoir mis au lit les plus jeunes et laissé les plus vieux jouer une demi-heure supplémentaire, me transformant ainsi en justicier libérateur à leurs yeux, j'attends patiemment ma mère, qui doit revenir vers vingt heures. Assis dans l'escalier, je suis incapable de me concentrer sur la lecture du roman *The Outsiders*, au programme du cours d'anglais. Je me relève pour la huitième fois et vais regarder mon reflet dans le petit miroir de la salle de bain. J'ai mis mon plus beau chandail et mon pantalon gris préféré. Mes cheveux m'ont enfin obéi. J'ai les lèvres fines, le nez un peu trop rond à mon goût. Rien de spécial dans mon apparence, mais Élise et Corinne ne cessent de me dire que je suis beau, alors j'ai fini par les croire. Un peu.

J'entends la porte d'entrée cliqueter et je quitte le miroir, croise mentalement les doigts pour que ma mère ne me fasse pas une scène comme la semaine dernière. Pour ça, je vais devoir être un peu malhonnête, mais je m'en fiche.

— Salut, mon grand, me dit-elle en traversant le salon à ma rencontre.

Elle enroule ses bras autour de moi un moment. Elle est plus petite que moi, sa tête m'arrive au torse seulement, elle a encore son chignon et sa veste bleue préférée.

— Tout s'est bien passé?

Je lui raconte la soirée dans les grandes lignes alors qu'elle se dirige vers le réfrigérateur. J'en profite pour enfiler – croisons les doigts de nouveau – silencieusement mes bottes et je soulève les clés du crochet.

— Je reviens vers minuit, ne m'attends pas.

Je suis déjà dehors. Je cours jusqu'à la voiture, lance mon manteau sur le siège passager et démarre. Je regarde dans le rétroviseur en m'éloignant. Ma mère est sous le porche, les bras le long du corps. Elle doit se demander ce qui se passe… Au premier feu de circulation, je mets mon manteau, espérant de tout cœur que Milan et les autres seront à la réunion. Surtout Milan.

La route est belle grâce au beau temps des derniers jours et j'arrive rapidement à Montréal, mais je tourne en rond un moment avant de trouver un stationnement. Je n'ai qu'une chose à dire: les sens uniques, ça n'a pas de sens!

Je marche d'un bon pas, glisse à quelques reprises et m'ordonne de ralentir. Je ne serai pas plus présentable si je tombe dans la *slush*. Je tourne la poignée du numéro 133, presque certain qu'elle ne bougera pas. Ce n'est que quand je commence à monter les marches que le stress me rattrape. Je suis presque arrivé à la réunion du groupe que j'espère connaître depuis trois ans! Obnubilé par l'image de Milan dans ma tête, j'avais momentanément oublié ce petit détail.

Des éclats de rire me ramènent au présent. Je continue sur ma lancée.

— On terminera cette passionnante discussion sur les ballounes en condoms la semaine prochaine, déclare une voix.

Nouveaux rires. J'ouvre la porte lentement, extrêmement gêné. Un homme d'une vingtaine d'années est debout devant une quinzaine de chaises occupées par des gens de mon âge.

— Bonne semaine à tous! conclut l'homme.

Merde. J'ai un *timing* impeccable, ce n'est pas croyable. J'avais vraiment envie de faire partie de ce groupe, même pour un instant. Bon… Est-ce que Milan est là, au moins? Deux filles passent près de moi et sortent, suivies par quelqu'un qui porte un chandail disant: «Homme? Femme? Les deux!»

Shiro m'aperçoit et avertit Milan. Après un bref moment de surprise, il me sourit et me fait signe d'attendre. Les filles rient et Milan pousse Félicia à l'épaule.

Le couple approche et Shiro me souhaite une bonne soirée d'une voix suave. Félicia me fait un clin d'œil avant de suivre sa copine hors de la pièce. C'était quoi, ça?

— Salut, je m'appelle Maxence.

L'homme de tout à l'heure est près de moi. Mon sursaut le fait rire. Je serre sa main tendue.

— Adam.

— Tu venais pour la réunion? On commence vers dix-neuf heures.

— Je sais, je…

J'embrasse la pièce du regard. Milan est occupé à ranger les chaises, aidé par un autre garçon. Sur les murs, il y a des posters de films, des affiches pour la prévention du VIH, contre l'intimidation. C'est exactement comme je l'avais imaginé. Après tout ce temps, je suis enfin là. Il faut croire que j'avance malgré cette impression que j'ai de toujours faire du surplace.

Le gars, Maxence, doit sentir mon émotion, parce qu'il met sa main sur mon épaule.

— Si tu veux, on peut discuter ici, quand les autres seront partis. Qu'est-ce que tu en dis?

Milan avance vers nous après avoir récupéré son manteau et Maxence suit mes yeux. Je me sens rougir quand il recentre son attention sur moi.

— C'est quand tu veux, poursuit-il avec un sourire entendu. Tu es toujours le bienvenu. Tout le monde est le bienvenu.

Maxence me salue d'un mouvement du menton et fait de même avec Milan, avant de s'éloigner. Milan s'arrête devant moi, les mains dans les poches. Quelque chose a changé, je ne saurais dire… Oh, je sais. Son sourire n'est pas aussi franc, il est hésitant.

— T'es en retard pour le film.

Je baisse les yeux sur mes bottes sales.

— Je m'excuse, j'ai eu un empêchement. Je voulais vraiment y aller, mais je…

Pas question que je parle de ma famille; je veux l'impressionner, mais pas à cause des idéaux hippies de mes parents. Rien de ce que je pourrais dire ne va l'impressionner, je le sens, alors je me tais et je le suis en bas des marches.

— Tu veux aller prendre un dessert au 1000 Grammes? me propose-t-il une fois sur le trottoir.

— Où c'est?

Milan montre la rue Sainte-Catherine derrière lui et je lui emboîte le pas. Je ne le questionne pas sur son envie d'aller manger ailleurs ni sur le fait qu'il vient d'abandonner ses amies pour être avec moi.

— Je m'excuse. Vraiment. J'étais super déçu.

— Ah ouais?

Il a arrêté de marcher, et je dois faire quelques pas pour revenir vers lui. Sa question était sérieuse, alors je hoche la tête.

— J'avais hâte de te revoir, ajoute-t-il.

J'ai les doigts qui fourmillent, j'ai oublié le froid et mon insécurité.

— Ma vie est…

Je fais une pause pour trouver les mots justes.

— Remplie. Ma vie est remplie de trucs qui font que je n'ai pas beaucoup de liberté. J'aurais voulu vous voir… te voir… samedi, mais j'ai des obligations et je…

La main de Milan qui touche mon torse me force au silence. Il est gentil de ne pas me laisser me noyer dans mon bégaiement. Son sourire est enfin remonté vers ses yeux et il reprend sa marche.

— Je travaille trois soirs par semaine, dit-il. Avec l'école, c'est parfois compliqué, je comprends. Tu travailles où?

— Dans une garderie.

La réponse m'est venue instantanément; j'ai tellement souvent entendu cette remarque de la part des gens quand on se promène en famille tous ensemble – «On dirait un service de garde!» «Ils les rendent à la fin de la journée, tu crois?» – que je ne me sens pas coupable de l'utiliser.

Nous arrivons devant le restaurant. Il y a de grosses têtes en trois dimensions sur la façade, c'est la première fois que je vois quelque chose comme ça.

— C'est cool que tu travailles dans une garderie, commente Milan, m'ouvrant la porte. Différent, surtout, j'aime l'idée. Je travaille dans un salon de coiffure comme apprenti. Cliché, hein?

Milan roule les yeux à la blague et je remarque encore une fois à quel point il a un beau visage. Quand il retire son capuchon, il me montre les lignes de dégradé dans ses cheveux rasés, sur les côtés.

— C'est vraiment beau…

Nouveau sourire étincelant.

— C'était un test, je vais garder ça un moment, je crois. Je vais m'inscrire dans une école de coiffure après le secondaire. Toi, tu vas faire quoi?

— Je sais pas…

Encore une fois, je me sens ridicule. Je n'ai aucune idée de ce que j'ai envie de faire du reste de ma vie… Je vais quitter la maison, puis quoi? Je n'ai jamais eu d'emploi, alors j'ignore ce qui me conviendrait. Je veux profiter des occasions, moi aussi! Avoir un travail autre qu'aider les personnes âgées du voisinage avec leurs terrains, pouvoir m'acheter des choses… Chez moi, personne ne va chez le coiffeur. Personne ne va nulle part.

— Hé, c'est pas grave, chuchote Milan devant moi. Tu vas trouver. Et il y a des questions plus importantes à régler dans l'immédiat.

— Ah oui?

— Des trucs ultra importants… Du genre: gâteau au fromage ou au chocolat? Du lait ou du café, mais surtout… oh surtout… un morceau ou deux?

Milan a un ton si sérieux que je ne peux que le regarder une demi-seconde avant d'éclater de rire.

— T'as raison, approuve-t-il. Deux morceaux.

Le serveur s'approche et je fais signe à Milan de choisir pour moi aussi. J'adore le gâteau, il ne faut pas se méprendre, mais, à cet instant précis, tout ce que je souhaite, c'est que cette soirée ne finisse jamais.

Pourtant, il le faut bien… Après deux heures de discussions ininterrompues, nous recevons les additions. Je fixe les papiers posés face contre la table d'un œil morne. Je ne veux pas rentrer à la maison. J'ai ri, j'ai parlé, j'ai appris des choses sur ses parents, sur sa passion pour les sciences (quoi?!), les rencontres du groupe LGBT, ses amis, son école. Il y a eu de ces silences que je croyais réservés aux films d'amour, de ceux où les deux personnages se regardent comme si c'était une chose interdite, mais ne peuvent faire autrement. Ses yeux verts croisent les miens de nouveau et ni lui ni moi ne détournons le regard. Il est si rare que je me sente parfaitement libre… Pourtant, en ce moment, c'est le cas, même s'il y a des tonnes de choses que je devrais faire: lui toucher la main, ou sentir sous mes doigts le dégradé de ses cheveux ou lui dire que j'ai un peu peur parce que je ne le connais que depuis une semaine et que je pense à lui un peu trop souvent.

Lorsque je sors de ma lune, je me rends compte que Milan a déjà payé les deux factures et a mis son manteau. Il rit de mon air perdu.

— C'est une belle place, où tu vas?

— Merci pour le dessert… Désolé…

— Il n'y a pas de raison… Je me rappelle, avant mon *coming out*, j'inventais plein d'histoires dans ma tête sur

comment ce serait après.

À l'extérieur, la température a chuté. Le restaurant est à environ quinze minutes de la station Berri-UQAM et, bien que je n'en aie aucunement envie, je me mets en marche pour être certain de ne pas geler sur place.

— J'ai seulement plein de trucs en tête.

— Comme quoi?

Milan sort une de ses mains gantées de sa poche et la frotte sur la rampe d'une terrasse. Il presse la neige recueillie entre ses paumes et s'éloigne en trottinant.

— Attrape! crie-t-il.

Je vois son bras bouger, mais je ne distingue pas la boule de neige dans les airs. La rue est bien éclairée, pourtant… Milan rit en se rapprochant, la boule toujours dans sa main droite.

— Il faut que tu répondes à ma question avant, dit-il doucement. Quels trucs le beau Adam a-t-il en tête?

Ses iris trouvent les miens et le silence nous enveloppe de nouveau. Personne ne se promène, les voitures se font rares. J'ai peur de répondre et de prononcer les mauvaises paroles. Je n'ai pas l'habitude des discussions sérieuses avec des gens de mon âge. Mais je sais que Milan n'a pas peur de dire ce qu'il pense, et je veux être ce genre de personne, moi aussi.

— Je me pose plein de questions. Est-ce que t'es sincère quand tu utilises le mot «beau»? Ou quand est-ce que j'aurai du temps pour te revoir? Et est-ce que c'est normal que je me sente si à l'aise avec toi après si peu de temps? Et je me demande si tu me laisserais ton numéro.

J'expire; si je ne me retenais pas, je m'appuierais sur mes genoux pour reprendre mon souffle. Au loin, une voiture fait entendre son klaxon.

Milan tend la main vers moi, la boule de neige dans le creux de sa mitaine.

— Si tu réussis à la lancer plus loin que la borne-fontaine, je te donne mon numéro de téléphone.

J'étire le cou et fouille les alentours des yeux.

— Ne cherche pas trop loin, murmure-t-il encore.

À moins d'un mètre, sur la droite, se trouve le truc rouge caractéristique. Je regarde Milan, tentant de mesurer son sérieux. Il me sourit, sort son cellulaire de sa poche arrière.

— Et si je la lance jusqu'au stop, tu vas me laisser t'appeler pour t'inviter quelque part?

Milan regarde vers le coin de la rue. Il a l'air inquiet.

— C'est loin, quand même…

Son hésitation est tout ce dont j'avais besoin. Peu importe à quel point j'ai l'impression d'être un pauvre idiot à ses côtés, il veut passer du temps avec moi. Cette constatation me donne envie de hurler à la lune comme Clara quand ma mère lui annonce qu'elle va cuisiner des lasagnes. Je me concentre un moment et visualise ma cible. La boule n'est évidemment pas aussi grosse qu'un ballon de football, mais je fais comme si. Je frappe le panneau en plein centre, le bruit de l'impact résonne jusqu'à nous.

— Wow…

Je suis assez fier de mon lancer et Milan a l'air impressionné. De nouveau, on se fixe, ses yeux verts un peu plus graves que ce à quoi j'ai été habitué jusqu'à maintenant. Gêné, il me tend son téléphone et on échange nos numéros.

— On peut se texter en attendant que tu sois libre, propose-t-il en souriant.

— J'aimerais ça.

On reprend notre marche vers le métro. La façade du restaurant où il était avec ses amies est maintenant sombre. Devant Berri-UQAM, Milan hésite un moment avant de me serrer brièvement contre lui. Enfin, pas si brièvement, puisque je le retiens une seconde de plus que nécessaire. Tout l'intérieur de mon corps s'est mis à vibrer quand il a posé ses mains sur mes épaules, et je m'ennuie de l'émotion à la seconde même où elle s'amenuise. Les au revoir se font dans le brouillard, ma tête ne suit plus mes gestes. Il y a une semaine seulement, je rencontrais Milan. Est-ce

que c'est normal d'être autant attiré par quelqu'un après si peu de temps?

Lentement, je marche vers la voiture, tourne en rond volontairement, me rejouant la soirée. Je suis heureux, mais ce genre de choses est tout nouveau pour moi. En attendant que le moteur de la minivan se réchauffe, je pense à appeler Cédric. Mais pour lui dire quoi? Il m'a raconté ses histoires avec les filles, je sais comment les choses se sont passées avec mes parents, rien de ce que je pourrais partager ne rendrait mon émotion moins effrayante. Et puis, il a sa vie, nos existences sont séparées. Mieux vaut ne pas le déranger si tard et pour si peu.

Je conduis prudemment sur l'autoroute; je crois que le printemps se pointera le bout du nez tôt, cette année. Tant mieux, les vêtements d'hiver sont tellement encombrants!

En tournant dans notre rue, je me sens coupable et je pense à ce que je vais bien pouvoir inventer. Je pourrais dire à ma mère que j'ai rencontré un garçon qui me plaît et que je suis allé le voir. Point final. Mais je n'en ai pas envie. Pas ce soir, en tout cas.

Quand je pénètre dans la maison, tout est silencieux et personne ne m'accueille. Eh bien… Une chance que ma mère n'est pas censée dormir sans tous nous savoir avec elle! C'est du gros n'importe quoi…

Irrité, je monte à ma chambre pour découvrir que Caleb s'est faufilé dans mon lit. Je n'ai pas envie de dormir avec mon frère. Alors je vais dans son lit à lui. Il est trop petit, évidemment. J'énumère: un dans ma chambre, trois là, un ici, un au loin, et moi. Le compte y est.

Je me relève et vais au rez-de-chaussée, m'étends sur le divan avant de me relever prestement. Les aiguilles à tricoter de ma mère m'ont piqué le cou. Elle aime faire elle-même nos pantoufles, elle dit que ça la calme. Ça encombre tout le coin du divan et je n'ai pas d'espace. Assis contre le dossier, je me frotte les yeux. J'étais si bien avec Milan tout à l'heure, quel contraste… Ici, je me demande où est ma place.

— Tu es malade?

Je cligne des yeux au son de la voix de mon père et les referme avec un grognement quand je distingue sa grosse barbe et son visage au-dessus du mien. Je marmotte un «ça va».

— *Good*. Viens m'expliquer ce que tu fais sur le divan en m'aidant à préparer le déjeuner.

Ah! non, merci. Heureusement, j'ai juste le temps d'aller aux toilettes avant que les enfants commencent à débouler l'escalier. Je me lave les mains et le visage, patiente un instant, les yeux sur mon reflet. Qu'est-ce que ma mère va dire à mon père? Ils vont poser des questions… Il serait peut-être temps que je tente de faire mon *coming out* de nouveau…

— Grouille! J'ai envie! crie Célia.

— Moi aussi! s'égosille Clara en frappant sur la porte.

Quand je sors de la salle de bain, je tombe nez à nez avec ma mère. Elle porte le peignoir que nous lui avons donné à Noël. Malgré tous les enfants et l'âge, ma mère est toujours aussi jolie que sur ses photos de mariage. Même avec un regard empreint de déception, elle est belle.

Je la contourne en silence pour monter à l'étage. Je trouve Colin encore dans sa chambre, devant sa commode.

— Tu aimes mieux ce chandail-là ou le bleu? me demande-t-il.

— Le bleu était à moi, avant, que je l'informe.

Le sourire de mon frère s'agrandit et il remet le chandail rouge dans le tiroir, puis enfile mon ancien vêtement. Il semble se ficher royalement de porter les vieux trucs des autres. Moi, je déteste être le bac de recyclage.

Il est déjà à mi-chemin de l'escalier quand je réalise que je suis figé sur place. Ma mère va vouloir me parler et, d'ordinaire, je serais heureux d'avoir du temps seul à seule avec elle, mais… Est-ce que je suis prêt à parler de Milan? J'ai peur de briser quelque chose qui n'est pas encore à moi.

Je me rends à ma chambre. Je porte encore mes vêtements d'hier, alors je me change rapidement et, assis sur le matelas, je regarde le nom de Milan sur l'écran de mon cellulaire. En bas, j'entends mes frères et sœurs. Ils sont tous encore si jeunes, ils n'ont pas de soucis, les sons sont aigus et joyeux. Charlie chante «s'il vous plaît, merci, c'est plus poli!» et mon père rit.

Je texte lentement, incertain et anxieux: «Bonne journée.» La réponse ne se fait pas attendre et elle me prend par

surprise, j'en échappe presque mon téléphone: «T'es debout tôt! Je me demandais si tu allais m'écrire.» Ouf… J'avais peur d'avoir l'air accro. Je ne connais rien aux relations, moi! Je n'ai jamais rien fait avec personne, même pas embrasser! Je vais avoir dix-sept ans bientôt et… rien. Je préfère la compagnie d'Élise et de Corinne aux gros groupes, mais ce ne sont certainement pas elles que je vais toucher!

Je reviens au présent quand mon cellulaire m'effraie de nouveau: «Je me donnais jusqu'à après l'école avant de t'envoyer un message.»

Moi: «Qu'est-ce que tu fais debout si tôt?»

Milan: «Je promène le chien du voisin avant l'école. Il est vieux. Le voisin, je veux dire. Ben le chien aussi, en fait.»

Ça me fait rire et j'écris: «Je nettoie les plates-bandes des deux vieilles d'à côté. Si je les laisse faire, les fleurs vont repousser avant qu'elles aient fini.»

L'escalier tremble et je lève la tête. Un coup d'œil dans le coin de mon téléphone m'indique qu'il est sept heures vingt.

Milan: «T'es tellement un bon garçon…»

— C'est une journée pyjama! lance Clara en entrant dans sa chambre.

Je n'écoute qu'à moitié. Ma première idée est de répondre « », mais je me risque à écrire: «Pas tout le temps.» Je peux presque voir Milan sourire. En tout cas, je l'espère.

— Je vais mettre celui avec des oursons! continue ma sœur.

Je me lève pour fermer ma porte. Milan répond: «Ah oui? Intéressant…» Qu'est-ce que je dis maintenant? Il ajoute: «Je dois aller prendre une douche. On se parle ce soir?»

Je me penche pour ramasser mes cahiers scolaires près de mon lit, en plus de mon sac. Je m'apprête à lui répondre par l'affirmative, trop heureux, quand la porte s'ouvre à toute volée et me frappe dans le dos.

— Tu m'écoutes pas! crie Clara.

J'échappe mon cellulaire sur le rebord de mon lit. Une nouvelle entaille sur la bordure; ils vont finir par briser mon téléphone! Sans oublier la joyeuse sensation d'une poignée de porte contre ma colonne vertébrale.

Je tasse ma sœur du chemin sans un mot. Je suis presque rendu dans l'escalier quand je remarque Caleb et ses bras croisés, tout à côté de Célia. Il me regarde avec des yeux accusateurs. Quoi encore?

— Pas fait dodo avec moi, 'Dam. Pas gentil.

— Vraiment pas gentil, renchérit ma sœur.

Elle blague, mais je ne suis pas d'humeur. Je mets mes cahiers dans mon sac en descendant les marches. Mon pied accroche quelque chose et je trébuche. Je bats des bras pour garder mon équilibre, parviens à empoigner la rampe de justesse. Les sacs d'école des enfants doivent être alignés près du mur, question d'organisation. Mais il y a un sac qui est dans le chemin… ARGH!

— Ça va, Adam? s'enquiert ma mère en arrivant de la cuisine. Qu'est-ce qui s'est passé?

Pour seule réponse, je lance le sac de Célia par-dessus la rampe.

— Adam! s'exclame ma mère. Franchement…

Je ne réponds pas. Mes trucs sont éparpillés dans les marches. Je les reprends et les fourre dans mon sac.

J'enfile ensuite mes bottes, contrarié. Je ne peux jamais avoir la paix! Je veux ceci, fais cela, donne-moi de ton temps, écoute-moi, obéis, blablabla.

— Adam?

La voix de mon père ne m'arrête pas. Je mets mon manteau et cherche mes gants dans les poches de ceux des plus jeunes. À qui les ai-je prêtés en dernier? Qui perd toutes ses affaires? Je les retrouve sur le sol, entre deux bottes, mouillés.

— Pars pas, viens discuter, soupire ma mère. Qu'est-ce qu'il y a, Adam?

Il y a qu'elle se fiche de moi! Elle n'a même pas attendu que je rentre, hier, la menteuse! Il y a que je ne veux plus les voir! J'ouvre la porte d'un coup.

— Je t'ai préparé des toasts, Adam.

Je fais volte-face si vite que mon sac frappe le cadre de la porte et que Colin, encore loin, recule, une assiette dans les mains.

Et je crie:

— Adam, Adam, Adam! Foutez-moi la paix! Oubliez mon nom!

6

Ç'a commencé avec Colin. «J'ai mal au cœur», qu'il a dit le dimanche suivant, au dîner. Le reste s'est enchaîné comme un Slinky qu'on fait descendre dans les marches. Mon frère s'est mis à vomir et, comme il est dans la même chambre que lui, Caleb aussi s'est joint à la fête. Charlie, qui avait terminé le bol de crème glacée de Colin la veille, a été la troisième. Et puis Clara… Quand Célia s'est plainte de maux de ventre, j'ai su que c'en était fait de ma santé mentale pour les prochains jours. Entre le moment où Colin a affirmé ne pas se sentir très bien et le moment où tous les enfants et ma mère se sont retrouvés affaiblis par la gastro, il ne s'est passé que quelques heures. Ça, c'est ce qu'on appelle une épidémie.

— Mmmm…

J'approche le seau de la tête de Charlou et retiens sa queue de cheval pour qu'elle ne tombe pas dans le… ouais, beurk. De l'autre côté de la chambre, Célia s'assoit.

— C'est encore la nuit, que je chuchote. Retourne à ton dodo.

Son ventre émet un drôle de gargouillis. Elle repousse ses couvertures rapidement et se lève pour courir vers les toilettes.

Je descends à sa suite. Ma mère dort au salon avec Caleb, qui nécessite des changements de couche constants. Même si elle est aussi malade, elle s'est occupée de tout le monde ces derniers jours et, quand j'arrive au rez-de-chaussée, elle est déjà avec Célia. Je remonte sans un mot.

On est tous épuisés, alors on n'a pas discuté de ma crise de la semaine dernière, et ça fait bien mon affaire. Mon père a aidé, mais il devait dormir aussi. Il n'a pas la gastro, c'est au moins ça. À l'hôpital, il travaille avec des gens souvent malades, il a un bon système immunitaire. Comme moi; il y a des années que je n'ai rien attrapé.

Je me rends dans la chambre des garçons et regarde dans le seau, pour voir si Colin a été malade. J'ai tellement changé de couches, l'odeur ne m'embête pas, même si, on s'entend, je pourrais penser à un milliard de choses plus amusantes que celle que je suis en train de faire, à quatre heures du matin. La «numéro un» serait de parler à Milan. On est dans la nuit de mercredi à jeudi, et il est évident que je n'ai pas pu aller à Montréal. Il y a une semaine qu'on s'est vus, deux semaines qu'on s'est rencontrés et six jours qu'on se parle par texto sans arrêt. Je…

— J'ai froid, 'Dam…

La petite voix de mon frère me ramène au présent.

— Va dans mon lit, je vais te réchauffer, d'accord? Il faut seulement que j'aille porter des trucs en bas.

Colin hoche la tête et se lève lentement. Je croise Célia dans les marches.

— Coco est dans mon lit, si tu veux dormir avec quelqu'un.

Je me rends au sous-sol. L'odeur de bois est omniprésente, je comprends pourquoi ma mère préfère dormir au salon. Dans la sécheuse, je prends les essuie-mains que j'ai mis à réchauffer il y a une demi-heure et les plie en deux temps, trois mouvements. Je vais poser des serviettes chaudes sur les bedons des Numéros. Ma mère m'attrape le poignet au passage.

— Ça va, mon bébé?

Je n'y peux rien, le sobriquet me fait sourire. Même au beau milieu de la nuit.

Dans ma chambre, Cici a entouré le corps de Coco et ils dorment. Elle est en sueur, et je dégage les cheveux de son front.

Je donne des serviettes à Charlou et Clara et m'étends sur le lit vacant de la chambre des garçons. J'énumère mentalement. Un à Rimouski, quatre en haut, un en bas… et moi. Le compte est bon. La main sur les yeux, je tente de trouver le sommeil. Je sens que ça y est presque, quand j'entends quelqu'un vomir non loin. Et puis, ça pleurniche. Avec un soupir, je me relève. C'est Clara, je reconnaîtrais ses pleurs même dans une foule.

— J'aime pas ça, être malade, marmotte-t-elle.

— Je sais, donne-moi ton seau…

Elle est assise sur son lit, toute petite avec le gros seau sur ses genoux. J'échange celui-ci contre un gros plat de plastique et me relève. Mes genoux craquent.

— T'en va pas!

— Une minute seulement, promis… Promis, juré sur la tête des dinosaures, OK?

— Ils sont morts, les dinosaures, ça compte pas…

Je souris un peu; elle va survivre… À la salle de bain, je vide le seau dans la cuvette. Ma mère prend le relais. On va s'en sortir. On est généreux chez nous, on partage tout. Surtout les microbes.

Je remonte les marches deux par deux; je ne sais pas où je trouve l'énergie.

— Viens…

Je m'installe dans le lit avec ma sœur. Elle se pelotonne contre ma poitrine. Est-ce que j'ai déjà été si petit?

— Une histoire…

— Fais dodo, s'il te plaît…

Elle pose son regard sur moi, des larmes encore au coin de ses yeux. Je me redresse sur un coude et regarde autour pour trouver quelque chose. Ouais, ça fera l'affaire… Je tourne les pages de mon cahier de notes d'histoire. Plus tôt dans la soirée, j'essayais d'étudier pour l'examen de cet après-midi. Je lis lentement.

— Révolution française, du 22 au 25 février 1848. La France est toujours sous l'Ancien Régime. La Révolution amènera la Deuxième République…

Elle dort déjà.

J'étudie le reste de la nuit et n'arrête que lorsque j'entends mon père rentrer. Ce n'était pas la pire nuit depuis le début de cette gastro, il faut se réjouir. Et puis, je préfère le vomi aux poux. Je me rends au rez-de-chaussée d'un pas lourd.

— Ça va? chuchote mon père.

Je fais oui de la tête. Il me lance un drôle de regard, mais je suis trop fatigué pour me questionner. Depuis ma crise de jeudi dernier, je me suis excusé, ai prétexté que j'étais stressé à cause de l'école pour justifier mon comportement. Qu'est-ce que j'aurais pu dire d'autre? «Je vous déteste»? Ç'aurait été un mensonge.

À la cuisine, je me prépare deux toasts et ouvre trois sachets de soupe Lipton, que je verse dans un chaudron. Je brasse lentement en déjeunant.

— Qu'est-ce que tu fais?

Mon père s'est changé. Il devrait tailler sa barbe, elle commence à être inégale.

— Poulet et nouilles. C'est pas mal le seul truc qu'ils peuvent avaler sans vomir, alors… T'auras pas à t'en occuper plus tard.

Il s'approche, glisse son bras dans mon cou, qu'il presse jusqu'à ce que ma tête soit sur son épaule. Une boule me monte dans la gorge. Je me dégage doucement. Mon père sourit et, je ne sais pas pourquoi, je pense à son prénom. Calvin. Ma mère s'appelle Cécile. *C*… toujours *C*. Sauf moi. Ça me fait de la peine.

— Adam… Adam!

Je me réveille en sursaut; des rires fusent autour de moi. Je cligne des yeux et vois madame Bédard, la prof d'histoire, l'air inquiet devant mon bureau.

— Ton examen, me somme-t-elle, la main tendue.

Je me suis endormi en faisant mon examen? Je lui remets les feuillets et elle secoue la tête, manifestement déçue. Qu'elle mange de la chnoutte, elle n'a pas ramassé du vomi toute la nuit, elle!

— On se concentre, dit-elle. Durant les quinze dernières minutes, on va discuter des mœurs au XIX^{e} siècle.

Grognement généralisé. Je suis trop dans les vapes pour m'en faire. Je ne pense qu'à ce nouveau test que je viens de couler… Mon cellulaire vibre contre ma cuisse, mais je n'y touche pas. Madame Bédard a une règle: si un message ne peut pas attendre, elle aussi peut y jeter un œil. Très dissuasif.

— Il y a beaucoup de choses qui nous apparaissent étranges aujourd'hui, mais qui étaient la norme auparavant, commence l'enseignante. Par exemple, il y a plus d'un siècle, la minceur était très mal vue. Être bien en chair était un signe de bonne santé et de prospérité. Une femme un peu ronde prouvait qu'elle pouvait porter des enfants. Une autre chose qui a bien changé: les familles. Huit, dix, quinze enfants… C'était naturel. Aujourd'hui, tout est mesuré en temps: personne n'a le temps de rien, et la simplicité s'est perdue. Les familles sont donc beaucoup plus petites… Qui sait aussi pourquoi les familles étaient si nombreuses durant les derniers siècles?

Je fixe le tableau et attends. Trois, deux, un…

— Faudrait demander aux parents de Numéro Deux! lance l'élève derrière moi en rigolant.

— Ils sont sûrement trop jeunes pour avoir été là, réplique-t-elle avec un regard défiant. Donc… Contraception. Le condom est devenu populaire seulement au cours des années 1930 et…

Je n'écoute plus. Si je ne me concentre pas sur les barbouillages que je gribouille dans mon cahier, je vais me rendormir.

La cloche qui sonne me fait sursauter.

— Adam, reste, s'il te plaît.

Je l'avais prédit. Qu'est-ce que je gagne? Dans ma poche, mon cellulaire vibre de nouveau. Comme le cours est terminé, je ne me gêne pas pour regarder. Milan. Instantanément, mon sourire réapparaît, mon cœur saute de joie.

Soudain, madame Bédard attrape mon téléphone et le tourne vers elle. Milan a écrit: «J'ai hâte de te voir.»

— Est-ce que ton manque de concentration a quelque chose à voir avec ça? me demande-t-elle en glissant mon cellulaire sur le bureau.

Je l'empoche rapidement, le cœur battant, incertain. Je tente d'expliquer:

— J'ai passé une nuit blanche, c'est tout. J'étais seul! J'ai étudié.

Je sens mes joues virer au rouge. Elle sourit un peu. Lentement, elle pose mon examen devant moi.

— Je veux prendre au moins trente minutes pour dîner, ça veut dire qu'il te reste… vingt-deux minutes pour le terminer.

Elle tourne les talons et s'installe à son bureau. Elle me lance un regard qui signifie «grouille tes fesses». Je me mets au travail et réponds aux trois questions à développement restantes. Je ramasse mes effets personnels et vais placer mes feuilles sur le dessus du paquet…

— Merci, que je dis, gêné.

— Adam? m'appelle-t-elle alors que je suis presque sorti du local. Ma porte est toujours ouverte pour toi, tu le sais, hein? Si tu veux parler de… de ton histoire ou de l'histoire en général.

Tout le long du cours de français, je fais mes devoirs de mathématiques. Je pourrais réussir mon français les yeux fermés et les oreilles bouchées. Je rêvasse et pense quelques fois à madame Bédard, qui ne m'a pas jugé. Ça m'a fait du bien. J'aime l'idée d'être autre chose à ses yeux que le gars à la famille bizarre.

Je pense aussi à Milan, à qui j'ai dit que j'allais tenter de trouver un moyen pour aller à Montréal cette fin de semaine.

«Tu travailles? Les garderies sont ouvertes les fins de semaine?» m'a-t-il questionné.

J'ai menti: «Disons seulement que je n'ai pas énormément de droits de sortie.»

Milan: «Oh, pourquoi?»

Moi: «Famille *weird*. On peut ne pas en parler?»

Milan: «Oui, bien sûr, désolé.»

J'ai soupiré. Mentir n'est pas simple et je ne veux pas lui dire la vérité. Il ne comprendrait pas. J'aurais encore plus le sentiment d'être égoïste et ingrat.

Le cours de français se termine alors que, mon cellulaire caché sous le bureau, je demande des nouvelles de Félicia et Shiro.

Ensuite, je me rends à mon local d'éthique. Dernier cours, enfin. Je n'ai pas osé appeler à la maison de toute la journée de peur de réveiller quelqu'un, mais je m'inquiète. J'ai hâte de savoir si les Numéros vont bien.

— Hé, t'as vu? chuchote Émile en me lançant une boule de papier.

Je la déplie. Rien. Émile désigne l'enseignant en avant et la femme à ses côtés, qui discutent avant que le cours débute. Elle est sexologue, elle est venue dans les classes l'an dernier. Je sais de quoi elle va parler: maladies, grossesses non désirées… et homosexualité. Des élèves feront des blagues stupides et je vais me sentir mal, puis elle va parler de contraception et sortira son pénis en bois pour lui enfiler un préservatif, ce qui fera rigoler tout le monde, pas seulement les imbéciles.

— Tu devrais lui demander des condoms, continue Émile, juste assez fort pour que quelques élèves l'entendent. Tu pourrais montrer à tes parents comment ça marche…

Je ferme les yeux, inspire, expire. J'en ai assez… Je me lève en refermant mon sac à dos. Je secoue la tête devant le sourire satisfait d'Émile et lui renvoie:

— Tant que, *toi*, tu sais comment te servir d'une capote, je suis heureux. La connerie, c'est génétique, il ne faudrait pas que tu la transmettes…

Dimanche. On a tous survécu. Certains sont encore amochés, mais tout le monde est sur pied et a recommencé à me casser les oreilles. Ma mère est retournée au travail jeudi et mon père a passé la journée du samedi à tout nettoyer de fond en comble. On a lavé tous les draps, les planchers, j'ai emmené les enfants dehors. Ils ont pris leur bain chacun leur tour, pour pouvoir relaxer. Le processus a demandé trois heures et on a vidé le réservoir d'eau chaude deux fois.

On a fait l'épicerie (avec nos deux paniers remplis, nos quatre arrêts différents pour profiter des rabais, avec les regards emmerdants et les commentaires encore plus agaçants des clients autour). J'y suis allé avec ma mère, Célia, Colin et Caleb. Imaginez ce que ç'aurait été si tous les Numéros avaient été présents… Les gens en seraient morts d'incrédulité, pauvres eux…

«Oui, nous sommes tous des frères et sœurs.»

«Oui, nous sommes tous du même père.»

«Non, nous ne sommes pas religieux.»

«Oui, nos parents travaillent.»

Blablabla, fausse idée sur fausse idée… Je déteste accompagner ma mère, c'est embarrassant. Mais elle me l'a demandé et je me sens encore coupable de m'être emporté.

Le dimanche soir, mon père travaille. Alors, une fois tout le monde reposé et prêt pour le retour à la normalité dès le lendemain, nous nous sommes assis pour le souper, puis il est parti. Les plus jeunes l'ont regardé quitter la maison en voiture en lui faisant au revoir dans la vitre du salon, et j'ai aidé Clara à laver la vaisselle. D'eux-mêmes, l'un après l'autre, les enfants ont demandé à aller se coucher, si bien qu'à dix-huit heures quinze, le silence est revenu.

— Je pense que je vais les imiter, soupire ma mère. Et toi?

— Moi aussi…

Elle m'embrasse sur la joue et elle se dirige vers l'escalier menant au sous-sol. Je sors mon cellulaire de ma poche, tout excité. J'envoie un message à Milan: «Je suis libre tout de suite, je pars dans vingt minutes.» «*Yes*, moi aussi, alors!» est sa réponse.

J'ai vraiment hâte de le voir! Tous les jours, on a discuté. Il m'a parlé de ses parents et du salon de coiffure où il travaille, on a parlé de football et de musique, de trucs totalement stupides et d'autres très sérieux. Ce premier mercredi où je me suis sauvé, j'ai trouvé quelque chose de précieux, je le réalise de plus en plus.

Je patiente un moment, commence la préparation des lunchs de demain. Quelques minutes passent avant que je ne descende les marches du sous-sol sans un bruit. Ma mère ronfle légèrement. À l'étage, tout le monde est hors service, alors je ne me sens presque pas coupable lorsque je serre dans ma paume les clés de la minivan et sors dans le froid de février.

C'est le soir de ma première *date*.

Il est tard lorsque Milan et moi sortons du Comptoir 21, un restaurant de *fish and chips* situé non loin de chez lui. Une fois son manteau attaché et ses mitaines mises, nous nous dirigeons vers le parc Outremont. Le temps est doux.

Je sens quelque chose toucher ma main gauche, et puis je laisse les doigts de Milan entourer ma paume. Depuis que je lui ai dit que nous allions nous voir dimanche, coûte que coûte, j'espère qu'il se passera quelque chose. Et je ne suis pas déçu. Quand je l'ai rejoint au restaurant, il s'est levé et m'a ouvert les bras un tout petit peu. Je n'ai pas eu peur de m'y réfugier. Après la semaine éreintante que je viens de passer, j'avais besoin de la présence de quelqu'un… d'un égal.

Nous marchons main dans la main pendant un instant et atteignons le parc. Quelques promeneurs déambulent lentement sous les arbres. Les branches sont couvertes d'une fine pellicule blanche et tout semble si calme, étouffé dans la ouate. Même les modules de jeu sont ensevelis. Les Numéros adoreraient ça…

Je repousse bien vite cette pensée. S'ils étaient là, ils ruineraient mon moment avec Milan. Ah! Il n'y aurait probablement *pas* de Milan tout court; il aurait honte, trouverait ça trop étrange et se sauverait sans jamais se retourner.

Milan me guide jusqu'au parc Saint-Viateur. La vue est tout aussi belle; le silence, tout aussi complet. Nous n'avons pas beaucoup parlé depuis que nous sommes sortis du restaurant. Ses mots, pendant le repas et tous les jours avant ce soir, m'ont convaincu que je le voulais dans ma vie. Et il m'a dit, sans que j'aie à ouvrir la bouche, qu'il voulait la même chose. Alors nous avançons, tranquilles. Une fois sur le petit pont qui enjambe la patinoire, Milan s'arrête. Sa main se détache de la mienne. Il s'appuie sur le rebord de la passerelle, regarde l'eau gelée.

— Je sais qu'on ne se connaît pas depuis longtemps, commence-t-il, la voix hésitante. Et je sais aussi que ni toi ni moi n'avons beaucoup d'expérience, mais je…

Il s'interrompt et se redresse, lève les yeux vers moi.

— Tu veux venir passer la nuit chez moi? me demande-t-il dans un souffle. Qui sait quand on va pouvoir se revoir… J'ai juste…

— OK.

Ma réponse coupe sa phrase et il expire fortement, laisse passer un ricanement nerveux. Je continue:

— Il faudra que je parte super tôt, demain matin, pour ne pas me faire prendre, mais j'ai vraiment envie de… d'apprendre à te connaître davantage.

Milan éclate de rire.

— Manière très subtile de dire les choses. Ça paraît que tu travailles dans une garderie.

Un soupçon de culpabilité me chatouille l'estomac, mais il disparaît bien vite quand Milan s'approche. C'est le moment, je le sens…

Son nez est gelé contre ma joue quand il m'embrasse, mes mains se rejoignent dans le bas de son dos. J'ai

l'impression d'être si loin de lui à cause de nos manteaux, mais si proche tout à la fois alors que son souffle réchauffe mes lèvres. Je sens sa mitaine dans mon cou et ce qu'on est en train de faire me frappe tout à coup. C'est *moi* et personne d'autre qui décide… Je presse ma bouche sur la sienne de nouveau.

— Wow…

La chambre de Milan est immense! Bon, d'accord, pas tant que ça. Elle est plus grande que la mienne, ça, c'est certain. Ce n'est pas difficile. Et il est enfant unique, personne ne l'embête. Il y a un grand lit deux places sur lequel est posé un couvre-lit vert, comme celui de Clara. Je ferme les yeux un moment, m'ordonnant de ne plus penser à eux. Il suffit de regarder cet espace pour voir que nos familles sont à des années-lumière l'une de l'autre!

Milan a un ordinateur portable sur son bureau de travail, une grande bibliothèque avec des films et des CD, et de l'espace pour tourner en rond sans assommer personne. Il y a un tapis près de son lit, une table de chevet digne de ce nom, une grande fenêtre, un miroir, une commode pour lui seul… Sur le bureau, des livres ouverts. Il n'a manifestement pas peur que quelqu'un les abîme. Un panier de vêtements sales trône dans un coin, presque vide. Il ne se remplit sûrement pas si rapidement qu'il déborde après deux jours, comme c'est le cas chez moi. Je vois aussi une plante, qui survit grâce à l'air et à l'espace disponibles… C'est tellement différent…

Je songe une nouvelle fois que je ne vais pas lui parler de ma famille tout de suite. Jamais, si c'est possible.

— Ça va?

J'ai le cœur qui bat comme l'un des gros tambours que Charlou a faits, cet été, à la garderie, avec des plats de plastique, du papier ciré et des élastiques. Elle… Je détourne mes pensées de ma sœur et recentre mon regard sur Milan. Assis sur son lit, il a l'air très nerveux. Ses parents sont déjà couchés dans la chambre au bout du couloir de l'appartement, et il a fermé sa porte. Il s'approche.

Sans trop d'hésitation, je retire mon chandail. Les pupilles de Milan s'allument instantanément. On dirait Caleb devant le sapin de Noël…

J'ai envie de crier. *Arrête! Oublie-les! C'est* ton *moment!*

La main de Milan touche mon ventre et c'est fait. Je les oublie.

7

Doucement, j'ouvre la porte d'entrée et me faufile à l'intérieur. Il fait encore noir, l'horloge de la voiture marquait cinq heures cinquante-huit quand je me suis stationné dans l'entrée.

Je m'arrête un moment, tentant de percevoir les bruits de la maisonnée. Rien. Ouf. J'ai eu peur de me faire prendre. Quand je pense aux explications que je devrais fournir, j'angoisse. Milan et moi, c'est trop nouveau… trop fragile. Et je sais que ma famille et la fragilité, ça fait deux. Ils cassent tout.

Lentement, je retire mes bottes et mon manteau. Je ne peux résister à l'envie de renifler le tissu de mon chandail. Je dois sentir comme Milan tout entier. Cette nuit a été… je n'ai pas de mots. Je l'ai senti contre moi, il m'a touché, je l'ai découvert et je me suis endormi sans pensées tournoyant dans ma tête au sujet de plein d'autres personnes que moi-même. Je me suis réveillé avec un corps chaud blotti contre le mien, un corps que j'espérais près de moi, un corps non imposé.

— Je vais te reconduire à ton auto, a murmuré Milan alors que je me détachais de lui à regret.

— Reste au chaud…

— Sans toi, ça compte pas…

J'ai souri et il s'est levé pour marcher avec moi dans le froid du matin encore endormi. Il a détaillé la fourgonnette.

— Regarde pas, c'est une vieille affaire, me suis-je défendu.

— Arrête… Peu importe de quoi elle a l'air, c'est cool. J'ai pas de voiture, moi. J'ai même pas de permis!

Le cœur chaud, je me suis appuyé sur la portière et l'ai laissé m'embrasser. Longtemps.

La porte d'entrée me frappe dans le dos et je crois que je crie de surprise. J'étais encore perdu dans mes pensées. Mon père tend le cou dans l'embrasure et me dévisage comme si j'avais des tentacules qui me sortaient du corps.

— Qu'est-ce que tu fais tout habillé à cette heure?

Eh, merde… Euh… Je réponds avec un peu trop d'empressement:

— Pelleter. Je voulais pelleter avant que t'arrives.

— Oh, très gentil de ta part, dit mon père avec un sourire. Mais l'entrée est propre, ou presque. Il n'a pas neigé…

— J'aurais juré…

— T'es sauf, poursuit-il en riant. Relaxe, mon grand… Profites-en. Dans trente secondes, ils…

— J'ai faim!

Nous levons les yeux vers l'escalier. Charlou dévale les premières marches et essaie de glisser jusqu'au rez-de-chaussée en utilisant la rampe.

— Pas de ça, cascadeuse! l'avertit mon père en l'attrapant avant qu'elle n'atteigne le bas.

Elle éclate de rire lorsque ses doigts s'enfoncent entre ses côtes. Célia et Colin arrivent à sa suite.

— Je veux des céréales!

— Moi, des toasts!

— Des crêpes!

— Pas de soucoupes volantes… euh… de crêpes un jour de semaine, répond mon père à Coco. Garde ton idée dans ta jolie petite tête et rappelle-la-moi samedi, d'accord?

— Oui, chef!

Mon père, déjà à la cuisine, toujours en uniforme de travail, caresse sa barbe avec son index et son pouce. Les voix et les rires envahissent la maison. Il est où, le silence d'il y a cinq minutes?

J'aide Caleb à descendre les marches et l'installe dans sa chaise. Puis, je me sauve à l'étage. Une fois dans ma chambre, je me couche sur mon lit. Les draps n'ont pas été dérangés. Il y a des années que je n'avais pas dormi ailleurs que dans ce lit… La dernière fois, ça devait être… Oui, lorsque Colin est né. Cédric venait de partir, nous étions deux enfants à la maison. Et ma grand-mère maternelle… Je ferme les yeux au souvenir de mamie et de sa gentillesse un peu forcée. Elle n'approuve pas les choix de mes parents, elle ne vient jamais nous voir. Enfin, presque jamais. Elle appelle parfois et, si je ne me sentais pas si coupable parce que j'en veux aussi à mes parents, je m'ennuierais d'elle. Elle était gentille, elle cuisinait beaucoup pour nous, mais elle aime le calme et le silence, ce qui constitue une utopie dans cette famille. Maintenant, elle vit en Floride, les petits ne la connaissent que très peu. Pourquoi je pense à elle tout à coup? Ah oui… mon lit, et Milan. Quand Colin est arrivé, nous sommes allés passer quelques jours chez elle, Cici et moi. Je me souviendrai toujours de ce qu'elle a dit, un soir, alors que nous écoutions un film. J'avais dix ans et je ne prenais pas de place, je crois qu'elle m'aimait beaucoup pour ces raisons.

— J'espère que c'est fini, maintenant, que Cécile et Calvin ont terminé la famille. Je vous aime tous, n'en doute pas, mais c'est déjà trop… Beaucoup trop…

J'ai eu cette impression d'être devenu un adulte, tout à coup. *Trop*. Trop difficile, trop de travail, trop compliqué. Je n'avais pas le choix d'aider, je voulais que les choses ne soient pas *trop*.

Quand, un an plus tard, ma mère a annoncé qu'elle était de nouveau enceinte (Numéro Cinq, Clara), ma grand-mère s'est disputée avec elle. Quelques semaines plus tard, elle a acheté un condo en Floride, s'est éloignée de nous.

Moi, j'étais triste. Je ne voulais plus de petite sœur ou de petit frère, je ne voulais pas être le grand de la maison, je voulais Cédric au-dessus de moi. Mais il n'était pas là et je me sentais seul.

Force est d'admettre que, sept ans plus tard, rien n'a vraiment changé.

Dans le cours d'histoire, j'essaie de me concentrer le plus possible. J'ai manqué presque deux jours la semaine dernière, j'ai du retard en maths et en anglais, mais je ne veux pas décevoir madame Bédard. Vers la fin du cours, elle nous redonne nos examens. Elle dépose le mien sur le coin de mon bureau et me sourit. En haut, à gauche, il est inscrit «86%» et «j'espère que tu es fier». Une boule d'émotions me grimpe dans la gorge. Oui, je suis fier. Fier de ma note. Et fier d'être moi-même, aussi. Même si peu de gens savent réellement qui je suis.

Madame Bédard repasse dans la rangée pour déposer le dernier examen de sa pile sur le bureau de mon voisin. C'est un nouveau. Enfin, pas si nouveau, il est arrivé au milieu de l'automne dernier. On n'a pas eu le temps de discuter, mais je trouve qu'il a l'air gentil. J'ai eu peur qu'il en bave un peu avec ses cheveux très noirs, ses traits doux et son style… euh… serré. Apparemment, ce n'est pas le cas, alors tant mieux.

— Beau travail, Isaac, commente notre enseignante.

L'intéressé me surprend à le regarder. Je lui montre ma note et il bouge sa copie pour que je voie son 88%. On échange un sourire et je reporte mon attention à l'avant.

Je ne cesse de regarder mon examen en me dirigeant vers la cafétéria. Corinne est déjà assise lorsque je prends place sur le banc.

— Le beau Adam, soupire-t-elle. T'as l'air heureux.

— Ah oui?

Je mets mes biscuits aux brisures de chocolat sur le plateau d'Élise qui vient d'arriver. Elle me refile une canette de boisson gazeuse.

— Wow, qu'est-ce que t'as? me demande-t-elle.

— Comment ça?

— Je sais pas, tu brilles. On dirait que t'as avalé des lumières de Noël.

Ça me fait rire. Il faut que je raconte ça à Milan. Il m'a envoyé un texto tout à l'heure et j'ai pris le risque de lui répondre, quitte à me faire prendre par madame Bédard. Il me remerciait pour la nuit qu'on a passée ensemble. Je lui ai dit que j'avais hâte de le revoir.

— Tu rougis, remarque Élise. Ça va?

— Super. Je suis… Super.

— Une raison en particulier pour justifier cette remarque prétentieuse?

Je lui renvoie un grand sourire; elle a bien saisi ce que je voulais dire. Les mots sont si près, et je n'ai aucune envie de les retenir. Je suis trop heureux.

— Milan Alarie, le gars que je vois… que je fréquente… je sais pas comment dire ça, que je réponds, incapable de réprimer un rire nerveux. Je pense que je suis en train de tomber amoureux, c'est vraiment *weird*…

Élise, après un bref moment de surprise, m'entoure de ses bras.

— Je me doutais que tu étais gay. J'osais pas te poser la question.

— Contente pour toi, Adam, déclare Corinne. Tu mérites quelqu'un qui te fait sentir super.

Je l'ai dit. Et je ne suis même pas effrayé. J'aimerais tellement pouvoir raconter ce moment à Céd! Ou à mon père… Ils seraient fiers, eux aussi. Enfin, je crois. S'ils prenaient deux minutes pour s'intéresser à mon existence…

Mon cellulaire vibre sur la table et mon sourire revient.

— C'est Milan.

Comment est-ce que je peux déjà m'ennuyer? Je range rapidement mon lunch dans mon sac et me lève. Je touche l'épaule d'Élise, à ma droite.

— Désolé d'avoir lâché une bombe comme ça sans prévenir, c'est sorti tout seul. Je vous aime, les filles.

J'ai parcouru au moins trois mètres quand j'entends quelqu'un crier:

— Moi aussi, je t'aime!

À la suite d'Élise, Corinne envoie:

— Je t'aime plus encore!

Des élèves se mettent à siffler. Je secoue la tête, amusé. Une fois dans le corridor menant aux cases, je m'empresse de répondre à Milan et j'ajoute: «Je vais le dire à mes parents bientôt.»

Milan: «Tu crois qu'ils vont bien le prendre? T'en parles presque jamais.»

Moi: «Ils se fichent pas mal de moi, c'est pour ça.»

Milan: «Quel qu'un d'attentif comme toi ne peut pas avoir des parents pourris, c'est impossible.»

Moi: «Ils ne sont pas méchants, mais t'as pas idée de comment c'est dur de discuter avec eux. Je n'existe pas vraiment à leurs yeux.»

Milan: «Je suis toujours là pour t'écouter, moi.»

Je résiste à l'envie de tout lui avouer, de parler des Numéros et de ma vie compliquée. La cloche annonçant le retour en classe sonne et je salue Milan. Mon chum. Dont j'ai mentionné l'existence à mes amies. Je me sens comme

un superhéros. Cette pensée me fait rire, tout seul, en chemin vers mon cours de chimie. Rien ne peut saper mon moral, pas même la perspective de ce cours satanique, pas même les regards que me lancent les élèves que je croise et qui suggèrent que j'ai l'air d'un débile.

Il s'est remis à neiger. Beaucoup. Tellement que Cédric, qui avait une fin de semaine de congé, a dû annuler sa visite. Tellement que j'ai été forcé de sortir tous les soirs de la semaine pour dégager l'entrée de la maison, même si mon père l'avait fait dans la journée. Tellement que j'ai su avec certitude que les sœurs Barnabé n'allaient pas sortir de leur maison jusqu'à ce que le temps se soit calmé et que les routes soient de nouveau belles. Et, par conséquent, qu'elles auraient besoin d'un coup de main.

— Tu es certain d'avoir le temps, Adam? me demande Adeline Barnabé. Il reste de la soupe, tu sais.

— Ce n'est pas suffisant, de la soupe!

— Nous ne bougeons pas autant que toi, garçon, réplique Adèle, la plus âgée, en souriant.

Elle me touche le bras de ses doigts pâles un peu croches. Les sœurs sont grandes et gracieuses, elles ont souvent des châles coordonnés sur les épaules. L'été, elles vont toujours acheter des limonades aux petits lorsqu'ils installent leurs chaises près du bord de la route.

— La liste…, que j'exige, main tendue.

Adeline rit doucement, me donne le bout de papier et des billets de banque, les yeux pétillants d'un éclat de je-ne-sais-quoi. J'espère être aussi heureux lorsque je vais approcher de mes quatre-vingts ans.

J'empoche le bout de papier et relève mon cache-cou sur ma bouche. Je dois déjà aller chez le boucher de toute façon, un petit détour par l'épicerie ne tuera personne…

Je retourne à la maison et retire les clés du crochet.

— Je peux venir? me demande instantanément Colin, levant la tête de… ce qu'il faisait, là.

— J'ai fini!

Ma mère s'approche de Célia et s'extasie devant son œuvre d'art.

— On fait de la patate sale! m'informe Charlou. Viens pas voir!

— De la pâte à sel, la corrige ma mère en riant.

Ah, c'est pour ça que tous les enfants sont agglutinés autour de la table. Quand ma mère mélange de la farine, du sel et de l'eau pour leur faire modeler des trucs (atroces, la plupart du temps…), les Numéros deviennent soumis comme des agneaux.

— Tu viens avec moi? que j'interroge ma mère, même si je connais déjà la réponse.

— D'accord, répond-elle, à ma plus grande surprise. Dix minutes?

— Je suis prêt! lance Colin. Moi aussi, je veux y aller.

— Tu sais même pas où je m'en vais…

De loin, j'entends la ponceuse de mon père. Il travaille sur une grosse commode qu'il vendra à un homme qui habite une autre maison centenaire. Lorsqu'il vend un meuble, on arrive toujours à faire une sortie en famille et à acheter des matériaux pour le sous-sol.

— Je vais aller me changer.

Tant qu'à devoir attendre ma mère, je vais en profiter. Après avoir déneigé les deux entrées, j'en ai bien besoin… Milan m'a envoyé un message auquel je réponds: «De retour du pelletage. Tout en sueur.» Sa réplique ne se fait pas attendre: «Agace.»

Je m'allonge sur mon lit, en sous-vêtements, et tends l'oreille. Personne à l'étage, alors…

Je tape: «Ça te fait quel effet?»

Je sais qu'il rit, on dirait que je l'entends. Je l'imagine sourire, tendre la main vers moi… Je mets la mienne dans mes boxers, échange quelques textos de l'autre avec Milan. Je suis absorbé par mes sensations et les mots de mon chum, mais pas assez pour ne pas percevoir la lourde démarche d'un Numéro qui grimpe l'escalier. Je me couvre prestement.

— On est prêts! me dit Clara.

— Pas moi, cinq minutes…

— C'est long!

Elle croise les bras sur sa poitrine, obstinée. Dans ma main droite, mon cellulaire vibre. Je n'ose pas bouger, mon autre main toujours… euh… occupée.

— Adam! me hèle ma mère du rez-de-chaussée. On t'attend.

Qui ça, «on»? Je voulais y aller avec elle, pas avec tous les autres…

— Dégage, que je marmonne en me tournant sur le côté.

J'écris: «Désolé, il faut que j'y aille… Tu devras finir tout seul…» Milan répond: « » avant d'ajouter: «Quand est-ce que je vais pouvoir te le faire en vrai?» J'hésite. «Bientôt, promis!»

Rapidement, je m'habille, mon érection depuis longtemps disparue. J'ai encore en tête tous les mots que Milan et moi avons échangés et les émotions qui n'ont pas eu la chance d'être vécues entièrement. Dans l'entrée, ma mère, Colin et Clara sont effectivement prêts à partir. Génial…

Chez le boucher, nous achetons assez de viande pour les deux prochaines semaines. À l'épicerie, Coco glisse sa main dans la mienne et me lit la liste en terminant toutes ses phrases par «mon commandant!». Ma mère s'occupe du panier avec ma sœur. Je mentirais en disant que je ne m'amuse pas avec mon frère, mais… Je voulais parler à ma mère. *Vraiment* parler. Le *lui* dire.

— C'est tellement gentil de ta part de toujours penser aux sœurs Barnabé, déclare-t-elle doucement, une fois de retour dans la voiture.

Je connais ses différents tons; elle doit sentir que je suis contrarié et elle veut m'apaiser. Je lui renvoie un sourire figé. Derrière, on fourrage dans les sacs destinés aux voisines.

— Ce n'est pas à toi, que je lance à Clara.

— On partage! Maman dit toujours ça!

— C'est un peu différent, cette fois-ci, précise-t-elle.

Je n'écoute pas ses explications, concentré sur la route. Est-ce qu'il y a un âge où partager devient facile? Je me le demande vraiment.

À la maison, j'aide à transporter la viande et annonce que je vais à côté.

— Moi aussi aller? me questionne Caleb.

— Toi, tu veux des biscuits…

Mon frère ne tente même pas de cacher son jeu; Adeline et Adèle succombent aux sourires et aux cheveux mêlés de mes frères et sœurs.

J'aide Adèle à ranger les achats alors qu'Adeline offre à Caleb de choisir un vieux bracelet à mettre autour de son plâtre. Il est ravi, évidemment.

— Tu es une perle, me dit Adèle. Tu veux du thé?

J'accepte. On s'installe à la table de la cuisine. Par la fenêtre, je vois notre cour, des restants de bonshommes de neige faits par Clara et Célia et une muraille de fort à demi ensevelie par la nouvelle bordée.

— On vous regarde jouer, parfois.

Son visage ridé est tout doux, attendri; c'est ce que j'aime le plus chez ces deux femmes: la paix, la quiétude. Elle poursuit:

— Nous aurions aimé nous marier et avoir des enfants, mais le bon Dieu en a décidé autrement. L'été, on garde les fenêtres ouvertes pour entendre vos rires, c'est tellement beau…

Je ne sais pas quoi répondre. Caleb revient et regarde le garde-manger sans un mot. Adeline, sur ses talons, a bien compris le message.

— Tu es si riche, Adam…, termine Adèle en me touchant les doigts. Ne l'oublie jamais.

Riche? À cause des bruits?

Caleb grignote son biscuit en paradant avec son nouveau bracelet. Il passe à deux doigts de me frapper au visage en voulant me le montrer, s'excuse… et recommence la minute suivante.

De retour de notre côté de la clôture, j'aide mon père à découper la viande.

— Qui veut des burgers mous pour souper? crie-t-il.

Tous les Numéros capables d'entendre la demande répondent joyeusement. Les *sloppy joe* sont mon mets préféré, on les fait toujours ensemble. Mon père me lance un clin d'œil complice en poussant le gros papier contenant le bœuf haché vers moi. Aujourd'hui, j'aurais préféré manger autre chose. Parce que j'ai pris du retard dans mes devoirs et n'ai pas vraiment de temps à perdre à cuisiner. Parce que je n'ai presque pas parlé à Milan, parce que je veux me doucher, parce que je préférerais travailler tranquille au sous-sol avec mon père plutôt que dans une cuisine envahie sans arrêt…

Les sœurs Barnabé peuvent bien dire ce qu'elles veulent… moi, à leur place, je fermerais les fenêtres.

8

Dimanche est une journée relativement tranquille. J'ai fini mon rapport de physique avant même l'heure du dîner, en plus de terminer les coupes de viande et de plier trois brassées de lavage avec Célia.

Après le repas, épuisés d'avoir joué dans la neige tout l'avant-midi, les plus jeunes sont allés au lit et les autres ont opté de leur propre chef pour leurs devoirs. Ma mère a même pu se coucher, elle aussi.

Je me suis retrouvé seul à l'étage avec des endormis et seulement quelques exercices de mathématiques et des feuilles à lire en anglais. Depuis quand suis-je en avance? Depuis quand la maison n'est-elle pas comme une cocotte-minute sous pression? La fin du monde approche, c'est officiel… Le calme avant la tempête.

Milan… Je pourrais aller le voir! Mon téléphone vibre dans ma poche et je ris tout seul. Il a pu lire dans mes pensées de chez lui…

Mais non, c'est Cédric.

— Hé, ti-pet, s'exclame-t-il dans mon oreille. Comment tu vas?

Il appelle tout le monde «ti-pet»; les enfants font des bruits de bouche dès qu'il prononce le mot, il n'y a que moi que ça énerve, apparemment, parce qu'il ne semble pas avoir l'intention d'arrêter.

— Pourquoi t'appelles? que je demande finalement, perplexe.

— Ben… Je viens tous les mois et là… je peux pas, alors…

Céd hésite un moment. Je l'imagine hausser les épaules avec cet air qui dit que je peux finir sa pensée à sa place. Non, merci, qu'il travaille un peu.

— Il est arrivé seulement sept fois que je n'ai pas pu venir vous voir depuis que je suis parti, et je t'appelle toujours.

Ah oui? Je cherche dans ma mémoire, mais je n'arrive pas à m'en souvenir. Il poursuit:

— La dernière fois, je t'ai trouvé légèrement distant. Plus que d'habitude, en tout cas.

— Tu me trouves distant en général?

— «Détaché» serait peut-être un meilleur mot, se corrige Cédric.

— Moi? Je suis détaché? Moi, ça?

C'est quoi, cette cochonnerie qu'il me lance? Après m'avoir laissé derrière pour aller étudier, il devrait savoir la définition du mot «détaché»!

— Tu te prends pour qui? que je l'accuse, fâché.

— Hé, pourquoi tu as ce ton-là? Je m'inquiète un peu, c'est tout…

— Tu m'insultes, alors t'as rien à dire sur le ton que je prends. Là, tu m'excuseras, mais je vais me détacher encore plus et raccrocher. Contrairement à toi, gros cave, je suis occupé pour vrai.

Je ne fais pas que raccrocher, je ferme complètement mon cellulaire. C'est quoi, cette histoire? *Lui* est distant, pas moi! Autour, dans la chambre, le livre que j'ai lu à Colin ce matin, la couverture de Charlou qu'elle a laissée dans

mon lit, dans *mon* espace, quand elle m'a volé un bout de matelas cette nuit. Elle est où, ma distance, hein? Cédric est juste un égoïste! Il vit tranquille avec sa blonde, et moi, je n'arrive même pas à voir mon chum! Je le déteste…

Respirant profondément, je rallume mon cellulaire. Un message vocal. Cédric, évidemment.

«Je suis désolé, dit sa voix, je ne pensais pas que tu prendrais mon commentaire comme ça. Rappelle-moi, s'il te plaît, on va en parler, OK? Je vais attendre ton appel. Je t'aime, ti-frère, sois pas fâché.»

Je ne vais pas le rappeler. J'ai peut-être réagi un peu trop fortement, d'accord, mais il mérite de mariner dans ses niaiseries. Dans sa grande maison. Dans le silence. Avec son futur bébé.

Je sélectionne le numéro de Milan; il répond à la deuxième sonnerie et lance:

— Tu me sauves de mon truc de français; si j'étais pas déjà gay, je le deviendrais pour toi.

J'ouvre la bouche pour lui demander s'il a envie de me voir maintenant, mais la tête de mon père apparaît en haut de l'escalier.

— Une seconde, que je marmonne dans le combiné.

— J'ai besoin de toi au sous-sol, s'il te plaît, explique-t-il pas trop fort, pour ne pas réveiller les Numéros. On va monter la deuxième pièce.

Il semble excité et je sens une joie familière monter le long de ma colonne vertébrale. Les murs, c'est tellement cool à faire! Mais j'hésite. Mon père ou mon chum… «La famille, c'est important», diraient mes parents. Avec un sourire coincé, je lui confirme que j'arrive dans cinq minutes.

— Excuse-moi, que je dis à Milan. Donc…

— Donc…

Il a un sourire dans la voix et tout mon intérieur vibre. Je réfléchis à la vitesse de l'éclair, organise un plan d'évasion dans ma tête.

— Tu veux un compatriote, cette nuit? que je lui propose.

Il rit. Je m'étends sur mon matelas, la main sous la tête.

— Pourquoi pas un compagnon d'après-midi, de souper et de nuit? Mes parents veulent savoir qui tu es.

— Tu leur as parlé de moi?

— Bien sûr, répond-il, surpris. Pourquoi pas? Je leur casse les oreilles avec toi depuis que je t'ai rencontré à la porte du local. Alors… qu'est-ce que t'en dis?

— Je peux pas… Je voulais venir te voir maintenant, mais mon père vient de décider de mon horaire, encore…

— Comment ça?

— Mes parents rénovent le sous-sol et il veut que je l'aide.

— C'est cool! s'exclame Milan. Mon père est actuaire, on ne peut pas faire grand-chose ensemble.

— J'aimerais mieux être avec toi…

— Moi aussi, j'aimerais que tu sois là…

Il a chuchoté. Je ferme les yeux. Je peux presque l'imaginer me prendre la main… Il me sort de ma rêverie rapidement:

— On se reprendra cette nuit, si tu veux. Vers quelle heure tu vas venir, tu crois?

— Vingt et une heures?

— C'est tard…

— Il faut que j'attende que ma mère se couche, sinon elle me laissera pas partir…

— Pourquoi pas? Si tu leur disais…

— C'est pas aussi simple, ça changerait rien au fait que… que, ici, c'est toujours compliqué.

Je déteste parler par paraboles et je déteste mentir par omission. J'ai dit que j'allais faire mon *coming out* à mes parents et je vais le faire. Je suis nerveux, mais pas apeuré. Seulement, ça ne me rendra pas plus disponible.

— Je te texte dès que je pars?

Je suis déjà dans l'escalier quand je dis au revoir à Milan. Ma mère est assise avec Célia sur le divan du salon. Je vais être tranquille avec mon père au sous-sol, ce serait le bon moment, je crois…

Je descends les marches, une boule d'émotions dans le ventre, un mélange d'excitation et de soulagement, mais m'arrête avant d'atteindre le plancher de béton. J'entends les voix de Colin et de Clara. Évidemment.

— Ah, te voilà, me lance mon père en m'apercevant. Si on finit les derniers murs, je vais pouvoir installer le plancher la semaine prochaine.

— Quatre personnes, c'est trop, que je dis. On va être coincés.

— On va s'arranger, m'assure mon père avec un clin d'œil. Qui veut gratouiller les murs?

— Moi! s'exclame Colin.

— Je peux clouer? demande Clara.

J'aurais envie de lui faire remarquer qu'il a déjà deux aides, qu'il n'a pas besoin de moi, mais, avant que je n'en aie la chance, il s'approche et chuchote:

— Ce sera un peu plus long avec eux dans nos jambes, mais regarde-les! Ils vont peut-être devenir aussi bons que toi! Quoique ça va être difficile, t'es *badass*!

Je ne peux retenir un éclat de rire. Les tentatives de mon père pour avoir l'air cool sont toujours à la fois amusantes et ridicules. J'attrape les outils nécessaires et vais montrer à Coco comment sabler les joints. Mon père et Clara mesurent les planches de bois pour construire le mur. Il sera fait à plat et on le mettra à la verticale par la suite. La pièce que mon père, Cédric et moi avons montée l'autre fois a reçu ses cloisons, et on en a tiré les joints. Mon père a fait les murs de la nouvelle salle de lavage/salle de bain. Il n'en reste que deux petits à monter pour terminer la division du sous-sol.

— Comme ça? me questionne Colin.

Je lui prends le papier sablé des mains et frotte encore un peu, lui fais toucher le mur du bout des doigts pour qu'il sente la différence. Je m'occupe des trous trop haut pour lui, puis vais rejoindre mon père de l'autre côté. Pour avoir plus d'espace, il a relevé le lit contre le mur, a poussé les électroménagers et la commode hors du chemin. Il éloigne du pied le panier de vêtements propres.

— Va porter ça à maman, s'il te plaît, dit-il à Clara. Tu peux mesurer? ajoute-t-il à mon intention alors que ma sœur tourne les talons. Merci de m'aider… Oh, au fait, tu as parlé à Céd?

Merde… Je l'avais presque oublié, lui. Toujours aucune envie de le rappeler.

— Ouais, on a discuté.

— Alors, il t'a dit qu'il viendrait la semaine prochaine? Ils ont des photos d'échographie!

Génial.

On s'entasse dans la cuisine vers les dix-huit heures. La table de la salle à manger est grande, tout juste apte à accueillir huit personnes confortablement.

Les discussions sont animées, les petits parlent les uns par-dessus les autres, je ne sais comment mes parents réussissent à répondre à tous. Au milieu de cette cacophonie, mon père embrasse ma mère sur la joue, et je lis sur ses lèvres quand il lui dit qu'elle est belle. Elle sourit du sourire qu'elle réserve à mon père, et à lui seul.

Je me replace sur ma chaise, crispé. J'ai un peu mal au dos, les murs étaient lourds. Je me demande si Milan me fera un massage tout à l'heure…

— Alors!

Je sursaute au son du claquement que font les mains de ma mère quand elle les frappe

— C'est l'heure des histoires de la semaine. Adam, tu veux commencer?

Je plisse le nez.

— Allez, raconte-nous un truc. On veut savoir, pas vrai?

Les Numéros sont tournés vers moi, attendant que je participe à cette tradition débile.

— J'ai rien à dire.

J'esquisse un geste vers Colin, le plus près de moi, et il ne se fait pas prier. Tous les dimanches, avant qu'une nouvelle semaine ne commence, chacun doit raconter quelque chose qui lui est arrivé au cours des sept derniers jours. Mes parents disent qu'il est bon d'être au courant de ce qui se passe dans la vie des autres, de voir les trucs qui nous intéressent individuellement. En théorie, c'est une idée mignonne, mais, en réalité, les petits se fichent bien de ce qui se passe au secondaire.

Je mange mon riz en silence, lève la tête seulement lorsque les plus jeunes éclatent de rire parce que Célia leur raconte une histoire à propos d'une bataille de nourriture qui s'est produite à l'école.

— Ton tour, Adam…

— Rien à dire…

— Allez, Adam, m'encourage ma mère avec son sourire bienveillant qui a le don de me faire sentir fautif. Il y a quelque chose que tu veux raconter, je le vois dans ton visage.

Ah oui? Je dois avoir l'air surpris, parce que mon père hoche la tête, de connivence avec ma mère. Qu'est-ce qu'il dit, mon visage? Que je ne veux plus entendre les récits de Charlou qui trouve des escargots dans la cour de la garderie après la pluie, que la méchante surveillante ne veut pas rentrer à l'intérieur?

Je m'entends lâcher:

— Je suis gay.

Seuls les bruits des fourchettes dans les assiettes me répondent. Qu'est-ce que j'ai dit? Moi qui voulais attendre d'être seul à seul! C'est important comme discussion, je sais que le moment est mal choisi pour une conversation sérieuse et, surtout, privée.

— Ah ben…, réplique mon père. Ça défait toutes nos théories, hein…, ajoute-t-il à l'intention de ma mère.

Elle rit un peu, prend une gorgée d'eau. Pendant ce temps, moi, j'ai le cœur qui bat comme un fou, en attente de quelques mots gentils (ou à tout le moins neutres) qui me seraient adressés.

— On ne croyait pas que tu serais notre petit arc-en-ciel, explique-t-elle en riant encore.

— Arc-en-ciel?

Ma voix a craqué. Le stress. Je ne comprends pas de quoi elle parle.

— L'idée nous avait effleurés que, à sept enfants, il y aurait bien des chances que l'un d'entre vous soit homosexuel, expose mon père. On pensait que ce serait Clara, conclut-il dans un chuchotement.

— Ou peut-être qu'il y en aura deux, qui sait? renchérit ma mère. *Jackpot*.

C'est au tour de mon père de rigoler. Ma mère lui caresse le bras, alors qu'il sert un morceau de fromage à Charlie.

— C'est quoi, «gay»? veut-elle savoir.

— Quand t'es super heureux, répond Colin dans la seconde. Hein, papa?

— Entre autres, ouais. T'as vu? blague-t-il avec un regard vers ma mère. L'intelligence chez cet enfant. Ça vient de moi!

Les Numéros ricanent; il fait toujours la même blague.

Et moi, assis sur ma chaise, coincé, je déglutis avec beaucoup de difficulté, une roche prise dans la gorge.

Ils discutent de tout et de rien, m'ayant déjà oublié. Ça me fait mal. Vraiment, vraiment mal. Je n'avais pas prévu faire mon *coming out* à ma famille ce soir, mais je crois que, inconsciemment, j'avais envie de me rapprocher. Leur dire m'a semblé la solution: je dis un secret, on partage quelque chose, on est ensemble…

— Adam? m'interpelle mon père après un moment. Est-ce que ça va?

— Oui, c'est super bon.

— Je parlais pas de ça. Pour le reste, est-ce que…

Ma mère est en train de débarrasser la table. Elle s'interrompt pour me regarder, attendant ma réponse. Il est presque dix-neuf heures, mon père doit bientôt aller travailler. Il fait des heures supplémentaires. Si je me mets à raconter des trucs sur Milan ou à propos du barbecue d'il y a quatre ans, ou de Céd, quand il se confiait à propos des filles, ça va être long et il va être en retard. Et les petits ne vont pas arrêter de nous interrompre. Je hausse les épaules, faussement nonchalant.

— Ça va bien. Fallait seulement que je le dise.

— Et on est contents de le savoir! s'exclame ma mère. Pas vrai, Calvin?

— Oui, évidemment. Ça ne change rien, OK?

Je pousse un morceau de viande dans mon assiette. Je ne ressens pas la même exaltation que quand je l'ai avoué à mes amies. Je ne sais pas à quoi je m'attendais. À un peu de *drama*, peut-être. À être le centre de l'attention? Ça me fait sentir super immature.

— OK? répète mon père d'une voix insistante. Hé, Damdam?

Je relève la tête. Il y a des années qu'il ne m'a pas appelé comme ça! J'ai tout à coup envie de pleurer. Trop de stress, je suppose. Je réponds «OK» avec un sourire que j'espère convaincant.

— Pourquoi tout le monde est sérieux? lance Clara.

— Je peux avoir un dessert?

— Moici! Comme Coco! crie Caleb.

Changement de sujet. Ouf. Mon père se dépêche de partir pour le travail. Mais qu'est-ce que j'ai? Je devrais être soulagé, non? Rien n'a explosé, mes parents m'aiment. Je me sens tout de même morose. Leur émotion est trop modérée, c'est ça, le problème. Comme si ce n'était pas important. Je veux un mot de leur part, quelque chose!

Lorsque je me lève, j'ai l'impression de peser trois tonnes. Je sais pourquoi. Quelque part au fond de moi, j'espérais que mes parents diraient: «Désolés, les enfants, partez pour un moment… un long moment… Adam et nous, on doit parler. De trucs de grands. Longtemps. Pour vrai. Longtemps. Tout seuls.»

Je me dépêche de ranger la cuisine, puis annonce:

— Je vais étudier à la bibliothèque.

— À cette heure? s'étonne ma mère.

— J'ai plein d'examens.

— Sois prudent, alors.

— Ne m'attends pas.

— Je t'attends toujours, je peux pas dormir, sinon, dit-elle en aidant Caleb à se déshabiller.

Pffff… encore du n'importe quoi; elle n'est pas restée éveillée, l'autre fois, je ne vais pas retenir mon souffle ce coup-ci.

Je frappe à la porte de l'appartement de Milan et une femme un peu ronde me répond. Elle semble surprise pendant une microseconde avant de sourire de toutes ses dents. La mère de Milan, sans aucun doute, son sourire lumineux devait bien venir de quelque part. Elle a de longs cheveux noirs, signes de ce que Milan m'a dit être ses racines italiennes.

— Entre, entre! s'exclame-t-elle.

Le vestibule donne directement sur le salon et le père de Milan se lève pour me serrer la main. Il a l'air un peu coincé, mais sympathique. Je n'ai même pas pensé à texter pour dire que j'arriverais plus tôt! J'espère que Milan ne sera pas en colère.

— Content de te connaître, commente son père. Tu aimes le football?

Il me désigne la télé du doigt. La mère de Milan me fait un sourire; j'ai l'impression qu'elle m'étudie. J'aurais peut-être dû me changer…

— Laisse-le tranquille, dit-elle à l'intention de son mari. Milan n'aime pas trop le football, il est désespéré, ajoute-t-elle avec un clin d'œil dans ma direction.

— J'aime beaucoup le football, en fait, que je réponds, embarrassé.

L'homme semble se détendre un peu et montre le siège en face de lui. À la télévision, il y a un reportage sur une légende américaine du sport.

— Milan! Ton amoureux est là! crie sa mère.

— Quoi!

Sa voix paniquée me fait rire. Je crois qu'il est dans la douche… La mère de Milan me pose quelques questions, son père intervient de temps à autre. Personne ne m'interrompt et, surtout, je n'ai pas le sentiment d'être invisible. Je crois que je fais bonne impression.

— Hé…

Je lève la tête et me sens rougir instantanément. Milan est en boxers et s'essuie les cheveux. Je vois des motifs sur le côté de sa tête, il a dû faire de nouvelles expériences.

— T'essaies de gagner des points avec mes parents? me demande-t-il, taquin.

— J'approuve déjà, confirme sa mère. Tu veux quelque chose à boire?

— Je m'en occupe, annonce Milan. Viens…

Je salue ses parents, un peu gêné. Il prend deux bouteilles d'eau dans le réfrigérateur. Je le suis dans sa chambre et ferme la porte derrière nous. Il lance l'eau sur le lit avant de se tourner vers moi. Mes yeux détaillent tout son corps. Milan me sourit malicieusement en s'approchant. En un instant, je me retrouve coincé entre la porte et son torse, puis on s'embrasse. Ça faisait longtemps… Alors que je touche le bas de son dos, je le sens sourire contre mes lèvres.

— On devrait attendre que mes parents soient couchés, chuchote-t-il. Ils sont très permissifs, mais quand même…

Il a raison. Je laisse mes bras tomber le long de mon corps et il se détache.

— T'es arrivé plus tôt, note-t-il en s'assoyant sur le lit. Comment ça?

— J'avais juste envie de partir.

Milan fronce les sourcils et secoue la tête, son signe habituel pour dire qu'il ne comprend pas de quoi je parle. Il croit toujours que je travaille dans une garderie, même si j'évite d'en parler. J'ai peur de m'embrouiller dans mes mensonges.

Je me couche sur le matelas après avoir enlevé les bouteilles d'eau. Milan m'imite et se tourne sur le côté. Je ne peux m'empêcher de caresser son ventre avec mes doigts. Je tente de m'expliquer.

— J'ai dit à mes parents que j'étais gay.

— Oh…, soupire-t-il. Ça s'est si mal passé?

Milan se redresse, ma main chemine vers son genou et il la prend entre ses doigts.

— Non… En réalité, ils s'en fichent…

— C'est super, Adam! Tant mieux!

— Tu comprends pas… J'ai lancé ça en espérant qu'ils prendraient un peu de temps pour moi, mais on dirait qu'ils pensent que c'était facile de le leur avouer, que de répondre «ça change rien», c'est suffisant. Ça fait quatre ans que j'attends!

— Je vois…, dit doucement Milan. C'est peut-être pas totalement l'idéal, ni ce que tu voulais, mais tu es chanceux. Combien de gens souhaitent que leurs parents ne réagissent pas négativement quand ils font leur *coming out*?

— Il y a une différence entre ne pas être homophobe et être totalement insensible, que je réplique.

— Peut-être qu'ils étaient un peu sous le choc et qu'ils vont te demander d'en parler plus tard? suppose Milan en se recouchant près de moi.

— J'en doute… Je suis habitué, que je lance rapidement, quêtant un baiser pour changer de sujet. Tu ne disais pas que tu allais jouer à un jeu sur l'ordi en m'attendant?

Sur son lit, j'entoure son corps avec mon bras gauche et Milan se connecte sur une plateforme de jeux en ligne.

— Asimov est là, cool, dit-il distraitement.

— C'est qui?

— Le meilleur joueur que tu verras jamais. Il fait des vidéos sur YouTube, il est gay, lui aussi.

— Je devrais être jaloux?

Milan rigole et tourne la tête pour m'embrasser. On joue pendant un moment, à tour de rôle. Je suis pourri, il y avait des années que je n'avais pas joué à ce genre de trucs. Chez moi, on écoute même rarement la télévision, alors on est loin d'avoir des consoles! On pourrait, mais les petits s'amusent ensemble, alors…

Il doit être vingt-deux heures quand nous entendons les parents de Milan aller se coucher. J'aurais cru qu'ils me demanderaient de partir, mais… rien. Sa mère est même venue nous souhaiter bonne nuit.

Quand le silence revient dans la maison, Milan ferme lentement son ordinateur avec un regard malicieux.

Je pense à ma mère qui m'attend peut-être.

Qu'elle attende.

9

Je suis rentré en catimini le lundi matin, m'attendant à trouver ma mère endormie sur le divan, mais il n'y avait personne au rez-de-chaussée. Je n'ai pas été déçu. Bon, un peu, quand même. Le soleil commençait à peine à se lever. Je suis allé m'étendre dans mon lit froid après m'être déshabillé. Quatre minutes plus tard, mon père arrivait. J'ai le sens du *timing*, c'est étonnant.

Dans les jours qui ont suivi, ma mère a bien tenté de s'approcher, mais je ne lui en ai pas laissé la chance. Quelques fois, elle m'a proposé:

— Tu veux qu'on aille marcher?

— Mais les petits?

— Ils dorment et Cici va surveiller Colin.

J'ai hésité, mais décidé de rester à l'intérieur. Je ne sais pas pourquoi.

Mon père, mercredi soir, me demande de l'aider avec le meuble. Ce n'est pas inhabituel, mais, cette fois-ci, je vois dans son regard qu'il y a plus. On débarrasse la fourgonnette de ses bancs arrière et on y place la grosse commode. Une bonne odeur de bois envahit la voiture.

On n'a pas franchi deux coins de rue que mon père se tourne vers moi:

— Alors… gay, hein?

— Un arc-en-ciel.

Mon père rit un peu. Pas moi. Je l'ai dit pour me sentir inclus, pas pour qu'on me rappelle que je suis encore plus différent des autres Numéros. S'ils m'avaient donné un prénom qui commence par *C*, j'aurais peut-être été hétéro, qui sait?

— Tu ne te fais pas embêter, hein, à cause de ça? À l'école, je veux dire.

— Non, ça va.

Pas à cause de ça. À cause des Numéros, oui.

J'allume la radio, espérant le faire taire. Ça marche un moment, puisqu'il tente de s'orienter. Mais, dès que le meuble est livré, sur le chemin du retour, il éteint la musique.

— Tu te protèges?

— Papa, franchement…

— *Yo*, Adam, je…

— Dis jamais «*yo*», s'il te plaît. Chaque fois que tu dis ça, y a un bébé chat qui meurt quelque part dans le monde.

Mon père éclate de rire et me pousse contre la portière.

— Écoute, dit-il, reprenant son sérieux. Je travaille avec des gens malades, OK? C'est important. T'aimerais que je parle à Antoine et Benoît?

— Non!

J'ai presque crié. J'imagine mon père qui irait dire à ses amis: «Hé, mon fils est gay, venez parler de condoms avec lui!» Allo, la gêne.

— T'as pas à avoir honte.

— J'ai pas honte. Arrête deux minutes.

Je rallume la radio. J'ignore ce que j'ai, je ne veux vraiment pas en parler. Je l'ai dit, et leur réaction a été en deçà de mes attentes. Je suis encore un peu déçu; je ne *sais* pas ce que j'attendais, mais ce n'était pas ça.

J'évite les tête-à-tête tout le reste de la semaine. Et quelle semaine! Plusieurs examens à l'école, les petits qui semblent savoir que le printemps arrive et qui ne me lâchent pas d'une semelle, les parents et leurs regards par en dessous…

Le vendredi matin, je suis épuisé. Je me suis levé tôt pour prendre une douche. Tranquille sous l'eau chaude, je repense à Milan et moi, dimanche dernier. Je profite d'un moment de paix pour m'offrir un peu de plaisir en solitaire. J'y suis presque…

— Adam! J'ai envie!

Merde!

— Deux minutes, que je réponds à Colin.

Je referme les yeux, tente de relaxer…

— Je peux pas me retenir!

— Moi non plus!

La porte s'ouvre et je me tourne prestement vers le mur, cachant mon érection. Célia déboule dans la salle de bain, repousse Colin.

— Hé! J'étais là en premier!

— Je fais pas pipi debout, moi, regardez pas!

— Sortez! que je crie.

— Ce sera pas long, lance ma sœur. Ahhh…

Le visage contre le coin du mur, j'attends. Je ne finirai pas le travail, c'est certain. Mon désir s'est sauvé. Je le comprends.

— Mon tour! s'exclame Colin.

— T'es pas galant, ronchonne Célia.

J'entends mon frère uriner. Je ne le vois pas actionner la chasse d'eau, mais je sens le liquide glacé dégringoler sur ma tête. Je me recule avec un cri. J'enjambe le rebord du bain en repoussant le rideau de douche qui me colle aux bras.

Je lance un regard meurtrier à mon frère, qui retient manifestement un fou rire.

— T'es tout nu!

Charlou se tient dans le cadre de la porte et me montre du doigt, alors que je tente d'agripper la serviette d'une main, l'autre cachant mes parties génitales.

— Papa, Adam veut pas sortir de la salle de bain!

C'est Clara qui se faufile entre mes sœurs. Irrité, je m'enroule dans la serviette et repousse les petits pour me

rendre à l'étage. J'ai tellement hâte que les ouvriers viennent installer la douche au sous-sol! Ils sont censés passer la semaine prochaine. Enfin!

Je m'habille lentement, inspire, expire. Mon humeur ne s'améliore pas. À l'école, les professeurs semblent s'être donné le mot pour nous inonder de travail, ma mère est sur le point d'obtenir une promotion à l'hôtel, et je dois m'occuper des enfants encore plus souvent. Et puis, Milan… Je sens dans sa voix qu'il voudrait qu'on passe plus de temps ensemble. Il pose des questions sur mon travail et j'évite le sujet, mais combien de temps vais-je encore pouvoir le faire? Combien de temps avant qu'il ne décide que mon manque de temps pour lui est une assez bonne raison pour me laisser tomber? Ce serait bien justifié.

Des coups sur le cadre de la porte me poussent à lever la tête. Ma mère se tient dans l'embrasure, en peignoir. Elle s'est encore levée avant son heure, elle va me faire un sermon ou me demander quelque chose.

— On va s'amuser, demain, hein?

Son ton enjoué est forcé, elle croit certainement que je suis en colère contre les enfants parce qu'ils ont écourté ma douche. Elle ne pourrait être plus loin et plus près de la vérité tout à la fois. Je me sens coincé! Peu importe ce que je fais, il y a quelqu'un qui réclame mon attention! Je ne veux pas parler de banalités, je suis tanné d'être le plus vieux, ici! Ils me laissent tout seul, papa et elle, et j'en ai assez.

— Je sais que Cédric a bien hâte d'aller glisser, continue ma mère, s'adressant toujours à mon dos, tandis que je farfouille dans mon sac d'école à la recherche de rien du tout. D'après toi, le ventre d'Alice se voit déjà?

Je me retourne finalement et elle s'interrompt. Son sourire est de ceux que j'aime et déteste. Il est tendre, mais il est coupable aussi. Elle sait que je suis fâché.

Avec un faible «bonne journée», je la dépasse et me dirige vers le rez-de-chaussée. J'ai faim, mais je ne pense pas que rester avec tous les Numéros pour le déjeuner soit une bonne idée pour ma santé mentale. Je dois avoir quelques dollars dans mes poches, gracieuseté des sœurs Barnabé; je passerai au Tim Hortons tout près de l'école.

Je ne dis pas au revoir à mon père et me rends au restaurant d'un bon pas. Il pleut, mais on gèle. Étrange temps pour une fin de février. Presque malgré moi, j'espère que les buttes de neige seront encore bien belles, demain, pour les glissades. Il a été décidé qu'on irait tous au centre d'amusement intérieur, puis glisser dans la neige. Je n'ai aucune envie d'y aller. Les gens vont nous regarder, nous juger, et je n'aime pas ça. Cédric m'a envoyé plusieurs textos auxquels je n'ai pas répondu.

Je me sens un peu plus calme après un café et un bagel au fromage. Je marche rapidement dans l'école et croise les filles près des cases.

— Tu sais quoi? lance Élise.

— Même si je le savais, je ne gâcherais pas ton plaisir… *Shoote*.

— Le nouveau est gay.

Mon intérêt est piqué. Quel nouveau?

— Isaac, continue Corinne, comme si elle avait lu dans mes pensées. J'ai entendu du monde en parler.

Isaac, le gars dans mon cours d'histoire?

— T'es certaine?

— C'est sur Internet, il le dit lui-même. Il est sur YouTube. Vous pourriez…

Elle lève les sourcils à la blague.

— Arrête, que je grommelle. J'ai un chum, je te signale.

Je regarde autour, me rends compte que j'ai parlé un peu fort, et on est loin d'être tout seuls. Super… Bof… peu importe.

— Je sais, réplique-t-elle avec un mouvement de la main. Je me dis juste qu'il se sent peut-être à part, alors… Tu te sentais pas tout seul, toi? ajoute-t-elle en baissant le ton.

— C'est pas parti, que je soupire.

— Voyons, t'es pas seul, Adam. En plus, avec la famille que t'as, c'est impossible de se sentir en retrait!

Elle trouve ça drôle. Pas moi. Les autres ne comprennent pas que cette famille a beau être nombreuse, elle m'isole. Ça y est, je suis de nouveau irrité.

Je me rends à mon local de mathématiques. Ça ne me surprend pas tellement d'apprendre qu'Isaac est homosexuel. J'en avais déjà le pressentiment. J'avais entendu dire qu'il était connu, mais je n'ai jamais osé le questionner. Peut-être que je devrais me rapprocher un peu de lui. Peut-être qu'il est comme je l'étais, avant que je connaisse Milan. Un peu perdu, impatient de rencontrer d'autres gars comme lui…

Je secoue la tête et fixe l'écran de projection, sur lequel l'enseignant explique les divisions de polynômes. Isaac a l'air super gentil, il pourrait être un bon ami, mais j'ai assez de soucis en ce moment. J'ai tout à coup envie de parler à Milan. De lui dire que j'aimerais retourner marcher au parc Saint-Viateur, que j'ai hâte de voir en vrai la teinture bleu pâle qu'il s'est faite, que sa main dans la mienne me manque.

— Monsieur Boisclair, lance soudainement le professeur, me faisant sursauter. Vous pourriez m'expliquer ce problème?

Toutes les têtes se retournent vers l'élève en question, un gars bâti de l'équipe de football, un ami du stupide Émile.

Un coup d'œil vers le projecteur m'informe que nous sommes deux pages plus loin, en plein océan d'algèbre. Au haut de la feuille, il est inscrit: «Pour nourrir sa famille, Alexandre a en sa possession deux sacs de riz et doit les diviser selon l'équation suivante. Combien de membres sa famille compte-t-elle?» Sans tarder, je retrouve l'équation dans mon cahier et commence à la réduire. L'autre n'a aucune idée de comment y parvenir, apparemment, puisqu'il lance, d'un ton exaspéré:

— C'est à MAdam qu'il faut demander ces affaires-là! C'est lui qui doit nourrir des enfants!

Je sens les regards sur moi, mais je ne bronche pas. On ne mange pas du homard, chez moi, mais on ne manque de rien. Il y a toujours de la nourriture pour tous, des desserts… On mange très rarement au restaurant, c'est vrai, mais je n'ai jamais trouvé le garde-manger vide. Jamais.

L'enseignant, après avoir réprimandé l'autre imbécile d'une voix molle, résout l'équation par lui-même. Nos réponses ne concordent pas; il faut croire que, aujourd'hui, j'ai beaucoup de difficulté avec les numéros…

La journée s'achève lentement et j'appréhende le moment du retour à la maison. J'ai hâte de me retrouver seul après m'être occupé de coucher les enfants, comme tous les vendredis. J'ai un besoin criant de solitude, même dans le placard qui me sert de chambre. En plus, la semaine de relâche commence. Les plus jeunes iront quand même à la garderie et moi, je vais pouvoir me reposer et voir Milan.

En route vers mon dernier cours, je percute quelqu'un à l'angle du corridor séparant les locaux de langues de ceux d'arts plastiques, et deux mains me stabilisent, m'empêchant de trébucher. Ayant repris mes esprits, je m'excuse auprès de James.

— C'est ma faute aussi, répond-il.

— Dure, la vie, hein…, que je blague avec une légèreté que je suis loin de ressentir.

— Mettons qu'elle est surprenante, des fois.

Je n'ai qu'un cours avec James, cette année; les autres années, il était dans plusieurs de mes classes, mais on s'est perdus de vue un peu. Je ne sais donc pas à quoi il fait référence. Je m'apprête à lui demander de s'expliquer quand un rire retentit derrière moi.

Émile et d'autres, dont l'imbécile de ce matin, s'avancent vers nous. Quand il m'aperçoit, Émile plisse les yeux. Depuis l'épisode de la tomate, je sens qu'il cogite une vengeance. Qu'il s'amène…

— Hé, Numéro Deux! Emeric me racontait la *shot* du cours de maths, et ça m'a fait penser à un truc. T'habites pas la petite maison près de l'épicerie?

Je lève les yeux au plafond. James, face à moi, a un air sévère. Au moins, je sais que je ne suis pas le seul à me demander comment l'évolution humaine peut avoir donné des spécimens comme ces deux-là. Lentement, je pivote sur moi-même.

— Faudrait être plus précis. Il y a quatre épiceries dans cette ville et tout plein de petites maisons…

— Fais pas ton smat, le cave. Vous habitez dans un trou.

Notre maison est très belle, en fait, gracieuseté de mon père et moi. Petite, mais belle. J'ignore la remarque, me retourne pour faire face à James de nouveau et, peut-être, continuer notre début de conversation, quand la main d'Émile empoigne mon avant-bras et me ramène vers lui.

— On se demandait, vu qu'il était question de diviser, ce matin… Vous faites comment pour dormir? Je veux dire, y a pas huit chambres, hein…

— Mais de quoi tu parles? lance James dans mon dos.

— Laisse-le faire, que je marmonne. Il est manifestement pas au courant que, et d'une, c'est pas de ses affaires, et de deux, il y a plus d'un lit qui rentre dans une pièce. Ça, ça s'appelle une multiplication, que je conclus avec un sourire figé.

Il y a un silence et je peux presque voir les rouages rouillés du cerveau d'Émile tenter de faire avancer une réplique stupide jusqu'à sa bouche.

— Alors, vous ne dormez pas dans le même lit? me relance-t-il. Genre toi et tes petites sœurs, si tu vois ce que je veux dire…

Mes deux mains bougent avant même que je n'aie le temps d'y réfléchir. Elles pressent le torse d'Émile avec une force que je ne me connaissais pas, et il recule de plusieurs pas, tombe à la renverse. Ses amis sont bousculés par sa chute, mais il est le seul à aboutir au sol. Je crache:

— Tu parles encore une fois de mes sœurs comme ça et je te jure que…

Je ne termine pas ma phrase, je suis trop en colère. Quand je suis enragé, j'en perds mes mots, je bégaye, les synonymes n'existent plus. Émile, péniblement, se relève. Je crois qu'il a mal au dos. Il est plus grand que moi et bien plus bâti. Rien à foutre.

— Mon tab…

Il doit s'interrompre pour se baisser et éviter mon coup. James attrape mon chandail et me tire vers lui. Moi aussi, je trébuche presque. Pourquoi me retient-il? Je sais me battre! Ce n'est pas comme si je n'en avais pas eu envie depuis qu'Émile a commencé à m'écœurer! Ce n'est pas comme si cette semaine ne me donnait pas le goût de taper sur quelque chose!

Alors qu'Émile s'avance vers moi, ses idiots d'amis toujours plantés là comme des trolls bourrés de somnifères, on vocifère à l'autre bout du corridor:

— Hé, qu'est-ce que vous faites? La cloche a sonné!

Je ne connais pas l'enseignant qui s'approche, mais il n'a pas l'air impressionné par la situation. Il nous détaille un à un. Je respire vite.

— Vous deux, dit-il en nous montrant, Émile et moi. Vos noms.

Génial… Une retenue, c'est vraiment ce dont j'ai besoin…

— Maintenant, circulez, ordonne-t-il.

James et moi partons vers la gauche, alors que le second groupe prend le premier corridor. J'entends l'enseignant soupirer dans notre dos. Lorsqu'il est hors de portée de voix, James arrête sa marche.

— Ça va? me questionne-t-il.

— Mieux que jamais…

— Je voulais pas que tu te fasses frapper…

— Merci, que je soupire en le regardant enfin.

Il me sourit faiblement. Ouais, je ne le connais pas beaucoup, mais quelque chose l'embête, lui aussi. Si on n'était pas au beau milieu d'un corridor et en retard pour nos cours, je lui demanderais ce qui ne va pas. Les problèmes des autres pourraient peut-être me distraire des miens, finalement.

— Je dois aller chercher mon livre dans ma case, m'indique James. C'est là que j'allais avant… avant que tu fasses encore une fois la démonstration de ton super sens de la répartie, dit-il avec un petit rire.

J'arrive au local de chimie, alors que tout le monde est déjà concentré sur je ne sais quoi. Le prof, un vieux monsieur qui louche avec une voix qui ferait assurément peur aux plus jeunes Numéros, me dévisage d'un air sévère.

— Test-surprise, dit-il gravement en me tendant deux feuilles. Tu es en retard et tu n'auras pas de temps supplémentaire, alors dépêche-toi. En plus, dix minutes de retard équivalent à cinq exercices additionnels à faire avant le retour en classe.

Je résiste à l'envie de tourner les talons et d'ainsi transformer mes dix minutes en une absence complète. Est-ce que cette semaine va finir par finir?

10

J'entends les enfants descendre les marches, samedi matin, et leurs cris joyeux me donnent envie de sauter par la fenêtre. La tête la première. Chanceux comme je suis, la neige amortirait ma chute et un des petits viendrait me planter une carotte dans le nombril en disant que je fais un drôle de bonhomme de neige. Et mes parents trouveraient ça mignon, alors que j'étoufferais, enseveli. Ouais, c'est ce qui se passerait.

Un coup d'œil vers mon cellulaire m'informe qu'il est sept heures trente. Pas question que j'aille aider, ma mère se lèvera. Ce sont ses enfants, après tout! Je me suis occupé d'eux toute la soirée, hier, et, conscients que ce serait la fête aujourd'hui, ils étaient surexcités. Caleb a renversé son assiette sur le sol, Clara a testé tous les gros mots qu'elle sait interdits, Colin a voulu jouer à la cachette et Charlie a pleuré pendant dix minutes comme une hystérique parce qu'elle n'arrivait pas à le trouver. Cici, qui semblait être le seul Numéro calme, a proposé une partie de *tag* qui a commencé pendant que j'étais aux toilettes. Ils ont eu le temps de faire tomber la lampe du salon avant que je ne sorte. Je me suis coupé en ramassant les éclats. J'ai crié, ils ont crié encore plus. La perspective de passer la journée en groupe dans un endroit spécial, couplée à la présence de Cédric, les a rendus impossibles.

Quand ma mère est rentrée vers vingt-deux heures, j'ai fait semblant de dormir.

De l'autre côté du mur, Clara bâille. Je l'imagine se frotter les yeux. Elle se lève et ouvre ma porte. Sans cogner, évidemment.

— Tu viens, Adam?

— Je dors.

Je me tourne sur le côté et remonte la couverture sur ma tête. Sans trop m'en rendre compte, je me rendors et ne me réveille que quand mon cellulaire vibre entre mes mains. «T'es là, *bello*?» a écrit Milan.

Je souris, cligne des yeux. Il est presque neuf heures. Je sais que mon frère devrait arriver tôt pour profiter de la journée au maximum. Je vais être en retard si je ne me dépêche pas. Je réponds à mon chum: «On se voit toujours demain? Vers 21h?»

Milan: «Sans faute. Je pourrais aussi venir t'aider, aujourd'hui, si tu veux.»

Moi: «M'aider à quoi?»

Milan: «À la garderie, j'ai envie de voir comment c'est.»

Mon rythme cardiaque s'accélère. Non, non, non… Pas question qu'il vienne ici, pas question qu'il voie de près le bordel qu'est ma vie. Il n'aimerait pas les Numéros, lui qui est si insouciant et libre.

Moi: «C'est ennuyant, et puis on sort. Tes parents seront là, demain soir?»

Non loin, les plus jeunes jouent dans la chambre des garçons. Je texte Milan une dernière fois: «Je dois y aller.»

Je me lève lentement. J'ai trop dormi, j'ai mal à la tête. Je vais aller prendre une douche… Avant, je me fais des toasts et mange entre deux empaquetages de lunchs dans les grandes glacières posées sur la table.

— Merci, me dit mon père, prenant le relais. Alice vient de m'appeler. Ils seront là d'ici une heure environ.

Les Numéros capables d'entendre s'exclament joyeusement. Super… Je dois encore courir… J'aide les petits à se préparer, mets quelques trucs dans la voiture. Ma douche ne me prend que cinq minutes et je me rends à ma chambre, seulement pour y découvrir Colin avec mon cellulaire en main.

— Je t'ai déjà dit que ce n'était pas un jouet!

— Ça sonnait, se défend mon frère. Il est là, ajoute-t-il dans le combiné avant de me tendre l'appareil.

— Allo?

Colin quitte la pièce en retirant son haut de pyjama. Il n'y a presque personne en haut, tout le monde attend impatiemment au rez-de-chaussée.

— Qu'est-ce qui se passe, Adam? fait la voix de Milan dans mon oreille.

Oh, merde…

— Rien! J'étais dans la douche, c'est tout…

— Le petit gars a dit que tu ne travaillais pas dans une garderie. Il a dit que tu passais du temps chez toi. Tu m'as raconté que ton frère avait déménagé. Tu as plus d'un frère?

Il y a un silence et je cherche quoi répondre, mais mon cœur bat trop vite, je n'entends pas mes propres pensées.

— Tu comprends pas…

— C'est certain, puisque tu me dis pas la vérité! J'ai voulu passer plus de temps avec toi et j'ai cru que tu refusais parce que les parents des *kids* avec qui tu travaillais trouveraient pas ça professionnel. Mais, au fond, t'as pas envie de me présenter ta famille…

— Ils sont cinq! Cinq enfants à me demander des trucs, à m'empêcher de te voir, à toujours me déranger. Cinq! Laisse-moi te dire que c'est beaucoup quand tu t'en occupes sans arrêt. T'es pas en plein dedans…

— J'essaie de comprendre, justement! lance-t-il, son exaspération audible. Tu sais quoi? J'ai pensé pendant un moment que tu voyais quelqu'un d'autre…

— Quoi?

— Parce que t'avais jamais de temps pour me voir. Je pourrais venir chez toi, mais tu te caches derrière ta famille à la place…

— Ce sont eux qui… qui me cachent. J'ai… Je…

Encore une fois, fâché et nerveux, je cherche mes mots. Milan reprend.

— Je déteste les mensonges au plus haut point.

— Tu sais pas ce que c'est d'être le gars avec les parents *freaks* qui pondent des bébés sans arrêt. T'aurais voulu que je te dise: «Hé, Milan, viens chez moi apprendre à faire le lavage, à cuisiner et à ne pas avoir une minute à toi!»

— T'exagères… Le problème, c'est que tu m'as menti. Ça me blesse vraiment beaucoup que tu ne m'aies pas parlé de tes frères et sœurs. J'avais confiance en toi, moi, j'avais… Écoute, Adam, je pense qu'on a des valeurs différentes. Je vais raccrocher, je suis trop déçu et j'ai pas envie de dire quelque chose que je vais regretter.

Il coupe la communication.

Milan… Mon Milan… Est-ce qu'il vient de me laisser? Pour quelques mensonges stupides? Mon regard balaye la pièce. Nos vies sont si différentes, il ne peut pas me blâmer d'avoir honte de la mienne!

Mon nom me parvient de très loin. Lentement, je me dirige vers l'escalier. Je n'ai encore qu'une serviette nouée autour de la taille. Au milieu des marches, je remarque que le salon est vide. Il n'y a que ma mère, mon père et Cédric dans l'entrée.

— Tout le monde est en train de s'installer, m'informe mon père. Tu vas pas aller glisser comme ça, j'espère.

Il rit. J'ai tellement mal et il rit… Est-ce que c'est normal que mon cœur batte encore si vite? Est-ce que c'est véritablement fini entre Milan et moi?

— Sèche bien tes cheveux, ajoute ma mère.

Je m'entends demander:

— Pourquoi?

Elle ricane:

— Parce que je n'ai pas envie d'acheter des parts dans une compagnie de kleenex pour soigner ton rhume.

— Dis plutôt que c'est parce que t'as pas envie de perdre ton temps à me soigner.

Et, comme du vomi, ça sort. Plein de trucs dans ma tête et dans mon cœur qui se bousculent pour quitter ma bouche. Je comprends à peine ce que je dis, je réalise que j'ai un ton dur, que je crie presque quand je lance qu'ils ne m'aiment pas. Que je ne suis qu'un serviteur.

— Voyons…, commence Cédric.

— Toi, la ferme! que je rage. T'as pas le droit de dire quoi que ce soit! Tu t'es poussé, je te signale! Tu m'as laissé tout seul! C'est beau, hein, Rimouski? Ben reste donc là-bas si c'est le fun à ce point-là! Viens pas faire chier ici pour repartir, et après avoir le culot de dire que je suis «détaché». J'ai le nez dedans et j'haïs ça!

— Adam…, tente de me calmer mon père en montant sur la première marche.

— C'est toujours de même! Adam ci, Adam ça! Mais vous oubliez que j'existe pour de vrai! Je veux pas être avec eux! Vous êtes jamais là pour moi!

Je fais une pause et regarde mon cellulaire que je tiens toujours en main. Une infime partie de moi doit souhaiter que Milan m'envoie rapidement un message texte, parce que l'absence de petite bulle sur mon écran me met encore plus en colère. Mes parents sont visiblement sous le choc. Lorsque mon père fait mine de monter une seconde marche, je recule.

— Je suis écœuré d'être pogné ici! Je ne veux plus perdre mon temps à m'occuper de bébés qui prennent tout et ne donnent rien! Et ça vaut pour vous autres aussi! C'est bien beau, me remercier, mais c'est pas assez! Je ne compte pas! Ils volent mes affaires, que je lance en pointant le doigt vers l'extérieur, ils volent mon temps, ils volent… ils volent tout! Il faut que je me sauve de la maison pour avoir une vie, c'est pas normal!

— Adam, s'il te plaît…, ose répliquer mon frère.

— J'ai dit: ta gueule! que je crie. T'as pas à t'en mêler, tu fais pas partie de la famille, t'es allé t'en faire une autre! Tu t'es enfui de nous! Moi aussi, je vais m'en aller! Et jamais revenir…

— Adam, mon grand, viens t'asseoir, on va…

Mon regard dur ne quitte pas le visage de ma mère. Ses yeux voyagent de moi à mon père, à Cédric. Je ne veux pas m'asseoir, je ne veux pas être calme, je veux… Je veux hurler. Alors, j'explose.

— Ma vie, c'est de la merde! Je me fais tout le temps écœurer à cause de vos décisions de marde! Mais c'est même pas ça, le pire! Le pire, c'est que rien de ce qui me concerne vous intéresse!

— C'est faux, Adam…, objecte mon père.

— Ah oui? que je crache, sarcastique. La dernière fois qu'on a eu une vraie conversation, j'avais sept ans, crisse! Quand je vous ai dit que j'étais gay, vous avez fait comme si ça ne comptait pas! Ça m'a pris tellement de *guts* pour vous l'avouer et vous m'en parlez comme si c'était un des petits qui avait demandé ce qu'on mangeait pour souper! J'ai peut-être perdu mon chum à cause de vous, que je finis, plus bas.

Le silence est lourd dans la maison. Comme hier, lors de l'altercation avec Émile, je respire fort et ma tête tourne.

— Je savais pas que tu étais gay…, se risque mon frère.

— On s'en fout! C'est juste un truc de plus qui fait que je me sens différent. J'ai même pas un prénom comme le vôtre! Vous savez même pas qui j'aime, comment ça va à l'école! Je suis tout seul et vous, vous faites comme si c'était correct de jamais m'écouter, et comme si j'étais comme les autres! Je suis là, dans mon coin, pendant qu'eux m'étouffent, et vous poussez dessus, les oreilles bouchées et les yeux fermés. J'ai juste envie de m'en aller comme mamie!

La porte d'entrée qui s'ouvre me force à reprendre mon souffle. Le visage souriant de Colin apparaît.

— Tout le monde est installé et on attend! C'est long…

— Dégage! que je crie à mon frère, dont les yeux s'agrandissent sous le coup de la surprise.

— On arrive, le rassure Cédric. Je sors avec toi…

Il me lance un dernier regard avant de quitter la maison.

— Je viens pas, que je dis en reculant dans l'escalier. Je ne veux plus faire partie de cette famille.

Mon père redescend les marches avec un soupir.

— Je suis déçu que tu restes ici, j'avais hâte de passer ce moment avec toi.

— Pas avec moi, que je le corrige durement. Avec *eux*. Laisse faire l'hypocrisie; si j'étais pas là, vous vous ennuieriez de mes services, pas de *moi*. Allez-vous-en!

— On se verra plus tard, alors… On va discuter, OK? Pour vrai. Aussi longtemps que nécessaire.

Je ne réponds rien. Je n'en ai pas envie du tout. Mon père ouvre la porte et ma mère lui emboîte le pas. Elle se retourne avant de refermer complètement la porte.

— Ne pars pas, s'il te plaît, m'implore-t-elle d'une voix douce, mais tremblante. Je t'aime, Adam. Vraiment, vraiment fort.

Je suis assis depuis des heures au salon, devant la télévision éteinte, et je n'ai pas pleuré. Je me suis levé il y a un moment pour aller chercher de l'eau, parce que la gorge me brûlait d'avoir trop crié. J'ai encore mal, mais mon verre est vide. Je n'ai pas assez d'énergie pour aller le remplir.

Je regarde mon cellulaire pour la millième fois. Mon frère m'a envoyé un texto. Je ne l'ai pas lu. Qu'il aille se faire foutre. J'attends que Milan m'écrive, mais je crois que c'est peine perdue. Il me déteste. À cause d'*eux*.

Je ne sais pas ce que je vais dire à mes parents quand ils vont revenir. Je ne sais pas si je vais être capable de leur parler sans crier. Quelque part au fond de moi, je suis conscient d'avoir exagéré, mais, en surface, je suis toujours aussi en colère…

Vers quinze heures, je m'étends sur le divan pour tenter d'évacuer la pression qui me comprime la poitrine. L'une des aiguilles à tricoter de ma mère me pique le cou et je donne un grand coup rageur dessus. Le fil bleu et vert vole dans les airs et les aiguilles font un drôle de bruit en tombant sur le sol. Finalement couché, je les regarde jusqu'à ce que je m'endorme.

Je suis réveillé par des coups frappés à la porte. Un coup d'œil vers l'horloge m'indique qu'il est vingt et une heures passées. Ils ne sont pas encore revenus? C'est amusant, sans Adam, hein… J'ouvre la porte et suis surpris de trouver deux policiers, une femme et un homme. Ils se présentent, la mine sombre. Qu'est-ce qui se passe?

— Nous sommes bien chez les Auclair? me demande la policière.

11

La voiture de police avance lentement sur l'autoroute. Je regarde les lumières passer par les trous de la grille qui sépare les sièges avant de la banquette arrière, où je suis assis, au milieu. Elles font de drôles de formes sur mon pantalon de sport.

Je cligne des yeux à plusieurs reprises, on dirait que je dors encore. Je sens la ceinture presser mon ventre, mais je suis incapable de bouger pour l'ajuster.

— Tu devrais peut-être appeler quelqu'un, me suggère le policier derrière le volant. Pour te tenir compagnie…

Ma main touche ma poche droite, où je mets toujours mon cellulaire. Vide. Qui pourrais-je appeler de toute façon? Ma grand-mère est en Floride, mes parents sont enfants uniques…

— Tiens, me dit la policière en me montrant son cellulaire. Quel numéro?

Machinalement, j'énonce des chiffres. Une voix lointaine lance un «allo?» et la policière colle le téléphone à la grille. J'ai besoin de quelques secondes avant de me rendre compte que je dois m'approcher. Milan articule un nouveau «allo?», ennuyé cette fois.

— C'est Adam.

Ma voix est rauque, chaque mot me fait mal.

— J'aurais besoin… J'aimerais que…

Je me recule sur la banquette et ferme les yeux. Quand je les rouvre, la policière a repris le cellulaire et elle dit:

— Ses parents ont eu un accident de voiture, nous sommes en route vers l'hôpital. Est-ce que vous pouvez venir le rejoindre aussitôt que possible?

La tête tournée vers la vitre, je n'entends plus. J'ai envie de dormir.

La dernière fois que je suis venu dans un hôpital, c'est quand Colin est né. Ma mère a eu les autres Numéros à la maison. C'était mon premier petit frère et je l'ai pris avant Céd et Cici. Il sentait bizarre et mon père pleurait un peu, je m'en souviens.

Les policiers sont partis depuis un petit moment et on m'a dirigé vers un coin tranquille d'une salle d'attente. Je ne sais presque rien et je suis tout seul. J'enroule mes bras autour de mes genoux. On m'a parlé d'un gros camion et de glace noire et, après, je n'ai rien compris. Je ne veux pas.

— Adam Auclair?

Je lève les yeux et les baisse aussitôt. Un médecin se tient devant moi, les mains dans les poches. J'ai dit que je ne voulais pas! Il prend place sur une chaise près de la mienne.

— Tu es tout seul? Personne de ta famille ne pouvait venir?

Je fais signe que non. On n'a pas d'autre famille. Autre que… nous. Et des amis de mes parents. J'aurais dû appeler mamie… Je ne sais pas quoi lui dire.

— Quand est-ce qu'on rentre tous à la maison? que je demande finalement.

Le docteur me lance un regard désolé. Je me lève prestement et avance dans la salle d'attente. Pour aller où? Dans ma hâte, je percute une rangée de chaises attachées les unes aux autres, les faisant bouger sous l'impact. La douleur irradie dans mon tibia et elle monte, elle monte… et elle arrête. Rien ne peut battre le mal que j'ai dans la poitrine.

La main du docteur sur mon épaule est légère, mais je m'écrase sur la chaise comme un bloc de béton. Me sauver ne changera rien. Ou peut-être que si. Comme ça, je n'aurai pas besoin de savoir qui de ma famille est…

— Tu veux que j'attende que quelqu'un arrive?

Je ferme les yeux et secoue la tête.

— OK, soupire le docteur. Écoute… l'accident a été très violent. On me dit que le dix-huit-roues a dérapé et a bloqué le chemin complètement. En freinant, la voiture de tes parents a embouti le camion de côté et la seconde fourgonnette, conduite par ton frère, a frappé la première à l'arrière avant de se retourner. Il n'y a pas eu de feu, heureusement, mais la force de l'impact…

— Qui est mort?

Je regarde autour, mais nous sommes seuls. Qui a parlé? C'est moi? Le docteur met sa main sur mon épaule de nouveau.

— Personne, m'annonce-t-il.

Je le regarde avec de grands yeux, le souffle court. Je peux presque les entendre crier avant l'accident. Et puis *bang*…

— Ta mère est la plus mal en point, continue-t-il. Les meilleurs chirurgiens qu'on a sont en train de les opérer, ton père et elle, d'accord? Elle a une hémorragie cérébrale et c'est complexe, mais on a l'habitude. Et ton frère…

Lequel? Il s'interrompt pour regarder dans le dossier. Trop de prénoms à retenir, je suppose… Personne n'est parti. Ils sont tous là. Et mes parents qui…

— Cédric et Alice sont encore aux soins intensifs. On les tient à l'œil, et on devra opérer Alice très bientôt. Ton frère est encore sous respirateur. Tu comprends ce que je dis?

Je fais oui, même si je voudrais bien me noyer dans le brouillard qui m'entoure. Ma tête ne veut penser à rien, mais je suis l'adulte, je dois me forcer. Je me redresse sur la chaise de plastique.

— Tes frères et sœurs… ils vont bien, dans les circonstances. Seul Colin a été transféré à Sainte-Justine, on est inquiets.

Colin… Il a juste huit ans, il aime les planètes et…

— Mais les autres sont hors de danger, m'assure le docteur en me secouant un peu. Ce sont de très bonnes nouvelles. Vraiment. La plupart ont reçu un sédatif pour pouvoir dormir et encaisser le choc, il y a quelques fractures et commotions, mais rien de grave. Je crois aux miracles, moi. Et toi?

Je lève les yeux vers lui. Si j'en avais la force, je crois que je le pousserais. Je ne sais pas pourquoi, j'en ai envie.

— Adam!

Le docteur se retourne, mais pas moi. Je pèse une tonne. Je veux voir mes frères et sœurs.

Milan prend place sur la chaise en face de la mienne et tend la main. Quand je ne bouge pas pour la prendre, il s'agenouille à mes pieds et presse sa paume contre mon visage. Il a la peau froide. Mon regard doit lui faire peur, parce que ses yeux deviennent immensément tristes.

— Quand est-ce qu'on va tous rentrer à la maison? que je demande au docteur.

— Adam… vous ne pourrez pas rentrer tous ensemble, tu en es bien conscient, n'est-ce pas? répond le médecin d'une voix tranquille. On évaluera chaque jour qui peut retourner à la maison, d'accord? Mais il faudra que des adultes…

— Je vais m'occuper d'eux.

Mon ton pressant me fait moi-même sursauter. J'ai l'impression de me réveiller tout à coup. Droit comme un piquet, je regarde le médecin pour vrai. Je note sa taille; c'est un géant! Et ses lunettes lui donnent l'air sérieux.

— Je le faisais avant. Je peux le faire.

— Il faudra voir avec la travailleuse sociale. Tu es mineur et…

— Je vais avoir dix-sept ans mercredi, et je sais tout faire. Je peux rendre des comptes si vous voulez, mais il faut que je… je peux, je suis capable de…

Milan presse mon visage entre ses paumes et je me tais. J'ai peur.

— On en reparlera en temps et lieu, d'accord? conclut le docteur. Tu veux les voir?

Milan me tend une main que j'attrape, cette fois-ci. Je laisse le froid de ses doigts gagner ma peau; j'ai l'impression de faire de la fièvre.

Devant l'unité pédiatrique, avant de pousser la porte, le docteur se tourne vers moi. Je crois qu'il attend mon autorisation avant d'entrer. Je ne suis pas prêt, je veux rentrer à la maison.

La pièce comprend cinq lits, et la lumière est tamisée. J'entends le bourdonnement des machines, le souffle régulier de… Je n'arrive pas à m'approcher des lits, mes pieds sont soudés au carrelage. Il y a Clara, Célia, Charlou et Caleb, puis un lit vide. Je pense à Colin et ferme les yeux.

La gorge sèche, je parviens à faire un pas. Mais pas davantage. Charlie semble avoir une coupure sur la joue… Je vois le bras plâtré de Caleb et aperçois celui de Célia, qui est enrobé de blanc. Sa poitrine se soulève et s'abaisse lentement. Je n'arrive pas à me sentir soulagé, j'ai mal au cœur.

Nous sortons de l'aile pédiatrique. Je compte dans ma tête, par habitude… quatre là, un là… moi… ça fait six. Il manque… C'est quoi, le bon total? Je recule, percute Milan, dont les mains trouvent ma taille, serrent mon chandail. Les larmes menacent de couler, mais, peu importe à quel point je presse les paupières, rien ne sort.

— Ses poumons ont un peu de difficulté à fonctionner, m'explique le docteur lorsque nous arrivons aux soins intensifs.

Il me fait signe d'entrer. Je risque un regard. Cédric… Son visage est tuméfié comme s'il s'était battu et un gros tube sort de sa bouche. Je ne veux pas m'approcher. J'ai crié si fort après lui…

Je me détourne. Rapidement, je marche dans le corridor, je ne sais vers où. Je *dois* marcher.

— Adam! Attends!

Milan me rejoint et je sens sa main dans mon dos. Nous sommes de retour dans la salle d'attente de tout à l'heure. Il ne faut pas que je panique. Mon cœur est remonté dans mon œsophage et j'ai de la difficulté à respirer.

Je m'appuie sur le mur à ma gauche et glisse vers le sol, une main sur la gorge.

— Tu veux que j'appelle une infirmière?

Je fais non, la tête cachée dans mes genoux repliés. Je ne veux plus jamais sortir d'ici. J'ai conscience de mon souffle court, comme lorsque je monte l'escalier en vitesse pour séparer les enfants qui se disputent et que je dois redescendre rapido avant qu'un chaudron ne déborde… Mes Numéros… Tout s'écroule. Où est Colin? Et qu'est-ce qu'il a? Va-t-il mourir?

Immobile, j'attends. Le sol vibre quand les docteurs marchent dans les corridors, je ne perçois que le *clac-clac* des chaussures. Il est tard. Milan caresse mon épaule. Il n'était pas en colère? Je n'ai pas la force de le regarder.

— Adam Auclair?

Une voix de femme. Mon cou est toujours penché, mais mes yeux se sont ouverts, j'écoute.

— L'opération de ta mère est terminée, m'informe la femme. Elle est stable. Les docteurs ont arrêté le saignement dans son cerveau et ils vont la garder dans un coma artificiel pendant quelques jours pour permettre à l'enflure de se résorber. Tu m'entends?

Je fais oui, les yeux fixés sur le carrelage beige.

— Ton père est hors de danger. Ses poumons se sont affaissés à cause du choc de l'accident et du liquide s'y est

accumulé, mais on a réglé ça. Je vais aller rejoindre l'équipe qui s'occupera d'Alice, d'accord? Elle a l'estomac distendu, on doit trouver pourquoi. On te donnera des nouvelles aussitôt que possible.

— C'est le bébé, que je murmure.

— Je suis désolée… Le choc…

Je rebaisse la tête, alors qu'elle conclut:

— Son cœur a arrêté de battre.

Ce n'est que lorsqu'elle s'éloigne que je parviens à lever la tête. C'était une infirmière en habit rose. Elle s'arrête devant le grand bureau près de la sortie de la salle d'attente et discute avec un infirmier, prenant le dossier qu'il lui tend. Puis, elle me montre du doigt et l'autre hoche la tête. Je remets la mienne entre mes genoux.

— Je suis là, chuchote Milan à mes côtés.

Ses doigts retrouvent mon épaule. Nous restons silencieux un long moment. Des pas s'approchent.

— Je peux discuter avec toi? me demande une nouvelle voix, masculine cette fois.

L'infirmier s'est assis sur une chaise devant moi, appuie ses coudes sur ses genoux et ouvre le dossier qu'il a en main.

— Tu as pu contacter les autres membres de ta famille?

— Vous ne trouvez pas que la famille est assez grosse comme ça? que je lance sans réfléchir.

L'homme semble mal à l'aise un instant, mais son sourire bienveillant revient.

— Je parlais d'un adulte… Une tante, un oncle…

— On n'a que nous. Et ma grand-mère. Je dois l'appeler.

J'ai chuchoté. L'infirmier note quelque chose sur ses feuilles.

— Tu pourrais me donner le numéro des parents d'Alice Aubert, s'il te plaît? Nous devons les contacter le plus rapidement possible.

— Elle… Elle n'en a pas.

— Ils sont décédés?

Hochement de tête affirmatif. Ma belle-sœur s'est intégrée à notre famille, mes parents sont devenus des figures parentales de substitution pour elle, je le sais, elle le dit sans arrêt. Le *disait* sans arrêt?

— Certains de tes frères et sœurs vont pouvoir quitter l'hôpital très bientôt et…

— Je vais les prendre en charge.

Milan serre mon épaule.

— Je vais l'aider, dit-il.

Le sourire de l'infirmier est compatissant. Je sais ce qu'il va dire.

— Ce ne serait pas légal de…

— On ne peut pas être séparés…

Il note quelques trucs sur ses feuilles. Ma tête retourne entre mes genoux, le sursaut d'énergie que je viens d'avoir m'a achevé.

Les heures passent et le silence persiste entre Milan et moi. Il se lève quelques fois pour marcher et il parle au téléphone avec ses parents. Il va aux toilettes, va chercher des cafés. Je suis tout engourdi, mais je ne peux pas bouger. J'ai l'impression que, si je fais le moindre mouvement, quelque chose va se casser. Pas en moi, mais dans l'un des Numéros… Je ne veux pas qu'ils meurent… Un ici, un là-bas, quatre ici… Il manque… Je ne sais plus

compter.

«Un grave accident de la route entre un camion lourd et deux fourgonnettes a fait neuf blessés, dont cinq enfants, hier soir, en Montérégie…»

Il y a une télévision dans le coin gauche de la salle. Je ne peux la voir, mais je l'entends. Lorsque je me lève, mes genoux craquent. Mes jambes engourdies ont peine à me supporter, et c'est Milan qui me garde debout alors que je marche vers le fond de la salle d'attente. Est-ce que la télévision a été allumée toute la nuit?

«… est survenu lorsque le conducteur du camion a perdu la maîtrise du mastodonte et a bloqué la route aux véhicules. Ils n'ont pu l'éviter. Des pinces de désincarcération ont dû être utilisées pour…»

Je suis incapable de détacher mon regard de l'écran. Un amas de métal tordu est montré en gros plan. Je vois, suspendue au rétroviseur, à travers la vitre fracassée, une fleur de papier que Clara avait donnée à mon père. Elle se balance au vent.

«Les personnes blessées dans la collision sont toutes membres de la même famille. L'un des enfants du couple était absent.»

Le commentateur disparaît et une pompière prend sa place. Je vois la scène derrière elle, illuminée en alternance par les gyrophares. La caméra montre le second véhicule, retourné sur la chaussée. Est-ce que… Je vois une botte. Toute petite et bleue. Caleb… Le commentateur revient.

«Seul l'un des garçons a été transféré à l'hôpital pour enfants, et les médecins craignent pour sa vie. On me dit qu'à l'heure actuelle, les autres enfants semblent hors de danger. Un soulagement pour les autres membres et les amis de cette famille nombreuse, j'en suis sûr, mais, surtout, pour l'enfant qui n'était pas dans les véhicules.»

Je sursaute quand l'écran devient noir. Sur la pointe des pieds, Milan vient d'éteindre la télévision.

— Tu trembles tellement…

Je lève ma main vers mon visage. Une fleur de papier au vent… Les yeux fixés sur mes doigts, je reste planté là, près du coin de la salle d'attente. Puis, je laisse Milan me guider à un banc.

La lumière du jour commence à poindre par les fenêtres. Quelle heure est-il? Où sont mes parents? Est-ce que tout le monde vit encore?

L'infirmier auquel j'ai parlé plus tôt s'approche.

— Je viens d'avoir des nouvelles. Tout le monde a été opéré, même ton petit frère. Colin, c'est ça? Il est encore aux soins intensifs, comme tes parents ici, mais plus les heures avancent, plus il a de chances de s'en sortir.

Qu'est-ce qu'il a eu? Qu'est-ce qui s'est passé? Est-ce qu'il était assis à sa place habituelle, à côté de la mienne? Est-ce que mon absence de la voiture a fait en sorte qu'il soit davantage blessé? Est-ce que…

— Et Cédric? que je souffle.

— Lequel est-ce? demande l'infirmier.

— C'est Numéro Un.

— Euh…

— Le plus vieux.

— Oh… Il va bien, compte tenu des circonstances. Il est toujours inconscient et sous respirateur. Les adultes sont plus mal en point, le choc s'est fait vers l'avant des véhicules, tu comprends? Mais tous les petits sortiront vite d'ici. Nous devrons peut-être garder Clara un moment, sa commotion cérébrale est un peu plus importante. Et le plus jeune aura besoin d'un peu plus de surveillance. Mais ta famille va s'en sortir, Adam.

— Merci, dit Milan à ma place.

Je ne peux que hocher la tête. J'ai encore mal à la gorge d'avoir tant crié et, maintenant, une boule d'émotions coince mes paroles.

— J'ai joint ta grand-mère.

Mes yeux s'agrandissent. C'est moi qui aurais dû l'appeler! Elle a sûrement paniqué!

— Elle a dit qu'elle prendrait le premier avion, continue l'infirmier. Vous pourrez ramener tes frères et sœurs ensemble.

Il sourit. C'est une belle pensée, mais j'ai encore trop peur.

Milan sur les talons, je m'éloigne dans le corridor. Cette nuit, j'étais un zombie, je n'ai rien vu, je ne sais pas par où… Et si quelqu'un était mort pendant que je ne bougeais pas dans la salle d'attente? Et si…

— Par là, je crois…, déclare Milan.

Il me tend la main, hésitant, et je l'attrape. Qu'il me guide. Je crois que je me réveille peu à peu, comme si j'avais été en pause depuis hier soir. Douze heures à me braquer, à forcer ma tête à ne pas réfléchir. Maintenant, je suis alerte. Et j'ai peur. Beaucoup trop peur. Je me demande si on peut réellement mourir de peur.

Nous trouvons la chambre de mes frères et sœurs au bout de quelques minutes. Tout est silencieux, à l'exception de Caleb qui ronfle. Avec la clarté du matin, je distingue les marques sur les visages et les bras, les blessures, les bandages et les coupures. Dans ma tête, je ne fais que revoir en boucle la carcasse de métal de la fourgonnette rouge.

Je tourne sur moi-même à quelques reprises. Je cherche, je dois trouver…

— Qu'est-ce que tu veux que je fasse? me demande Milan.

— L'infirmier de tout à l'heure…

— OK, viens…

Il m'empoigne la main de nouveau. Je devrais aller voir mes parents. Et Cédric. Et Alice, mais je n'y arriverai pas. Les blessures mineures des petits me donnent envie de crier et de me frapper la tête sur les murs, je ne veux pas voir pire. Ma famille est toute cassée!

De retour dans la salle d'attente, je remarque que nous ne sommes plus seuls; d'autres familles ont pris place sur les chaises, la plupart avec de jeunes enfants qui jouent dans l'aire de jeux. Elle y était tout à l'heure? Je ne m'en souviens plus.

L'infirmier, assis à son bureau, me sourit doucement lorsque j'arrive devant lui.

— Qui sort quand?

Ma question directe semble le prendre au dépourvu. Mon ton sonne dur et fort à mes oreilles.

— Le médecin décidera de ça durant sa tournée de cet après-midi. Personne ne devrait sortir aujourd'hui, si j'ai bien lu les notes. C'est au jour le jour, Adam.

— Je vais rentrer. Préparer la maison. Pour quand ils rentreront…

— Il faudra attendre ta grand-mère.

— Notre famille est différente, que je réplique. Je peux le faire. Je peux tout faire! Elle n'était pas là avant! Ce sont *mes* Numéros!

12

Je m'attends presque à trouver ma mère assise sur le divan du salon quand je déverrouille la porte d'entrée. Ça semble trop *normal*. On dirait que je reviens un matin après avoir passé la nuit chez Milan. C'est silencieux, et j'ai l'impression de devoir faire attention pour ne réveiller personne. Mais tout est différent. Tout. Il y a la table de cuisine non nettoyée alors que ma mère range toutes les traîneries le soir, il y a la fraîcheur de la maison, vu l'absence de corps endormis, et puis il y a le vide… Près de l'entrée, pas de bottes, pas de gants sur le sol, pas d'empilage de manteaux sur les crochets, rien… Je suis seul.

Les yeux dans le vague, je sens que quelqu'un touche le haut de mon manteau. Lentement, Milan en fait descendre la fermeture éclair et m'en débarrasse. Lorsqu'il l'accroche à l'un des crochets, je me secoue et retire mes bottes. J'ai plein de choses à faire.

— Tu devrais dormir un peu, me dit Milan.

— J'y arriverai pas… Viens…

Je grimpe les marches, évite de regarder vers la gauche, dans les chambres, et rejoins la mienne au bout du couloir. Je fais un geste las vers mon lit.

— Tu peux dormir là, que je l'informe. C'est le mien. C'est petit, je sais, mais…

Je me penche pour replacer le drap et l'oreiller. Quand je me retourne, Milan observe les alentours. Le sentiment d'infériorité que je ressentais avant, quand je comparais ma vie à la sienne, me reprend. Il *sait*, maintenant. Que j'aie honte ne changera rien à ma situation. Situation désastreuse, d'ailleurs… J'aurais dû aller voir mes parents avant de partir de l'hôpital…

Milan s'est approché du lit et touche le montant de bois, regarde par la minuscule fenêtre. Il se tourne vers moi, les mains dans les poches de son jeans. Il porte un super beau chandail de laine, ses cheveux sont parfaits, bleu pâle comme il me l'avait dit, ses yeux verts, sérieux.

— Je veux pas me coucher si tu restes debout, déclare-t-il. Qu'est-ce que tu vas faire?

Je ne sais pas. Rien. Je veux reculer le temps et obliger mes parents à me parler avant leur activité. Ç'aurait peut-être changé quelque chose… Ou je serais allé avec eux et, moi aussi, j'aurais été blessé. Et je ne serais pas tout seul…

— Dis-moi…, murmure Milan en touchant mes deux bras pour me sortir de ma tête. Je veux t'aider.

J'aurais envie de lui demander pourquoi. Il n'a pas affirmé que je l'avais infiniment déçu, hier seulement? Je me retiens de poser la question, je doute d'être capable de supporter toutes les mauvaises pensées d'un coup.

— Lavage, cuisine, ménage et… je ne sais pas…

Je pense au sous-sol. Le bois, les outils. Je veux aller y travailler. Mais ce n'est pas le moment. Milan repère le panier de vêtements sales, tout juste à l'extérieur de ma chambre.

— OK. Un truc à la fois.

Je retire mon chandail et le lance dedans, y ajoute quelques vêtements qui traînent. Sans m'attarder sur les lits vides ou sur le silence si inhabituel, je vais dans les autres chambres, y remplis les paniers et les sors. Je guide Milan au sous-sol.

— Wow…, dit-il dans un souffle en voyant l'état des lieux. Qu'est-ce que vous construisez?

— Un rangement, une salle de bain et la chambre de mes parents.

Mon père a installé le plancher vendredi dans la journée, le changement est majeur. Il ne reste presque plus rien à faire… Est-ce qu'il aura la chance de tout terminer?

Avec un soupir, je me dirige vers le lit de mes parents. Les draps sont défaits. Ma mère disait toujours que faire son lit, c'est contre-productif, puisqu'on allait devoir le défaire sous peu. Pas «disait»… Elle *dit* ça. Elle *est* en vie.

Je me concentre sur les vêtements pour ne pas remplir ma tête de problèmes. Machinalement, je fais des piles sur le matelas. Par terre, c'est encore un peu poussiéreux. Couleurs pâles, couleurs vives, serviettes, jeans, noir, blanc… Milan trie lentement son panier en suivant mon exemple. Je démarre la laveuse et y mets une grosse brassée de couleurs vives, ajuste les réglages.

— T'es rapide, commente Milan.

— J'ai appris quand Colin est né, j'avais huit ans.

Colin… Il est mon petit jumeau, et il est tout seul dans un grand hôpital. Il était mal en point, que le docteur a dit… Et maintenant? Le commentateur de la télévision a affirmé que tout le monde était en vie. Si j'appelais, est-ce qu'on me dirait la même chose à cette heure? Je ne veux pas le savoir.

Perdu dans mes pensées, je suis remonté à la cuisine et je fixe le téléphone. Le voyant du sans-fil clignote, signe qu'il y a un message. L'hôpital? Mamie? Je ne veux pas savoir… Je ne *veux pas* savoir.

Dans le réfrigérateur, je trouve la viande que mes parents avaient l'intention d'utiliser dans les prochains jours, des aliments achetés en grande quantité et qui reposent là, en attente du retour des Numéros… Je me mets au travail, rien ne doit être gâché.

Je sors la viande, les légumes, attrape des poêlons, des chaudrons.

— Dis-moi quoi faire.

La voix de Milan me fait sursauter. Je me sens tellement isolé… Tout est au ralenti autour de moi et, pourtant, ma tête court dans tous les sens. Ou le contraire, je ne sais plus. Je donne une planche à découper à Milan et lui refile quelques légumes. J'ouvre l'immense paquet de cubes de bœuf et on s'attelle à la tâche. Après une heure, un ragoût mijote et une sauce à spaghetti a sauvé les autres légumes. Je fais cuire les deux poulets dans le fourneau et enrobe le poisson de papier d'aluminium.

Je range tous les achats restés sur les comptoirs, nettoie la table et retourne au sous-sol pour charger, une troisième fois, la laveuse. Quand je remonte avec le panier, Milan regarde à l'extérieur, vers la cour.

— C'est beau, chez toi, dit-il avec son doux sourire.

Je m'installe près de la table du salon et, pendant une seconde, j'ai l'impression de me revoir, il y a un mois, avec Alice… Je ne dois pas y penser.

— C'est minuscule, chez moi, que je réplique.

— J'aime beaucoup ta maison…

— Ma chambre est comme un placard…

Milan me lance un regard que je ne sais comment interpréter. Il semble triste, incertain et déterminé à… je ne sais pas. Et je décide que je ne veux pas le savoir, ça non plus. On ne peut remonter le temps; j'ai menti. Je soupire.

— Il faut les séparer par Numéro, ce sera plus facile…

— Numéro?

— Je suis Numéro Deux, que je réponds dans un soupir.

Je dépose six morceaux de vêtements sur la table et ceux des adultes sur le sol, près du panier. Milan en pige un et me le montre. Caleb: sept. Célia: trois. Charlou: six.

— Tu reconnais tout si vite…, s'étonne Milan.

Le fourneau sonne, m'empêchant de répondre.

— Adam, mon garçon…

Je me retourne vivement. Adèle Barnabé… Elle n'a même pas frappé à la porte! Elle s'avance vers moi, en gros manteau d'hiver, et je vois son châle dépasser dans l'encolure. Derrière elle, Adeline porte un béret de laine que ma mère lui a tricoté. Milan est toujours assis sur le divan; elles ne l'ont pas remarqué. Adèle tient un gros plat noir qu'elle dépose sur le comptoir, et elle m'ouvre les bras.

— On a entendu aux nouvelles du matin…, m'explique Adeline. Comment vont-ils? Est-ce qu'on peut faire quelque chose?

— Ça va aller…

Pendant quelques secondes, je fouille à l'intérieur de moi pour savoir si je le pense vraiment. Adèle met ses deux mains ridées sur mes joues.

— Je sais que tu dis toujours qu'on doit manger plus que de la soupe, mais elle guérit bien des maux, je te le promets.

Le soleil se couche, les ombres sur le plancher du salon s'étirent. Je m'assois en repoussant la couverture. Sur le divan qui me fait face, Milan dort paisiblement. Il est tellement beau… Je regrette. Je n'aurais pas dû lui mentir.

Sans un bruit, je me lève et vais chercher le téléphone. Je songe à monter à l'étage, mais la perspective de me retrouver au milieu des chambres inoccupées me serre l'estomac. Je descends au sous-sol. J'entre le code pour accéder à la messagerie. Quatorze messages… Étonnant que personne n'ait appelé depuis que je suis revenu… Assis sur la dernière marche, les pieds nus sur le nouveau plancher, j'écoute. Les sœurs Barnabé et les voisins d'en face. Des collègues de ma mère, son patron et puis Antoine et Benoît, qui offrent leur aide. Le patron de mon père et puis Élise. La tête appuyée sur le mur, je ferme les yeux en écoutant son message:

«J'essaie ton cellulaire depuis ce matin et je tombe sur la boîte vocale. J'espérais que tu serais chez toi, mais c'est stupide, hein… Je voulais juste te dire que je pense à toi. À tout le monde, d'accord? Mais surtout à toi. Même si on se voit rarement en dehors de l'école, tu comptes beaucoup pour moi, tu le sais, hein? Je vais appeler Corinne. On va être là pour toi si tu as besoin de quoi que ce soit. Appelle-moi, OK?»

Je presse les paupières, j'attends les larmes, mais rien…

J'ai l'estomac barbouillé, j'ai envie de vomir. Après quelques inspirations et expirations contrôlées, je peux déglutir, mais mon cœur ne veut pas se calmer. Toujours aucun message de l'hôpital. La situation ne s'est pas aggravée depuis mon départ. J'essaie d'en être soulagé, je veux être soulagé, penser que ça pourrait être bien pire, que j'aurais pu perdre…

Le dernier message est de ma grand-mère. Elle marmonne «passeport, passeport» dans le combiné, puis:

«Allo? Adam! Si tu prends le message, j'arrive, d'accord? C'est les vacances, il n'y avait plus de place sur aucun vol! L'avion n'est que cette nuit, j'arrive le plus vite que je peux. Je suis…», commence-t-elle avant de devoir s'interrompre.

Elle renifle, puis inspire et expire profondément. Ma grand-mère n'a jamais tout à fait montré ses émotions, et ça me perturbe de l'entendre si secouée.

«Mes petits minous…, chuchote-t-elle. Je suis vraiment, vraiment désolée que tu sois tout seul, Adam. Tellement! J'arrive et tout ira bien. Je t'aime, mon grand.»

Je n'efface pas le message, je ferme seulement le téléphone. Je suis content qu'elle soit en route, mais… Je ne sais pas, j'ai un peu honte. Et j'ignore pourquoi.

Sans trop y réfléchir, je me lève et retire mon pantalon. En boxers seulement, j'attrape le matériel de peinture et verse de l'apprêt dans un pot de plastique. Et je peins. L'esprit vide, je peins.

Je vais finir le sous-sol.

Je vais aller chercher mes Numéros. Je vais…

— Adam? Ton cellulaire…

Milan est au pied des marches et me le tend. Il a les cheveux ébouriffés et les yeux encore pleins de sommeil. Il remonte ensuite l'escalier.

— Adam Auclair? demande la voix. Je suis le docteur Brochu, nous nous sommes vus ce matin. Est-ce que ta grand-mère est présente?

— Elle arrive tôt demain matin. Elle va m'aider.

— Bien content de l'entendre. Parce que j'ai de bonnes nouvelles. Célia s'est réveillée, et elle va bien. Elle pourra sortir dès l'arrivée de ta grand-mère.

— Je peux aller la chercher maintenant.

— Pas sans adulte…

— Les sœurs Barnabé, que je dis sans réfléchir. Les voisines. Elles seront là.

Il y a un silence. Est-ce qu'il sait que je mens?

— Je dois leur parler. Ensuite, ta sœur pourra t'accompagner. Je réévaluerai les autres demain matin.

— Ils ne vont pas bien?

— Je ne suis pas inquiet, mais ils sont petits et le choc a été très dur…

J'enroule mon rouleau dans un linge humide. La couche d'apprêt est presque terminée. Toute ma tête, que j'avais réussi à vider, se met à gonfler sous l'effet des pensées qui ressurgissent. Dans les tuyaux, j'entends l'eau couler; sans doute Milan qui est allé aux toilettes.

— Mes parents…, que je murmure.

— Stables, mais je ne te dirai pas qu'on est sortis du bois. Toutefois, nous…

— OK, que je l'interromps. Pas besoin de… de dire…

Je lui promets de le rappeler dès que je pourrai parler à nos voisines. Je raccroche au moment où Milan réapparaît dans l'escalier.

— Il s'est mis à vibrer dans mon dos, dit-il avec un faible sourire. Tu as dormi?

Je hausse les épaules. Je ne veux pas lui mentir de nouveau et, honnêtement, je ne sais pas si je me suis endormi ou non.

— Pourquoi tu peins?

— Parce que… Je sais pas.

L'odeur du sous-sol est suffocante. Le froid règne parce que j'ai ouvert une fenêtre, et je suis presque nu. Milan s'approche. Il hésite avant de tendre la main pour toucher mes doigts. Je le laisse faufiler les siens entre les miens, pensant à cette fois où nous avons marché dans le parc Saint-Viateur. Cette nuit où on s'est embrassés, où on a dormi ensemble pour la première fois. Je me sentais si libre, j'étais tellement heureux d'être loin de tout.

— Je dois aller chercher quelque chose dans le grenier, que j'annonce en me détachant.

À l'étage, je saute pour atteindre la poignée de la trappe, puis la tire vers le bas. Notre maison a été construite dans les années 1800 et l'échelle qui mène au grenier, que je dois déplier, est d'origine. Elle sent bon le bois vieilli. Quand j'étais plus jeune, j'aimais me cacher en haut et fouiller dans les vieux albums de photos que mes parents gardent à l'abri des petites mains. Ils y cachent les cadeaux de Noël, y entreposent aussi les vêtements d'été ou d'hiver selon la saison.

Dès que je passe la tête par la trappe, je m'arrête. Les murs. Le toit en pente me semble plus bas; on dirait que les murs se sont rapprochés. Les parois auparavant faites de bois et d'isolant sont maintenant recouvertes de panneaux de contreplaqué, le même que nous avons utilisé pour fermer les murs du sous-sol. Les joints ont même été tirés. Pourquoi mon père a-t-il fait ça? Du plancher de bois? Quel est l'intérêt de couvrir une surface sur laquelle on ne marche presque jamais? Et pourquoi ne me l'a-t-il pas dit? Il sait que j'adore travailler avec lui…

Une boule de larmes me monte dans la gorge. Je ne veux pas pleurer. Je trouve un habit de neige m'ayant appartenu et qu'on gardait pour Colin dans les boîtes entassées au milieu de la pièce; il fera l'affaire pour Célia. Puis

je redescends l'échelle.

Je m'habille en vitesse. Désolation. C'est le mot qui me vient en tête lorsque je me redresse après avoir attaché mon pantalon. Avant, j'aurais sûrement pensé au mot «paix», mais le silence qui m'englobe n'a rien de serein. Il est si rare que l'étage – la maison en entier – soit silencieux. Même quand les petits dorment, ma mère s'active au rez-de-chaussée, un son distant de scie se fait entendre, les plus vieux rient quelque part à l'extérieur, quelqu'un marmonne dans son sommeil, on respire, on… on vit. Le plancher craque lorsque je franchis le seuil de ma chambre. J'entends le frottement de mes bas sur le parquet. Je passe devant la chambre des filles, puis celle des garçons. La main sur la rampe, je n'arrive pas à me décider à descendre.

Je tourne les talons, retourne à la pièce du fond et vide mon sac à dos sur le lit d'un mouvement brusque. Rapidement, j'y fourre la sacoche préférée de Clara et quelques chevaux. Dans les affaires de Caleb et de Colin, je m'empare des marionnettes, puis je trouve leurs petites voitures et des peluches. Lorsque je retourne au rez-de-chaussée, Milan s'est installé devant le dernier panier de vêtements à plier.

— C'est quoi? demande-t-il en montrant mon sac.

— Leurs trucs préférés.

Milan me sourit. Pour une rare fois depuis qu'il est venu me rejoindre à l'hôpital, son sourire grimpe jusqu'à ses yeux.

— J'ai séparé les trucs des garçons et des filles. Et les tiens… Tu portais ce chandail quand on est allés manger seuls pour la première fois, ajoute-t-il en soulevant un bout de tissu gris.

Ça ne lui fait pas de peine de parler du passé comme ça? Je m'éclaircis la gorge.

— Merci d'être resté, merci de… de m'avoir aidé, ici et… Ben, ici et cette nuit. Je vais aller te reconduire au métro Longueuil, tu pourras être chez toi rapi…

— Je ne bouge pas d'ici, m'interrompt Milan en se levant.

On se toise un moment. Mais pourquoi refuse-t-il de s'en aller? Je comprends que la situation l'a forcé à mettre sa colère de côté, mais il n'a pas oublié que j'ai menti, je le sais.

— Je veux rester avec toi.

Je fais seulement oui de la tête et Milan m'imite. Il a l'air heureux que je le laisse m'accompagner, ce qui me confond encore plus.

Je lui demande de m'attendre et me rends chez les voisines. Après seulement deux minutes de discussion avec l'hôpital, on me donne le feu vert pour aller chercher ma sœur.

— Je sais que tu voudras être seul avec elle, me dit Adèle, alors nous resterons ici. Mais chut… c'est notre secret.

Elle me sourit et m'embrasse doucement sur la joue. Soudain, j'ai extrêmement hâte que ma grandmère arrive. Rien n'apaise comme une mamie, c'est ce que ma mère dit toujours…

De retour à la maison, je trouve les clés de la voiture de mon frère accrochées avec les doubles de celles de la maison. Je revois en un éclair tout le métal tordu et les éclats de verre sur la chaussée. Est-ce que les petits ont vu venir le coup?

Je conduis très lentement sur l'autoroute et, comme dans le taxi qui nous a ramenés tout à l'heure, on garde le silence. Après quelques hésitations, on retrouve la chambre des enfants.

— Adam! s'exclame Clara dès que je passe le seuil.

Elle plaque sa main sur sa bouche et regarde à sa droite. Caleb et Charlie sont pelotonnés dans leurs lits et dorment à poings fermés.

— Adam? demande une voix dans mon dos.

Célia est dans l'embrasure avec, sur le dos, un vieux pantalon de sport et une chemise bleue d'hôpital. Sa voix est triste, un peu brisée. Elle a les yeux brillants et la bouche pincée, comme si elle se retenait pour ne pas pleurer. Dès que j'ouvre les bras, elle y court et presse sa tête contre mon torse. Je sens ses hoquets contre mon cœur qui bat la chamade. Je caresse ses cheveux doucement.

— Je suis là, c'est fini…, que je chuchote.

— Moi aussi, je veux un câlin…

Célia se dégage de mon emprise, essuie ses yeux. Elle tente de soulever Clara, malgré son bras plâtré. Clara a la jambe enrubannée…

— Le docteur dit que ma cheville est en transe, m'explique ma sœur.

— Tu as une entorse. Entorse…, la corrige Célia.

— Tu veux jouer au père Noël avec moi? que je propose à ma plus petite sœur en faisant glisser les sangles de mon sac sur mes épaules.

— T'as pas de grosse bedaine…

Sans répondre, j'ouvre le sac. Instantanément, ses mains se tendent pour attraper une des marionnettes. Mais, tout aussi vite, elle la donne à Célia et désigne le lit au fond de la pièce, où Caleb est endormi. La distribution se fait en silence.

— C'est qui? veut savoir Cici lorsqu'elle remarque Milan, qui a attrapé le sac maintenant vide.

Je n'hésite qu'une seconde et ignore volontairement le pincement qui me blesse le cœur quand je réponds:

— Mon ami Milan. Tu vas l'aimer, il est très drôle.

— Ah, monsieur Auclair…

Je fais volte-face. Le docteur m'invite à le suivre hors de la pièce. Je dépose Clara sur son lit.

— Bonnes et moins bonnes nouvelles, commence-t-il. J'ai décidé de laisser sortir Clara aussi. Elle n'a pas de fièvre et dit ne pas avoir de maux de tête. Mais surveille-la bien, d'accord? Ensuite…, continue-t-il en jetant un œil dans son carnet. Je crois bien que ton frère est en train de reprendre connaissance. Et nous croyons pouvoir retirer le respirateur de ton père demain ou mardi. Pour le reste…, ta mère est toujours dans le coma et on devra sûrement l'opérer de nouveau. Et Colin, il ne va pas bien, Adam. Il n'a pas repris conscience et les médecins me disent qu'ils ne savent pas s'il va revenir à lui.

Je fais oui de la tête. Oui à Céd et à mon père, qui vont bientôt pouvoir me reprocher d'avoir été en colère. Oui à ma mère qu'on va ouvrir de nouveau. Oui à mon frère qui va peut-être mourir…

— Je vais aller les voir. Colin aussi. Et je… Ils sont où?

— Viens, suis-moi.

Nous marchons dans le corridor silencieux. Milan, en retrait, nous suit sans un mot. Je me retourne à plusieurs reprises pour m'assurer qu'il n'a pas disparu. Il aurait le droit de partir; après tout, rien de tout cela n'est son problème.

Ma mère a la tête enveloppée d'un grand bandage blanc, son bras gauche aussi. Elle est entourée de machines qui clignotent dans la pénombre.

— Et mon père? que je demande.

— Tu n'entres pas?

Je ne peux pas. Je n'y arrive pas. Je sais que je *devrais*. Que ce serait la chose à faire. Pleurer, lui prendre la main, ce serait *normal*. Mais rien n'a l'air *normal*. Je veux avancer dans la pièce, mais mes jambes refusent d'obéir. Dans le second lit, il y a Alice. Elle semble dormir. Au moins, elle n'a pas de tube dans la bouche. Qu'est-ce qu'ils ont fait du bébé? Je veux partir d'ici, j'ai l'impression que tout mon être va exploser. Nous changeons de chambre.

Mon père n'a plus sa barbe. C'est ce qui me choque le plus. Il l'a toujours eue, elle fait partie de lui. Pourquoi l'ont-ils coupée? Je ne suis pas d'accord!

— Et Cédric est ici, m'indique le docteur en désignant une nouvelle porte à sa gauche.

Mon frère ressemble à une toile ratée. Il a été coupé, il est enflé et ne bouge pas. Personne ne bouge. Et je déteste ça.

Deux ici, moi… Trois… Je recompte. Deux en haut et… D'ordinaire, j'arrive à sept, mais, maintenant, on dirait que je ne sais plus compter. J'ignore si, demain, on sera encore sept. Je veux voir Colin.

À la maison, il fait noir. Célia et Clara dorment dans le lit de cette dernière, emmitouflées dans une douillette pleine d'étoiles. Je les entends respirer depuis ma chambre.

Je ne trouverai pas le sommeil, je le sais bien. Lentement, je me lève et vais fermer leur porte. Au rez-de-chaussée, je m'étonne encore de voir Milan endormi sur le divan. Je lui ai proposé de partir, de le ramener chez lui, il n'a rien voulu entendre. Je ne comprends pas. Je l'ai déçu, je les ai tous déçus. Je les ai blessés et ils ont eu cet accident. Milan a dit qu'il était en colère, mais il est là, toujours aussi beau, et je sens sa chaleur quand je m'approche du divan…

Je ferme les yeux, presse les paupières l'une contre l'autre. J'essaie de pleurer, je sais que ça me ferait du bien, ne serait-ce que pour déloger cette immense boule qui m'empêche de bien respirer. Rien à faire.

Je me détourne lentement, avec l'intention d'aller chercher le téléphone et de contacter l'hôpital. Ma grand-mère a appelé tout à l'heure, mais je n'ai pas eu le courage de répondre. Elle a laissé un message. J'aurais dû lui parler, la rassurer, mais je lui en veux d'avoir été loin. Je descends les marches jusqu'au sous-sol et m'assois sur la dernière. Je sais que j'ai tort; elle a dit des choses aussi méchantes que moi… Est-ce qu'elle aussi a peur de ne jamais avoir une deuxième chance?

— Hé…, murmure Milan.

Il prend place près de moi, entoure mes épaules de son bras. Il est torse nu et je résiste du mieux que je le peux au désir qui, malgré ma fatigue et ma douleur, semble vouloir monter en moi.

Je compose le numéro de l'hôpital, suivi du poste gravé dans ma tête: 1312.

— Ils dorment tous, m'informe l'infirmière. Tu devrais en faire autant, on est au beau milieu de la nuit.

Milan, près de moi, entend la conversation et me sourit.

— Le docteur est parti jusqu'au matin, continue la femme, mais il était presque convaincu que ton frère allait pouvoir sortir demain. Je te dis ça sous toute réserve.

— Et Colin?

— Je ne sais pas, admet-elle. Tu peux appeler. Je te donne le numéro?

— Non, je… J'ai juste…

Sans la remercier, je raccroche. Milan me dévisage. Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ça. J'ai paniqué.

La main de Milan descend le long de ma colonne vertébrale. Je pense que… oui, je pense que j'aurais envie qu'on fasse l'amour, là, maintenant. J'oublierais pendant un moment, j'en suis certain. Mais il ne voudra jamais.

— Tu as faim? que je demande.

— Il est trois heures du matin…

— Oh… c'est vrai. Tu devrais aller te recoucher. Je vais peinturer un peu.

— Adam…

— Je vais peinturer.

— Adam.

Son ton ferme me force à lever la tête. Il a les yeux embrumés, comme s'il était sur le point de pleurer. Pourtant, c'est moi qui devrais pleurer. J'ai dit que je les détestais, que je voulais partir, qu'ils ruinaient ma vie. Et, maintenant, je n'ai pas de larmes pour eux, je suis horrible.

Je n'ai pas envie de parler. Je crois que Milan le sent, puisqu'il se dirige vers les pots de peinture et attrape un rouleau. On commence par le bleu. Un beau bleu pâle; mon père me l'a fait choisir. J'ai répliqué que peinturer une salle de rangement était une perte de temps. Il a seulement souri en me répétant de choisir une couleur sur la palette offerte.

On termine la pièce. Mes sentiments sont confus, mes gestes sont mécaniques et, pourtant, il y a de la couleur tout autour.

Milan monte prendre une douche et je m'assois à la table de la cuisine, en attente. J'écoute l'eau qui coule, regarde les aiguilles de l'horloge atteindre six heures du matin. La porte d'entrée devrait s'ouvrir d'ici quelques minutes sur mon père et son visage souriant, les pattes d'éléphant des petits devraient descendre les marches comme s'ils voulaient les briser.

Est-ce que ce genre de scénario se reproduira un jour?

Je me lève et vais allumer notre petite télévision, juste à temps pour le début du bulletin de nouvelles.

«… cet accident grave survenu samedi soir. Deux des neuf blessés sont sortis de l'hôpital. L'état des adultes reste incertain, tandis que celui de l'un des enfants est critique. Nous avons appris que le deuxième fils du couple, qui n'était pas à bord des véhicules lors de l'événement, est un adolescent de seize ans. Une page Facebook a été mise en place pour offrir…»

La porte de la salle de bain s'ouvre. Milan a noué une serviette autour de sa taille. Il s'approche et s'assoit près de moi sur le divan.

— Tu ne devrais pas regarder ça, chuchote-t-il.

— J'ai besoin de voir. Ça n'est pas réel, sinon…

Il n'argumente pas. Voir la tôle tordue des voitures à la télévision me frappe en plein ventre, entendre les mots prononcés par les commentateurs me gifle, savoir que, peu importe à quel point je veux compter jusqu'à sept et savoir que nous sommes tous en sécurité, je n'y arriverai pas… ça me fait mal. Et là, j'ai l'impression d'être près de ma famille.

13

J'attends ma grand-mère. Son message disait qu'elle arriverait vers huit heures. Quand je sors de la douche, Milan est à la cuisine et termine la vaisselle. J'entends les pas de mes sœurs à l'étage. Aucune chicane, aucun rire. Je déteste ça.

— On partira dès qu'elle arrivera, d'accord? Comme ça, je vais pouvoir aller te reconduire avant de…

— Je veux rester. Adam, pourquoi tu me repousses comme ça? T'as besoin d'aide et je tiens à être là.

Il dépose le linge sur le bord de l'évier maintenant vide et s'approche de moi. Sa main sur ma joue me fait fermer les yeux. Je murmure:

— Je sais que c'était mal de mentir, mais… Je voulais être unique avec toi, pas un parmi d'autres comme chez moi et je… Maintenant, je suis tout seul et tu… Écoute, que je soupire, tentant de rassembler mes idées, tu as dit que tu étais vraiment fâché. Je t'ai forcé à revenir quand j'ai appelé après l'accident, je ne t'ai pas trop laissé le choix, mais je ne suis pas stupide. J'ai menti et je sais que tu me détestes. Je t'ai perdu et ça me fait hyper mal, mais je suis soulagé que tu sois venu m'aider…

J'arrête de parler, la main sur la poitrine. Ma voix s'est faite de plus en plus faible, je n'ai plus de souffle.

— Je t'aime, Adam.

La voix de Milan est tout près. Quand j'ouvre les yeux, son visage est à quelques centimètres seulement. Ses mains se posent sur mes avant-bras et les caressent doucement. Je peine à comprendre les mots qu'il me dit. J'ai trop peur, j'ai trop mal, je n'arrive pas à les absorber comme je le devrais. Je pense à mes parents qui me disaient qu'ils m'aimaient. Il y avait tellement de non-dits entre nous que les mots, je ne les ai jamais réellement faits miens.

Je baisse la tête vers mes pieds. Milan m'encercle de ses bras et on reste là, moi les bras ballants, mais la tête dans son cou.

— Je n'aime pas les mensonges, c'est vrai, chuchote Milan. J'étais fâché, mais je tiens à toi, je veux être avec toi. Je voulais seulement laisser ma colère retomber avant qu'on se voie, pas qu'on arrête tout, tout, tout. Je t'aime, moi, je ne veux pas que notre couple s'arrête. D'accord? ajoute-t-il en mettant ses deux mains sur mes joues, me forçant à lever la tête.

J'acquiesce. Je suis fatigué, j'aurais envie qu'on remonte et qu'on se couche sous les couvertures pour l'éternité. J'ai encore mon Milan. Je respire un peu mieux.

Je regarde vers la cour. Il y a un restant de bonhomme de neige à demi fondu. Ça me fait penser à ma sœur Charlie et à son amour pour le personnage d'Olaf.

— J'ai dit des choses…, que je murmure, alors que quelqu'un frappe à la porte.

— On en parlera si tu veux. Mais je ne suis plus fâché, promis.

Milan ne sait pas toutes les horreurs que j'ai lancées à mes parents et à mon frère, samedi. Quel jour on est?

La porte s'ouvre avant que je n'aie le temps de m'y rendre, et ma grand-mère passe le seuil en tirant sa valise. Elle la laisse tomber dès qu'elle m'aperçoit.

— Adam! Viens!

La voix de ma grand-mère est aiguë; je sens sa peur et réalise soudain que ce n'est pas la colère qui m'a empêché de la contacter plusieurs fois, c'est ce son… Je ne voulais pas entendre sa douleur. Elle me serre fort, très, très fort. Ma grand-mère est grande, plus grande que ma mère. Elle a plein de cheveux gris, la peau hâlée. Le vent de l'extérieur me fait frissonner, mais je ne me dégage pas.

— Tu vas bien? me demande-t-elle.

— J'étais pas avec eux…

— Tu as le droit d'aller mal malgré tout!

Je suis soulagé qu'elle soit là; elle comprend toujours comment je me sens. Je vais fermer la porte après avoir tiré la valise à l'intérieur. Ma grand-mère n'a pas bougé et elle désigne Milan.

— Qui es-tu?

— Milan. Mon amoureux.

La déclaration sort de ma bouche sans que je m'y attende. Il ne m'est jamais venu à l'esprit que j'aurais à faire un autre *coming out* quand elle arriverait. Sa réaction est le dernier de mes soucis.

— J'ai manqué un épisode, constate ma grandmère.

Je ne peux que hausser les épaules. Si elle avait été plus près de nous, elle aurait su que j'étais gay, et ça n'aurait pas été une si grosse surprise. Mais je ne vais pas m'excuser; ce n'est pas une chose que je dois me faire pardonner.

Elle avance finalement vers Milan et l'embrasse sur les joues. Je vois qu'il est gêné et ça me fait sourire un peu. Je décide de changer de sujet:

— On devrait pouvoir ramener Caleb aujourd'hui. Et j'aimerais aller voir Colin, aussi. Il a une infection, il est à Sainte-Justine.

— Pauvre petit minou…

Je n'ai pas le temps d'y penser plus longuement; les filles ont perçu la voix de ma grand-mère et l'appellent de l'étage.

J'ai repoussé ce moment, mais Colin a besoin de moi, je le sais. Ma grand-mère est partie à l'hôpital près de chez nous, pour prendre le pouls de la situation, et je me rends à Sainte-Justine, le cœur lourd.

Je dépose Milan chez lui et promets de repasser le prendre d'ici quelques heures. Il m'embrasse avant de sortir de la voiture. Son baiser est doux, comme s'il ne voulait pas me brusquer en me démontrant son affection. Il n'a probablement pas tort, puisque, dès qu'il referme la portière derrière lui, je remarque mes mains tremblantes et mon genou qui tressaute. Je prends une grande inspiration et redémarre.

Une place de stationnement vient tout juste de se libérer près de l'entrée lorsque j'arrive à l'hôpital. Je repère l'accueil et obtiens le numéro de la chambre de Colin. Je monte à l'étage et passe une pancarte indiquant les soins intensifs. Mon cœur se serre. Aucun autre petit Numéro n'a eu à y aller, et mes parents vont en sortir bientôt, selon le docteur Brochu.

Ayant dépassé le poste de garde, je m'arrête devant la porte fermée, regarde par la vitre. Il est là, tout seul. Numéro Quatre…

— Est-ce que je peux faire quelque chose pour toi?

Une infirmière avec un uniforme bleu marine me sourit gentiment. J'ordonne à ma bouche de parler, mais elle n'obéit pas, mon cerveau concentre son attention sur mon petit frère.

— Oh…, reprend-elle devant mon silence. Tu es l'enfant survivant…

— Personne n'est mort.

C'est vrai! Tout le monde est en vie, OK, tout le monde! Ma tête s'est tournée si rapidement que j'en ai mal au cou. Mon regard doit lancer des fléchettes. Ou des bombes atomiques.

— Excuse-moi, je me suis mal exprimée… Tu veux entrer?

J'hésite, mon indignation retombée aussi vite qu'elle a éclaté. Nous sommes… lundi et, depuis samedi, j'évite de penser à Colin, à mes parents, à mon frère aîné et à Alice. J'évite de me rappeler qu'ils sont convaincus que je les déteste. Je crois que c'est la raison pour laquelle je n'arrive pas à *réellement* aller voir mes parents et Cédric: parce que je pensais ce que j'ai dit.

J'avance précautionneusement. Colin a un tube dans la bouche. Je suis le tuyau des yeux; il est relié à l'une des machines. Il y en a quatre. Pourquoi? Mon frère a un bandage autour de la tête, sa jambe droite est surélevée sous les couvertures, elle forme une tente. Je touche le tissu près de son ventre, remonte vers son cou et soulève le drap. J'ai besoin de savoir ce qui ne va pas. Je ne comprends pas pourquoi il est à l'écart. Pourquoi il dort tandis que les autres vont bien. Il a moins d'ecchymoses que Clara et elle est à la maison, elle!

Sous le drap, je vois. Il a un bandage au-dessus du nombril et sa peau est si blanche…

— Monsieur Auclair?

Je lâche la couverture, comme pris en faute, et me retourne prestement. Une femme médecin se trouve près de l'infirmière. Elle entre dans la pièce, me tend la main. Je sais que la mienne est moite et que ma poigne est molle.

— Je suis désolée de ce qui arrive, dit-elle, presque en chuchotant. Comment vont les autres?

— Mieux…

— J'en suis contente. Ici… Colin est stable. Nous ne sommes pas prêts à l'amener aux soins intermédiaires, par contre. Il a contracté une infection à cause du métal.

— Le métal?

— Une barre de métal provenant du toit a touché ses intestins, répond la docteure. On a tout arrangé, mais il faut attendre qu'il élimine l'infection, maintenant. Il…

Elle énumère ses blessures, mais je n'écoute qu'à moitié. Pourquoi tout ça pour lui? Les autres n'auraient-ils pas pu… Je ne termine pas ma pensée. Non, je suis incapable d'imaginer un de mes frères et sœurs souffrant à sa place pour équilibrer les choses. Notre famille a toujours été un savant mélange d'équilibre et de déséquilibre; cette fois-ci ne fera pas exception.

Une fois seul, j'ose approcher une chaise du lit. Je ne sais pas quoi dire à Colin. Est-ce que les gens nous entendent vraiment quand ils sont dans le coma? Les yeux fermés, j'écoute les sons que font les machines auxquelles il est rattaché.

Est-ce que c'est moi qui aurais reçu ce bout de métal si j'avais été à ma place habituelle dans la voiture? Est-ce que j'aurais conduit? Est-ce que c'est mon père ou ma mère qui l'aurait eu? Et moi, ça saignerait dans ma tête, comme dans celle de ma mère? Est-ce que?…

Ma main a bougé, a touché les doigts de Colin. Sans y réfléchir à deux fois, je les serre et colle mon front sur son avant-bras. *S'il te plaît, ne me laisse pas tomber, il faut que tu m'apprennes comment fonctionne la rotation des lunes autour des planètes, et comment les anneaux de Jupiter la maintiennent en équilibre*.

Dans son sommeil, Cédric bouge les paupières. L'une des deux en tout cas, celle qui n'est pas mauve, bleu et noir. Le tube a été retiré de sa bouche et j'ai vu l'infirmière changer son pansement, tout à l'heure. Le choc de l'accident a endommagé son appendice; les médecins en ont fait l'ablation. Il devrait se réveiller sous peu. Il y a une heure que j'attends, et il ne fait que bouger les paupières. Une partie de moi en est soulagée. Contrairement à Colin, si loin de moi maintenant, mon autre frère bouge quelque chose. Mais je ne suis pas prêt à le voir se réveiller. Qu'est-ce qu'il me dira? Que je suis un ingrat, que je ne mérite pas d'être un Auclair?

Avec un dernier regard vers Céd, je me lève. J'ai été incapable de lui parler, de lui toucher la main, j'ai peur de briser quelque chose.

Pour la première fois, je vais voir ma mère. Ma grand-mère est assise près du lit et feuillette une revue. Elle me sourit doucement lorsque j'entre dans la pièce, avant de se lever et de sortir. Ma mère est… Un côté de sa tête est rasé. Je n'arrive pas à penser à autre chose. Une tête rasée, c'est excentrique, c'est vivant… Mais elle, je ne sais pas si elle vit. Qu'est-ce que je ferais sans ma mère?

Je me détourne si rapidement que je ne vois pas le docteur qui se tient derrière moi et le percute de plein fouet. Il est tellement grand que sa mâchoire frappe le côté de ma tête. Ça me rappelle Caleb et son plâtre, ainsi que toutes les fois que j'ai reçu quelque chose sur la tête de la part de mes frères et sœurs.

— Tu as mal? m'interroge le docteur Brochu, levant la main vers mon front.

J'esquive son geste avec un signe de dénégation. Il entre dans la chambre et observe les machines auxquelles ma mère est reliée. Je ne regarde pas.

Il parle de mes parents, de leur état, de l'espoir qu'il a que, d'ici la fin de la semaine, tout le monde sera réveillé, des progrès que ma mère a faits, je ne sais comment, sans bouger, et des Numéros, que je ramène à la maison. À ce point de son monologue, je le regarde franchement. Nous sommes presque rendus dans l'aile pédiatrique.

— Tu es très bon pour eux, me dit le docteur Brochu.

S'il savait… L'image de Colin, sur le pas de la porte, samedi matin, envahit mon esprit. Il avait l'air si effrayé lorsque j'ai crié après lui… Deux à la maison, maintenant… Compte partiel, mais je dois m'en contenter. J'espère que les sœurs Barnabé n'ont pas d'ennuis avec les filles.

— Adam! Mamie est là!

Des voix joyeuses m'accueillent dans la chambre des Numéros. Ma grand-mère est assise sur le lit de Charlou, qui a les yeux rouges.

Je dépose mon sac près de la porte et ouvre les bras. Charlie se glisse en bas du matelas, suivie de Caleb. J'enfouis mon visage dans leurs cheveux longs. Ils ont pris une douche, ou ont été lavés; ils ne sentent pas comme à la maison. Je m'ennuie de leur odeur.

Caleb tapote mon dos quand je le serre contre moi, ses petites mains caressant mes omoplates. J'aurais envie de ne plus jamais bouger.

— Ç'a fait un gros *boum*, dit soudainement Charlie. Et j'ai crié fort.

Ses yeux sont pleins de larmes. Caleb, sans un mot, touche ses cheveux.

— Est-ce que papa et maman vont mourir? chuchote ma sœur contre mon épaule.

Je ne sais pas quoi dire, j'ai la gorge nouée.

— Les docteurs sont allés à l'école longtemps, répond ma grand-mère. Ils savent faire plein de choses…

— Même de la magie?

La voix aiguë de Charlou me rappelle cette image, ce gros plan, à la télévision, sur la botte de Caleb. J'ai l'impression que des semaines se sont écoulées depuis ce moment. Je tente de sourire à ma petite sœur et mens:

— Moi, j'y crois. Pas toi?

Elle fait oui de la tête. Tant mieux.

Ce coup-ci, j'ai apporté des vêtements dans mon sac à dos, et j'aide Caleb à les enfiler. Il a des égratignures et beaucoup d'ecchymoses. Charlou veut aider, mais elle est très étourdie. Je suis presque soulagé qu'elle ne sorte pas aujourd'hui, j'aurais peur de faire quelque chose de mal et d'aggraver son état.

— J'ai récupéré certaines choses pour toi, me dit le docteur Brochu, lorsque nous quittons la pièce, une Charlie très déçue couchée dans son lit. La police nous les a remises.

Il a dans ses mains un gros sac-poubelle noir. Il n'a pas besoin de préciser que ce sont des objets trouvés dans les fourgonnettes. Je me demande comment je vais avoir la force de l'ouvrir.

J'ai servi des spaghettis pour le souper, après être allé chercher Milan au métro Longueuil. J'ai lu des histoires, dessiné avec Caleb, mis de la crème, donné des aspirines, nettoyé, frotté, soulevé l'un, bordé l'une et consolé une autre. Je me retrouve dans la cuisine vers vingt heures, seul et perdu. On a placé les matelas des filles dans le corridor, et tous les enfants sont pelotonnés les uns contre les autres au beau milieu du chemin. Dans son sommeil, Clara caresse la tête de Caleb. Ma grand-mère s'est étendue au milieu des enfants et s'est endormie. Je n'ai pas eu le cœur de la réveiller.

Rageusement, j'attrape une assiette et la lance au sol. Je pense que je crie aussi. Mon cœur bat si vite, je le sens dans toutes les parties de mon corps. L'assiette ne s'est pas cassée, alors j'en prends une autre, la lance contre le réfrigérateur; elle rebondit.

— Adam, ça va? s'enquiert Milan d'une voix inquiète.

Son pantalon est encore détaché; il est sorti rapidement de la salle de bain. Sans répondre, je prends un verre et le propulse au sol. Le lait qu'il contenait éclabousse le carrelage. Aucune fracture. Un soulagement sans nom s'empare de moi. On n'est pas cassés. On a été frappés, mais tout le monde va s'en sortir, tout le monde… Rien ne se casse chez les Auclair.

Milan m'entoure de ses bras. Je crois que je me suis assis au sol, appuyé contre le comptoir. Il pose ses lèvres dans mon cou.

— C'est ma place…

On se redresse brusquement. Célia se tient près de la table, en pyjama, et me désigne avec un air sérieux. Je ne comprends pas.

— C'est mon frère, dit-elle encore. C'est ma place.

Milan se relève lentement, incertain. Ma sœur approche, s'agenouille devant moi et touche mon visage. Je guide sa tête contre mon épaule, comme je l'ai si souvent fait avec les autres Numéros lorsqu'ils se blessaient ou avaient fait un cauchemar.

— J'avais peur quand je me suis réveillée toute seule à l'hôpital, chuchote-t-elle. Mais t'es là, maintenant, j'ai pas peur. Toi, tu veux un plus grand pour arrêter d'avoir peur, c'est ça, hein?

Elle lève ses yeux bruns vers moi. Yeux bruns comme tous les autres, un petit nez comme tous les autres, la forme de son visage est si semblable… si semblable à la mienne. Je fais partie de cette famille, moi aussi.

— Céd va revenir, reprend Célia. Pas vrai?

— Oui, bien sûr…

Je ne reconnais pas ma voix. Elle est si rauque et fatiguée… Il y a trois jours que je n'ai pas dormi, et ma tête n'en peut plus de trop penser, d'avoir peur de la réalité. J'ai crié, j'ai dit des choses, et ils vont m'en vouloir quand ils se réveilleront. Ça ne sert à rien d'éviter d'y prêter attention, ça arrivera malgré tout, il *faut* que ça arrive. Je *dois* ravoir mes parents, Cédric et Alice.

— Tu veux que je dorme avec toi pour que tu n'aies pas peur? me propose ma sœur, me tirant de mes pensées. Ou je peux seulement te flatter la tête, comme maman le fait parfois.

— Je vais dormir avec Milan, que je l'informe en le désignant du menton. Merci, Cici…

Elle se relève et me détaille un moment avant de faire de même avec Milan. Je n'ai pas la force de m'expliquer ou de répondre à ses questions silencieuses. Heureusement, après quelques secondes seulement, elle sourit et se penche vers moi pour m'embrasser le dessus de la tête. Comme maman le fait… Comme quand…

Je ferme les yeux et l'entends s'éloigner avec un «bonne nuit» tout plein de douceur. Comme quand c'est ma mère qui le dit…

Je sens les larmes contre mes lèvres. Enfin… Les genoux remontés sur la poitrine, dans un coin de la cuisine, je pleure enfin. Je pleure toutes les éraflures qui brûlent la peau de mes frères et sœurs, je pleure tous les points de suture qui tirent, toutes les coupures qui piquent et toutes les gouttes de sang versées, tous les masques à oxygène qu'on a dû leur mettre sur le visage, tous les doutes sur leur survie, tous les battements de cœur désordonnés et la tête drainée de ma mère. Je pleure le bébé d'Alice. Tous les pansements qui ne guériront jamais la vraie blessure qui afflige notre famille, tous les poils rasés de mon père et les cheveux de ma mère, tous les organes perdus ou abîmés, et je pleure l'infection qui va peut-être tuer mon petit frère.

Lorsque je relève la tête et reprends mon souffle, on dirait que je refais surface après m'être presque noyé. Milan s'est assis devant moi, les jambes en tailleur, et il attend, le visage humide. On se dévisage; il se mord les lèvres et mes larmes coulent.

Tout à coup, ça me frappe, sûrement aussi fort que l'impact des voitures contre le poids lourd. Je recule dans le temps, jusqu'à cette nuit où j'ai rencontré Milan, jusqu'à ce moment où j'aurais donné n'importe quoi pour vivre différemment, jusqu'à cette conversation qu'on a eue dans le restaurant, Shiro, Félicia, Milan et moi. Félicia a dit: «Être amoureux, c'est comme être extrêmement malheureux et infiniment heureux tout à la fois. Il faut beaucoup de courage pour être amoureux. C'est donner le pouvoir à quelque chose de super beau de te briser le cœur.» Je renifle et dis, un rire étonné dans la voix:

— Tu sais quoi? Je suis amoureux de ma famille.

14

Je fixe le plafond dans la pénombre; le soleil commence à se lever. Milan est couché sur le ventre, son bras en travers de mon torse. Nous sommes dans le lit de Colin.

J'inspire profondément, sans réfléchir. Milan bouge la tête et se rapproche. Ses yeux s'ouvrent lentement.

J'étire le menton pour l'embrasser. Son sourire est doux. Sa main caresse mon cou. Si on était seuls… Je m'assois sur le matelas et il fait de même. Machinalement, je regarde l'écran de mon cellulaire, que j'ai posé sur le sol, hier soir. Rien. Pas de mauvaises nouvelles, donc. Les médecins attendent habituellement le matin avant d'appeler pour donner les bonnes.

— Qu'est-ce que tu fais? Tu as dormi, au moins?

— Je vais aller prendre une douche, que je chuchote. Tu viens?

Je vois dans son visage qu'il est hésitant. J'en ai envie, c'est tout. Il n'y a pas d'autres raisons, j'ai besoin de proximité. Sur la pointe des pieds, nous contournons les matelas dans le corridor et nous rendons au rez-de-chaussée. Je passe par-dessus la troisième marche, celle qui craque le plus fort, et, dans la salle de bain, je fais couler l'eau de la douche. Puis je me tourne vers Milan et descends mon pantalon. Ses yeux voyagent sur tout mon corps, ses mains se tendent pour toucher mes doigts.

— On est pas obligés, me dit-il. Je sais que tu as de la peine et…

— J'ai envie d'oublier…

Je n'oublie pas. Mais la chaleur de l'eau et ses mains me font énormément de bien. Je veux m'occuper de tout, mais je ne peux soigner mes parents et je suis fatigué. Alors ses caresses, je les accepte avec soulagement. Je lui dis «je t'aime» dans l'oreille et il embrasse ma peau avec plus de ferveur. J'ignore si Milan réalisera un jour à quel point j'ai besoin qu'il agisse exactement comme il le fait, qu'il reste avec moi, dans ce bordel qu'est ma vie en ce moment.

Nous avons presque fini de nous laver lorsque je me fige. Un bruit. À l'étage.

— Les petits sont réveillés.

— Tu as entendu ça?

Une serviette autour de la taille, j'entrouvre la porte. Quelqu'un marche en haut. Le soleil est enfin levé; depuis combien de temps sommes-nous dans la douche?

La tête de ma grand-mère apparaît au-dessus de la rampe d'escalier. Elle me tend mon téléphone.

— Ç'a vibré.

Je la remercie et réponds. Mon rythme cardiaque s'est accéléré, je sais que c'est l'hôpital.

— Adam?

Je m'appuie sur le dossier du divan pour ne pas tomber. Sa voix… Elle est plus rauque que dans mon souvenir. J'ai la bouche ouverte, l'air hagard j'en suis sûr.

— Tu es là?

— Cédric.

— Adam…

Il pleure. Je l'entends pleurer au bout du fil. À l'intérieur de moi, ça crie. Je suis loin, il est tout seul, et je voudrais tellement le serrer dans mes bras. C'est lui, le Numéro Un; s'il appelle, c'est que tout va s'arranger. Je déclare rapidement:

— Les petits sont en forme, je me suis occupé de tout, promis. Mamie est là, tu veux lui parler?

— Dans une minute. Adam…

Des pas approchent dans les marches. En me retournant, je remarque Milan, toujours à demi nu, un sourire incertain sur le visage.

— Tu vas venir me voir, aujourd'hui? me questionne mon frère.

— Oui, bien sûr. Tu vas sortir?

— Pas encore, ti-pet. Mais j'aimerais que tu viennes. Juste toi.

Je n'arrive à me libérer qu'après l'heure du dîner. Ma grand-mère a décidé de bricoler avec les petits, et Milan et Célia se sont portés volontaires pour aller faire quelques emplettes à pied. J'ai l'impression que ma plus vieille sœur étudie Milan, question de savoir s'il a sa place parmi nous; je le faisais avec les blondes de Cédric, je crois qu'elle a compris qui il est pour moi.

Dans le stationnement de l'hôpital, je prends une grande inspiration avant de quitter la voiture. J'ai peur de la discussion qui va suivre. Cédric n'avait pas l'air en colère, seulement très fatigué. Plein d'appréhension, je me dirige vers sa chambre.

Céd est assis dans son lit, la tête tournée vers la fenêtre. Son œil gauche est encore fermé et enflé, il a des bandages sur les bras, son avant-bras droit est plâtré. Son cou se tourne lentement et il me regarde droit dans les yeux, comme s'il savait que j'étais là, à l'observer depuis plusieurs minutes, et qu'il m'avait laissé faire. Je déglutis avec peine, je ne veux pas qu'il me voie pleurer.

J'ouvre la porte doucement et avance. Je sens le soleil sur mon visage. Maladroit et gêné, j'approche une chaise du lit et m'assois. Les barreaux ont été abaissés, mais j'hésite à toucher le matelas.

— Le docteur t'a dit quoi? que je demande à Cédric.

— Que tout le monde était sur le bon chemin.

Je lève des yeux suppliants vers Céd. Est-ce que c'est vrai? Avec moi, le docteur n'est jamais si catégorique; j'ai l'impression que mes parents et Colin marchent sur un fil de fer, entre la vie et rien du tout.

— C'est la vérité, répond mon frère à ma question silencieuse. Une infirmière m'a emmené voir les parents. Alice s'est réveillée tout à l'heure, tu le savais?

Le sourire de mon frère est étincelant, mais je ne le vois qu'une fraction de seconde avant de m'approcher assez pour poser ma tête sur le coton de la couverture. La main intacte de mon frère effleure mon cou instantanément. Il ne parle pas de la fausse couche.

— Le docteur a aussi dit que tu avais tout pris en charge avec mamie, continue mon frère. Elle devait paniquer…

— J'ai dit des choses…, que je murmure. Je m'excuse.

Mon frère cherche ma main sur le tissu, mais je me suis redressé sur ma chaise.

— Moi aussi, je m'excuse, chuchote-t-il. Tu avais raison de te mettre en colère.

— Non, je…

— Oui, tu avais le droit. J'aime nos parents, j'aime les petits et je t'adore, toi, et je croyais que mes visites et mes appels étaient suffisants. J'avais tort, et ce n'est pas ta faute.

J'étais si convaincu de n'avoir eu aucun effet sur eux, à part les avoir blessés. Est-ce qu'on m'a enfin entendu? Dans les circonstances, je crois que j'aurais préféré ne jamais m'être mis en colère, pour ne pas vivre avec ce malaise. Je refuse que ce soit les dernières paroles que mes parents et Colin aient entendues de moi.

Ma colère a fondu, mais je me rends compte que je ressasse mes griefs. Les yeux tournés vers l'extérieur, je

chuchote:

— On n'a pas à parler de tout ça. J'ai vraiment exagéré, je suis désolé.

— Adam, je te connais, tu te fâches et tu t'en veux. Et, ensuite, tu te punis en ne voulant plus en discuter.

Est-ce que c'est ce que je fais? Non, pas vraiment. Je crois que, en fait, j'essaie de ne jamais empirer les choses. OK, peut-être que je me punis, je n'en sais rien.

— J'aurais pas dû dire que je détestais tout le monde…

— Tu as vu mon message texte, non? Celui que je t'ai envoyé quelques heures après qu'on est partis?

Incertain, je cherche mon cellulaire dans ma poche. J'ai un vague souvenir d'avoir reçu un message samedi après-midi, alors que j'étais étendu sur le divan, fulminant de rage et de désespoir. Je n'ai pas voulu le lire et je l'ai oublié.

Je glisse mon pouce sur l'écran, presse le prénom de Cédric et lis: «Je te promets d'être un meilleur frère pour toi. Dis-moi quoi faire et je le ferai.» Je relève la tête, les sourcils froncés.

— Tu es un bon frère, Céd, que j'objecte. Tu m'as montré à pédaler, à faire pipi debout sans tout salir, tu… T'es mon grand frère.

— Je sais, soupire-t-il, mais j'en ai seulement le titre, pas vrai? Je suis trop loin, je m'en suis rendu compte quand tu as crié, explique-t-il devant ma confusion. C'est pas juste la distance géographique, le problème. Tu avais raison, je ne me suis pas engagé envers la famille, pas autant que j'aurais dû. Et je ne me suis pas impliqué auprès de toi. J'ai manqué mon coup…

— C'est pas vrai…

— C'est à moi que tu aurais dû dire que tu es gay en premier.

J'ouvre la bouche pour protester, mais n'y arrive pas. Je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il aborde mon homosexualité. Toutefois, je me retiens depuis tout à l'heure de mentionner Milan, de dire que j'ai de l'aide, que je l'aime. Cédric me lance un regard triste.

— On aurait dû élaborer un plan ensemble pour l'annoncer aux parents, répéter, en discuter. Ou peut-être que je vois ça trop gros, j'en sais rien. Mais j'ai l'impression que j'aurais dû être ton confident, comme toi, tu l'as été quand j'avais quinze, seize ans. Je voulais que tu te sentes en confiance et que, dès que quelque chose n'irait pas, tu penses à moi et que tu saches que tout irait bien si j'étais là. Parce que, quand je pense à la maison et aux petits ou à nos parents qui sont débordés, moi, je pense à toi et je suis soulagé. Ce n'est pas réciproque et ça me fait de la peine.

— T'es parti, que je murmure. Maman n'arrêtait pas d'avoir des bébés et t'étais la seule personne qui me parlait pour vrai. Et t'es parti, Céd. Tu appelais et tu venais aux fêtes quand t'étais aux études, tu prenais toujours des nouvelles, je sais que tu t'inquiètes pour moi et les autres, mais… t'es *parti*.

Je marque une pause et regarde mon frère. Son visage tuméfié et ses yeux tristes. Il me fait signe de continuer d'un hochement de tête.

— Tu avais le droit de t'en aller, mais… Ç'a rendu ma vie bien plus compliquée. Tu sortais, au secondaire. Tu travaillais, tu m'achetais des trucs avec ton argent, tu as joué au football. Je suis jaloux de ça; j'ai perdu ma chance d'avoir de la liberté et je t'ai perdu, toi, quand t'es allé étudier.

De nouveau, Cédric tend la main vers moi. Cette fois-ci, je la prends. Sa paume est rêche. Quand je la retourne, je vois les égratignures. Ça doit lui faire mal, et pourtant il reprend mes doigts, les serre.

— Je savais qu'on s'éloignerait quand je suis parti au cégep, mais pas tant que ça. Quand je pense que tu m'as même pas dit que t'étais gay…

— Pourquoi tu reviens toujours là-dessus? que je demande, inquiet à l'idée que ça lui pose problème, tout à coup.

— Parce que c'est important! C'est important pour toi, alors c'est important pour moi. Je veux dire, quand j'ai embrassé une fille pour la première fois, qui l'a su en premier?

— Moi?

— Oui, acquiesce mon frère. Avant tous mes amis. Et mon premier *kick*, c'est à toi que j'en ai parlé, même si t'étais petit et pas du tout rendu là, continue-t-il avec un rire fatigué. Toi, ton premier *kick*, je suppose que tu l'as

avoué à personne.

Je hausse les épaules. C'est vrai, je ne l'ai pas dit, mais ce n'est pas parce que Cédric était loin; c'est parce que j'avais huit ans et que je ne comprenais pas ce que ça voulait dire. Bon, peut-être que, plus tard, j'aurais aimé avoir une oreille… Qui j'essaie de berner? J'ai crié après lui et mes parents exprès pour l'avoir, cette oreille.

— Tes questions et… bref, tout ce que je t'ai raconté, tu l'as gardé pour toi. C'est là que j'ai failli à ma job de frère. Je veux pas que tu penses que… que je m'intéresse pas à toi parce que t'es gay. Je veux réparer ce que mon départ a brisé, d'accord?

J'aurais envie d'affirmer qu'il n'y a rien à réparer, mais ce serait faux. J'ai souvent pensé l'appeler pour lui demander des conseils, mais j'ai toujours eu l'impression que sa vie était si tranquille, si paisible, et qu'il ne voudrait pas que je la salisse.

— Je peux te parler de Milan, si tu veux…

J'ai tout raconté à la course, pour ne rien oublier de notre histoire que mon frère aurait aimé connaître dès ses débuts. Je voyais bien qu'il était fatigué, alors j'ai prétexté un besoin de retourner à la maison et l'ai laissé dormir. Je suis allé voir Alice, l'ai serrée dans mes bras. Elle avait l'air plus amochée que mon frère, mais le docteur, que j'ai croisé en chemin vers les chambres de mes parents, m'a dit qu'elle sortirait d'ici la fin de la semaine et que Céd, si ses radiographies étaient belles, pourrait rentrer demain. Pour cela, ma grand-mère et moi devions promettre de l'empêcher de bouger.

Je quitte l'hôpital le cœur plus léger. À la maison, je suis accueilli par Caleb, qui court dans ma direction, et une odeur d'ail et de crème. Je le soulève et il enroule ses bras autour de mon cou, son plâtre rugueux contre ma peau.

— Bonsoir, Adam.

Benoît arrive de la cuisine, un chapeau de cuisinier fait en papier construction rose sur la tête. L'œuvre de Clara, j'en suis persuadé. Elle est assise sur le divan du salon, sa cheville surélevée, à côté d'Antoine. Il me salue d'un signe de tête. Je demande:

— Où est mamie?

Caleb montre le mur à ma droite. J'en déduis qu'elle est chez les voisines.

— Je fais le souper avec Milan et Benoît! lance Célia depuis la cuisine.

Je serre mon frère encore plus fortement contre moi. Je suis épuisé et j'aurais envie d'être seul un long moment, j'ai la tête pleine de choses à faire et je manque de temps, mais pour rien au monde je ne voudrais que Milan et les deux autres partent. Les Numéros ont besoin d'un peu de normalité et je crois que je vais me sentir mieux après avoir pensé à autre chose qu'à mes parents pendant un moment… Je repousse le sentiment de culpabilité qui menace de revenir. Je les aime, mes parents. Même si j'ai besoin d'une pause de temps en temps.

À la cuisine, Milan est dos à moi. Quand il se retourne enfin, je lui souris. Il semble surpris par mon visage sûrement très joyeux, mais répond à mon sourire.

— J'ai vu Cédric et Alice, que je déclare. Ils m'ont parlé et les docteurs sont contents.

Célia, excitée, va transmettre la nouvelle au salon. J'échange un regard avec Milan.

— Je crois que je passe le test, chuchote-t-il.

Il s'approche pour toucher les cheveux de Caleb qui enfouit sa tête dans mon cou. Milan se recule prestement quand Benoît réapparaît, comme pris en faute. Ce dernier replace son chapeau de chef sur son crâne.

— J'ai fait des pâtes Alfredo. Avec du pain à l'ail gratiné et un gâteau au chocolat. Au diable les calories!

— Merci d'être venu… Qui a appelé?

— Ta grand-mère, m'explique Antoine, quittant le salon et s'appuyant contre la table. Ben a décidé de cuisiner… Les dames d'à côté devraient revenir sous peu, au fait.

Je ne sais pas quoi dire. Ma maison est pleine de nouveau. Pas complètement, je ne suis pas entièrement apaisé, mais je me sens mieux tout à coup. Je pense à Colin et tente d'éviter, avec plus ou moins de succès, que mon humeur s'assombrisse. Je vais aller le voir demain.

Milan fait des grimaces à Caleb. Ce matin, il a semblé prendre réellement plaisir à jouer avec lui. Ça me touche qu'il aime mes frères et sœurs comme ça.

On est si près l'un de l'autre… que je l'embrasse. Juste un baiser, sans plus. Mais qui le fait sourire davantage, alors je suis content.

Milan se dirige vers le salon. Célia lui fait une place sur le divan. Oui, il a eu l'approbation des petits. Je n'avais jamais remarqué à quel point on se montrait protecteurs les uns envers les autres. Je sais que je le suis, mais je n'avais pas compris que c'était réciproque.

Je me retourne, pour me retrouver face à face avec Benoît, son chapeau fait maison maintenant de travers. Il me dévisage avec un regard amusé. Au bout de la table, Antoine se racle la gorge avec le même air. Qu'est-ce que… Oh, je viens d'embrasser Milan. Ça m'a fait du bien, et je ne veux pas gâcher mon émotion avec de la gêne. Je hausse les épaules avec un faux air innocent.

On a mangé agglutinés autour de la table, dans le bruit et les *slurp* des petits qui essayaient d'aspirer leurs pâtes. Il n'y avait pas assez de place pour tout le monde, mais, le divan ayant été tourné, on a pu conserver un semblant d'unité dans la cuisine. Milan, assis à mes côtés, semblait un peu dépassé par les conversations décousues et les rires qui fusaient à droite et à gauche.

Je n'avais pas beaucoup d'appétit – comment aurais-je pu? Je n'étais que trop conscient de l'absence de mes parents au bout de la table –, mais je ne me sentais plus aussi oppressé de l'intérieur. Cédric va bien, les petits vont bien. Je me suis toujours senti à l'extérieur de ce tout, mais l'accident me fait voir les choses un peu différemment. Je ne suis pas exclu, je me suis moi-même exclu. Je sais que les choses ne sont pas réglées du tout entre mes parents et moi, et j'ai très peur du moment où je vais leur faire face. Je devrai excuser mes insultes et mes cris. J'évite d'y penser pour le moment.

Plus tard, je me laisse tomber sur le divan et repense à Clara. Elle m'a caressé la main quand je la regardais se nettoyer la bouche après le repas.

— Qu'est-ce que t'as? que j'ai demandé.

— Merci.

— Pourquoi?

Elle a haussé les épaules, la bouche encore barbouillée de chocolat. Ça m'a fait bizarre de la voir comme ça, toute petite et les yeux si sérieux. J'ai eu peur, tout à coup, que l'accident ait gâché quelque chose chez mes Numéros. Leur insouciance, ou un truc comme ça…

Ensuite, après l'histoire, quand tout le monde a été couché au beau milieu du corridor, ç'a été au tour de Caleb de me caresser la joue.

— *Ze* t'aime plus que le père Noël!

— Je t'aime plus qu'un poulain, a renchéri Clara.

— Je pense que Colin t'aime plus que la Lune, a conclu Célia.

J'ai soudain eu mal au ventre. Et s'il ne se réveillait jamais? Il est tout seul à l'hôpital… Et s'il croyait que je ne l'aime plus? Est-ce que lui m'aimerait quand même plus que la Lune?

— Bonne nuit, Milan, a lancé Clara tout à coup.

Les petits ont répété leurs «bonne nuit» à Milan et nous sommes descendus au salon, où ma grandmère s'affairait.

— Repose-toi, m'a-t-elle dit quand je me suis approché de la cuisine pour l'aider. Tu en as assez fait.

Je l'ai remerciée et ai entraîné Milan hors de la pièce. Mamie ne parle pas beaucoup, comme moi, et j'apprécie son calme. Alors je fais comme elle me le demande. Nous nous installons sur l'un des divans et j'allume la télévision. La tête appuyée sur le dossier, j'écoute les murmures des petits, en haut. Nous sommes mardi et ça me rappelle, de nouveau, que rien n'est exactement comme avant. Milan caresse ma cuisse doucement et j'ouvre enfin les yeux.

— Je commence à te comprendre mieux, dit-il.

— Je ne te suis pas…

— Tu sais des choses que quelqu'un de ton âge ne devrait pas savoir. Tu fais le lavage les yeux fermés, tu peux écouter à droite, parler vers la gauche, aider avec une main et nettoyer de l'autre. Tu disais que ta famille te rendait différent et je croyais que tu exagérais. Mais c'est beaucoup de travail. Je peux comprendre que ça t'étouffe et te fasse sentir à part des autres. Surtout quand tu vois que, moi, je n'ai aucune responsabilité.

— Je t'enviais vraiment, que je chuchote, coupable. Je dois encore t'envier un peu quelque part.

— Et moi, j'aurais tellement voulu avoir des frères et sœurs… Bon, peut-être pas autant…

Ça me fait rire un peu. Je ne sais pas combien de familles nombreuses il y a au Québec, mais je sais que, pour la majorité des gens, le mot «nombreuse» équivaut à trois ou quatre enfants. Sept, c'est anormal pour la plupart; on le voit si souvent dans les regards. Je ne sais pas si je vais un jour être à l'aise avec l'idée de me promener avec mes frères et sœurs et de me faire regarder de travers, mais je crois que je commence à y accorder un peu moins d'importance. Colin me manque.

— Où es-tu parti? murmure Milan à mes côtés, me faisant lever les yeux. Je voulais seulement te dire que je m'excuse, moi aussi, de ne pas avoir demandé plus d'explications, de t'avoir cru insensible sans même tenter de comprendre.

J'appuie ma tête sur son épaule, le silence seulement brisé par l'animateur d'un quiz télévisé quelconque. Lentement, je me dégage et vais chercher le gros sac-poubelle noir que le docteur m'a donné hier. Je l'avais caché au fond de la garde-robe de l'entrée, mais force est d'admettre qu'il n'avait quitté que mon champ de vision, pas mon esprit.

J'en ressors des bottes disparates et un livre d'histoire à la page couverture pliée. La main au fond, je touche quelque chose de dur. Des clés. Au creux de ma paume, elles sont froides. Ce sont celles de la fourgonnette de ma mère, celles que j'utilisais lorsque je voulais me sauver.

— J'ai appelé les assurances, m'informe mamie, me faisant sursauter.

Elle approche, prend place sur le second divan.

Milan tend la main vers un tube blanchâtre qui dépasse du haut du sac. Il est un peu froissé. Il le déroule.

C'est le plan du sous-sol! Je ne l'ai jamais vu, mon père disait toujours qu'il n'avait pas besoin de plan pour bâtir des choses, qu'il avait bien bâti notre famille sans instructions. Ça faisait sourire ma mère.

Le plan délimite les pièces: la salle de lavage, la chambre de mes parents, notée «chambre 4»… La pièce que nous avons peinte en bleu est appelée «chambre 5». Ce n'était pas un débarras?

Je n'ai pas le temps de me questionner davantage que Milan me tend un second plan, plus petit, qui était enroulé à l'intérieur. Il s'agit de celui du grenier. Pourquoi mon père a-t-il commencé à le rénover? Pourquoi avancer les murs et y faire du rangement?

— Adam, dit Milan d'une voix douce.

Il pointe quelque chose sur le papier.

Dans le coin inférieur droit, il est écrit: «Chambre Adam.»

15

Incapable de dormir, je suis descendu au sous-sol. Je passe la main sur les murs de la pièce bleue, glisse mes bas sur le plancher neuf. La neige a beaucoup fondu, et je vois par la fenêtre la clôture qui sépare notre maison de celle des sœurs Barnabé. Une autre couche de peinture, des moulures, et ce sera terminé.

Je lève les yeux vers le plafond et je revois le grenier dans ma tête. Ma chambre? Je n'arrive pas à y croire. Il est grand, le grenier. Immense. Avec deux lucarnes. Tout ce vide pour moi? Je m'appuie sur le mur et descends jusqu'au sol. Toutes ces heures de travail, tout cet argent investi… en partie pour moi? J'imagine un lit et mes livres… À moi?

Mes parents voulaient peut-être me faire la surprise de cette pièce pour mon anniversaire. C'est aujourd'hui, minuit est passé, on est le 4 mars. Ils m'ont toujours souhaité «joyeux anniversaire» dès le matin, avant même de dire «bonjour»; ce sera la première année qu'ils oublieront, par la force des choses.

Les genoux remontés près de ma poitrine, je laisse couler mes larmes. Personne ne me regarde, personne ne m'entend, alors je laisse aller ma peine. Quand je me relève, je me dirige immédiatement vers les pots de peinture. Je vais finir le travail; mes parents seront heureux de pouvoir voir cet espace terminé. Je crois que cette chambre sera pour les plus petites, Charlou et Clara. Je repense au grenier, *mon* grenier. Je vais pouvoir inviter Milan à dormir, avoir mon intimité. Cette pensée me fait sourire et je me mets à la tâche avec ardeur.

Trois heures plus tard, je remonte les marches rapidement. Les Numéros se sont réveillés, forcément, et ils commencent à se lever et à s'étirer. Milan vient d'aider Charlou à descendre l'escalier.

Il touche mon épaule et m'embrasse brièvement.

— Il faut que tu dormes plus, Adam.

— Je sais…

Je me déplace vers la cuisine.

— Pain doré, ça vous va?

Des cris enthousiastes me répondent. Tant mieux, j'ai besoin d'énergie.

— Adam!

Mon cœur part au galop. Ma grand-mère crie mon nom! Elle a eu un appel? Qu'est-ce qui se passe? Je monte les marches quatre à quatre depuis le sous-sol. J'en étais rendu à nettoyer la salle de bain, la nouvelle douche, le lavabo et la toilette. Quand les installateurs se sont pointés à la porte, ce matin, on leur a presque demandé de revenir plus tard. Les avoir dans la maison à un moment pareil me semblait surréaliste. Et puis, je me suis dit que la vie continuait et qu'il nous fallait absolument une autre salle de bain. D'ailleurs, j'ai affirmé que j'allais terminer le sous-sol, c'est ce que je vais faire.

— Mamie?

Elle arrive de l'étage, Caleb dans les bras.

— Mon Adam préféré! s'exclame-t-elle. Bonne fête!

Je souris. Je suis son seul Adam. Et puis, elle m'a déjà souhaité «bonne fête» trois fois depuis mon réveil.

Comme si elle avait donné le coup d'envoi à une chorégraphie répétée d'avance, tous les petits se précipitent sur moi et me serrent. Encore une fois. Tous ceux qui arrivent à marcher, évidemment.

— Ferme les yeux, m'ordonne ma grand-mère.

J'obéis, curieux. Qu'est-ce qui se passe? Dans mon souvenir, ma grand-mère était calme et posée, elle n'aimait pas le bruit ni les effusions. On dirait une autre personne, tout à coup. J'entends des bruits étranges, métalliques, des rires retenus. Derrière mes paupières, la lumière se tamise. On a tiré les rideaux?

— Mon cher Adam, c'est à ton tour…

Éberlué, je les écoute me chanter *Joyeux anniversaire*, ouvrant les yeux. Mamie s'approche de moi avec son gâteau, sur lequel trône un paquet de bougies allumées. Elle chuchote:

— Il ne faut pas oublier.

J'inspire et souffle les bougies. Quand j'étais petit, je demandais à être comme Cédric, parce qu'il était mon héros, grand, fort et courageux. Et puis, j'ai souhaité qu'il ne parte pas. Ensuite, que ma mère n'ait pas d'autres bébés. Dans les dernières années, je souhaitais seulement me sentir à ma place. Aujourd'hui, je demande une trêve. Entre mes parents, mes frères et sœurs, et moi.

— Parce qu'on fête tes dix-sept ans, ajoute mamie, mais aussi toi tout entier, mon Adam. J'ai beaucoup pensé en attendant l'avion, puis à l'hôpital avec Cécile, Calvin et Colin. Ils sont en pause, mais pas nous, et pas toi. Tu grandis trop vite, vous grandissez tous trop vite.

Milan s'est approché, gêné, et je croise le regard de ma grand-mère. Je vois ce qui a changé chez elle: elle a eu peur de tout perdre et, maintenant, elle ne veut rien manquer. Je la comprends. Elle coupe un triangle de gâteau et les petits s'extasient devant les couleurs à l'intérieur. Je me suis ennuyé de son gâteau à étages multicolores.

— C'est un gâteau arc-en-ciel, me dit-elle. En ton honneur plus que jamais. Et je sais qu'on va gâcher le dîner, mais on s'en fiche. Mangeons du gâteau! Tu auras tes cadeaux ensuite.

— Ça fait longtemps qu'on garde le secret! s'écrie Célia depuis le divan du salon où elle est assise avec son plâtre.

— Patate sale! s'exclame Caleb.

— De la pâte à…, tente de le corriger Clara.

— C'est une surprise! répète Cici avant de marmonner: Ah, les enfants…

Milan et ma grand-mère éclatent de rire et moi, je les regarde, souriant. À quel âge doit-on arrêter de croire aux vœux et aux souhaits? Pas à dix-sept ans, j'espère.

La peau de Colin est chaude. Je ne cesse de passer ma main sur l'os de son poignet; il a maigri. Je n'aime pas ça. Son teint est blanc, trop blanc. Je me lève et touche son front avec l'intérieur de mon poignet: il fait encore beaucoup de fièvre. La docteure est passée, elle affirme que les antibiotiques font leur travail. Alors pourquoi n'est-il pas réveillé? Elle dit qu'il y avait de grandes chances que ses organes abandonnent, mais que le contraire s'est produit, qu'il prend du mieux. Très lentement.

Je repousse les cheveux de mon frère vers ses tempes. On a fixé le tube qu'il a dans la bouche autour de ses lèvres. Lui qui déteste les diachylons et qui se plaint toujours de la colle…

— *Adam?*

Je relève la tête prestement, effrayé. Sa voix… Elle vient de ma tête, de ma mémoire, je le sais bien. Mais j'ai eu peur, elle semblait si réelle…

— *Est-ce que tu crois que, quand on meurt, on devient une étoile?*

Il avait six ans quand il m'a posé cette question. Je me rappelle, nous étions au parc, mes parents poussaient les filles sur les balançoires, et je venais de prendre le nouveau Numéro, Caleb, dans mes bras. Colin était assis sur le banc, ses jambes bougeant dans le vide. J'avais répondu sans réfléchir:

— Je sais pas, mais, si on est transportés sur une autre planète, j'espère que je vais être tranquille.

— Je pense qu'on se transforme en étoile, avait déclaré Colin, songeur. Ou peut-être qu'on peut choisir. Je vais m'arranger pour être une étoile près de ta planète. Comme ça, tu sauras que je peux te faire un peu de lumière si tu te sens trop tout seul.

Je me rassois lourdement sur ma chaise de plastique.

Colin m'a toujours embêté avec ses questions philosophiques, avec ses faits sur l'Univers, surtout parce que j'aurais tellement voulu m'asseoir et l'écouter et que je ne le pouvais pas. Il a toujours été très sérieux et s'exprime très bien, plus que Céd, Cici ou moi à son âge. Je regrette ce que j'ai dit à mon frère, ce jour-là, au parc. Je n'ai pensé qu'à moi, au moment présent, mon nez collé à la réalité, alors qu'il y a beaucoup plus…

Je lui promets silencieusement que, s'il sort de son coma, je vais lui construire le système solaire qu'il me demande sans arrêt, que je vais l'écouter me répéter les mêmes trucs cent fois d'affilée, que je vais lui dire qu'il est beaucoup plus intelligent que moi, que je ne veux plus de planète pour moi seul.

Les yeux fermés, sa main inerte dans la mienne, je me remémore la fin de notre conversation d'il y a deux ans, ses pieds maintenant immobiles qui ne touchaient pas le sol, ses petits doigts qu'il avait posés sur mon bras et sa voix inquiète:

— Tu vas avoir besoin de moi, hein? Si je suis ton étoile, tu ne vas pas me laisser m'éteindre, hein, Adam?

Nous récupérons Cédric à l'hôpital après avoir visité Colin. Milan est rentré chez lui un moment; il doit travailler ce soir, il reviendra peut-être demain. J'avais besoin de me retrouver seul avec mon frère et… et tous les autres. Nous sommes allés voir les parents avant de partir, mais je ne suis pas entré dans leurs chambres, je n'ai pas pu.

Sortir de l'hôpital a fait monter des larmes dans les yeux de mon frère. Il m'a toujours paru si fort et au-dessus de tout… Alors que je le poussais dans son fauteuil roulant, je le sentais fragile et je me sentais fort. Ça m'a fait du bien de ressentir cette impression de contrôle.

J'ai appelé Corinne et Élise pour leur donner des nouvelles, et elles m'ont offert un coup de main: on a emmené les petits dehors pendant que mon frère se reposait sur le divan du salon. Ma grandmère voulait s'occuper de trouver un peu de place pour loger tout le monde, les chambres du sous-sol ne sont pas prêtes et il est difficile pour certains de se déplacer. Nous avons passé quelques heures au parc et, malgré leurs efforts, mes frères et sœurs ont réveillé Cédric lorsque nous sommes rentrés.

Il m'a aidé à faire le souper. Je le force à reprendre sa place sur le divan quand l'heure du dodo arrive pour les petits. Mamie s'est installée à l'étage pour lire une histoire.

— T'es *bossy* quand tu t'en donnes la peine, hein? blague mon frère.

Je me laisse tomber sur le divan opposé et me frotte le visage avec les mains. Mon frère se redresse péniblement sur le coussin, passe une main dans ses cheveux. Il croise les doigts sur son ventre, comme mon père en a l'habitude. Voir ces gestes me fait du bien; la présence de Cédric m'apaise, ç'a toujours été le cas.

— Tu t'ennuies d'Alice? que je demande.

— Oui et non. J'ai confiance qu'elle viendra me rejoindre demain. Comme j'ai confiance que nos parents vont se réveiller bientôt.

— Comment tu le sais?

— J'ai eu peur, Adam, soupire mon frère. Vraiment, vraiment peur. J'étais réveillé après l'impact et j'entendais des pleurs, mais pas assez. C'était trop silencieux, et je n'avais jamais eu aussi peur de toute ma vie. J'ai appelé maman et papa, mais il n'y avait pas de réponse.

Il regarde ses mains. Je m'en veux presque de lui rappeler ces mauvais moments et de ne pas l'interrompre, mais je veux savoir.

— J'ai appelé ton nom, continue Cédric, avant de me souvenir que tu étais à la maison. Et c'est là que j'ai eu le plus peur. Je ne voulais pas que tu te retrouves tout seul; c'est ce que tu avais dit avant qu'on parte, le matin même, que tu te sentais seul. Je me suis retourné et Alice était courbée au-dessus du siège de Caleb, et Clara pleurait. Je voyais les lumières de l'autre fourgonnette. Un gros morceau de métal avait traversé le pare-brise, jusque dans le revêtement du siège passager. Une chance que personne n'était assis là… J'ai encore pensé à toi. Si tu avais été là, le

siège aurait été pris par quelqu'un: toi ou moi, ou Alice. Tu as probablement sauvé la vie de quelqu'un. Sans le savoir, sans le vouloir et par pur hasard… C'est pour ça que j'ai confiance. Parce que j'ai cru qu'il y avait des morts et parce qu'il aurait dû y en avoir… pourtant, on est tous là, le compte est bon.

— Le compte est bon? que je répète d'une voix incrédule.

— On est encore sept.

Je n'arrive pas à retenir un hoquet et Céd me regarde, l'air inquiet. La main sur les yeux, j'essaie de retenir mes larmes. Est-ce qu'il compte, lui aussi?

— Même si on est séparés, on est sept, Adam, continue-t-il, comme s'il avait lu dans mes pensées. Ç'aurait pu changer avec l'accident, mais ce n'est pas le cas.

Je me recroqueville dans le coin du divan, les genoux relevés contre ma poitrine. Je vois mon frère hésiter, je sens qu'il voudrait venir me prendre dans ses bras. Ses jambes sont encore faibles, il ne faut pas qu'il bouge, alors je change de sujet.

— Tu savais que le grenier allait devenir ma chambre?

— Bien sûr! lance-t-il avec un sourire. On était certains que tu le découvrirais avant ta fête, par contre. Mais tu n'as pas tout vu encore! Papa voulait que tu aies ton espace à toi, continue-t-il sérieusement, parce que tu en fais tellement pour les petits et pour les parents. Il disait que tu pourrais t'isoler, recevoir tes amis, ta blonde… Il s'est fait avoir avec ça, hein?

— J'ai menti à Milan, que je chuchote après un moment de silence. Je ne voulais pas qu'il sache qu'on était autant.

— J'ai menti aussi, renchérit Cédric. À la fin du secondaire, les gens faisaient des remarques parce que j'avais des frères et sœurs qui étaient jeunes, et ça m'emmerdait. J'ai vite compris, par contre, que l'incompréhension des autres n'était pas mon problème. Ils n'arrivent pas à imaginer autant de personnes mangeant à la même table tous les soirs. Bien moi, je le peux et j'aime cette image.

Sa voix s'est éteinte un petit peu. Il doit penser à la fausse couche d'Alice. Mon frère me regarde et sourit faiblement.

— Je veux plusieurs enfants…

— Pas moi…

— Tu as le droit. On est tous différents, Adam.

— Je me sens tout seul, dans le milieu…

J'ai chuchoté, incapable de me plaindre de nouveau à voix haute. Cédric se penche vers moi, un air interrogateur sur le visage.

— Je fais la job des parents quand ils ne sont pas là, mais je ne suis pas au même niveau qu'eux, que je poursuis. Les petits parlent ensemble, ils ont leur monde à eux, et les parents ont le leur, et toi, tu as ta vie, et moi, je… Je suis entre les petits et les parents. Je ne trouvais pas ma place, c'est tout.

— Je n'avais pas réalisé ça, Adam. La fin de semaine dernière, j'avais l'intention de te proposer de venir habiter avec nous si jamais tu voulais aller au cégep dans notre coin. Je voulais m'assurer que tu savais que t'avais une place partout. On avait prévu nommer notre enfant en ton honneur…

— Hein?

— Adam pour un garçon, évidemment, et Adélaïde pour une fille, explique mon frère. Ou Adaline, ou Adalie…

Je ne sais pas quoi dire, alors je me lève et change de divan. Mon frère tapote ma main de la sienne. Soudainement, il se met à rire.

— Je vais obliger mes enfants à t'appeler Tonton.

Oh, misère…

Le lendemain après-midi, je finis de plier les vêtements propres avec Célia. Elle monte ensuite les ranger. Alice somnole sur le divan; elle est rentrée ce matin même, avec ma grand-mère. Je m'éclipse au sous-sol. Les petits sont pris en charge et j'ai envie d'avoir un peu de temps seul. Dans les outils et le bois, dans la peinture et le vernis. Je regarde longuement la toilette et la douche, nouvellement installées. Une deuxième salle de bain, enfin. Ma mère chanterait – faux, assurément – *Alléluia* si elle pouvait la voir.

Le lit de mes parents, dans lequel ma grand-mère dort le soir, me fait de l'œil, mais je ne m'y attarde pas. Il y a beaucoup à faire. J'ai terminé la peinture, hier, c'est maintenant le temps des moulures!

Je m'installe, mesure, coupe, cloue. Méthodiquement, avec précision. Je ne cache pas les trous des clous avec un peu de peinture, Clara le fera plus tard, elle aime ça. Je mets aussi les quarts-de-rond. Je pose les cadres de portes et de fenêtres. Le soleil commence à décliner, signe que je dois avoir passé quatre ou cinq heures au sous-sol, déjà. Qu'importe. J'inspire, soudainement très joyeux. C'est ma place, ici.

16

— Chut, Adam fait dodo.

Je cligne des yeux. C'est la voix de qui? Je resserre mon étreinte autour du torse de Milan. Sa respiration est encore régulière.

— Allez, hop, on descend, chuchote la voix de Céd.

Qu'est-ce qu'il fait debout?

Je me redresse lentement et les vois, ma grandmère et lui, tenter d'évacuer les petits et de les mener au rez-de-chaussée sans faire de bruit. *Fail*.

Je me recouche près de Milan, sa chaleur me fait frissonner.

— C'est toujours énergique, hein, chez toi, notet-il.

— Désolé…

— Pas besoin, j'aime ça. Je parlais de vous avec mes parents, hier; ils devraient passer aujourd'hui, d'ailleurs. Avec de la bouffe…

— C'est pas sérieux, que j'objecte. C'est pas nécessaire, voyons…

— Tu ne peux pas empêcher des Italiens de cuisiner, Adam…

Il me fait un clin d'œil et se relève sur un coude, me surplombe. On est seuls… Je bouge ma main de son bras à son ventre. Je touche l'élastique de ses boxers et…

— 'Dam! Caca dans pot! crie la voix aiguë de Caleb depuis le rez-de-chaussée.

— Chut, le presse Alice, retenant difficilement un rire. Adam fait dodo.

Je grogne, ma main maintenant sur mes yeux. La tête de Milan vient se poser sur mon épaule, il rit.

— Une autre fois, chuchote-t-il dans mon cou. Dans *ta* chambre.

Je tiens entre mes doigts le cadeau de fête que Colin avait préparé pour moi. Quand j'ai vu que tous les petits avaient modelé quelque chose qui les liait à moi en pâte à sel, je m'attendais à ce que le cadeau de Colin ait à voir avec les planètes. Mais il m'a fait un cylindre, tout mince, qui ressemble à un crayon. C'est ce que j'en déduis, étant donné qu'il a été peinturé en jaune et que le bout est noir. Je ne comprends pas.

Je dépose le crayon sur la table de chevet, dans la chambre d'hôpital que Coco occupe, juste à côté de son livre favori sur Saturne, de quelques petites voitures, du chandail bleu qui m'a déjà appartenu, de tous ces trucs que j'ai rapportés de la maison au fil de mes visites.

La docteure dit qu'il est sur la bonne voie: son cœur va mieux, signe que l'infection s'est résorbée. Je surveille ses paupières. Est-ce qu'on rêve quand on est dans le coma? C'est le genre de question que Colin se poserait, s'il était assis à ma place.

J'ai changé de chaise et d'hôpital. Je m'endormais presque près du lit de mon petit frère quand mon cellulaire a sonné. C'était le docteur Brochu. Mon père avait repris conscience! Alors, j'ai embrassé Colin et je suis parti.

Maintenant, j'attends. Ils ont emmené mon père voir ma mère et lui ont fait passer des tests. Quand je suis arrivé, il s'était rendormi et j'ai failli m'effondrer, pensant qu'il était parti de nouveau.

— Il dort seulement, Adam, m'a assuré l'infirmière. Son corps récupère, ne t'en fais pas. Je vais aller te chercher du jus.

Depuis deux heures, j'attends. J'ai appelé tout le monde, mamie, Antoine, Benoît, Milan, les filles, le patron de mon père.

— Hé, Adam, chuchote le docteur Brochu en entrant dans la pièce.

Je me lève et m'éloigne un peu du lit.

— Les tests sont terminés. Son taux d'oxygène est encore problématique, mais ses poumons sont assez forts pour qu'il n'ait plus besoin de soutien respiratoire. C'était notre inquiétude principale.

Je l'écoute me parler de fractures et de convalescence, de ma mère qui commence à reprendre conscience elle aussi, de ses facultés cérébrales qui ne semblent pas avoir été touchées. Peut-être que je vais me mettre à croire aux miracles, finalement…

Lorsque le médecin quitte la pièce, je retourne sur la chaise et soupire. Mon père bouge dans son som…

— Il est parti? marmonne-t-il.

Je m'élance vers le matelas si rapidement que je tombe presque sur le sol. Les yeux de mon père s'ouvrent lentement, sa tête tournée vers moi.

— Mon Adam, chuchote-t-il encore.

Il tend les doigts vers moi en ne soulevant que son poignet, me fait signe de m'approcher. Je ne résiste pas à l'invitation. Même si le barreau du lit me coupe le souffle, je pense que c'est la meilleure accolade que j'ai eue de ma vie. Mon père presse mon biceps avec beaucoup moins de force que ce à quoi j'ai toujours été habitué. Sans même y réfléchir, mes doigts cherchent sa mâchoire et touchent la repousse de barbe qui s'y trouve.

— Si j'attrape celui ou celle qui a osé me raser…

Ça me fait rire et le son me surprend. Il y a exactement une semaine que l'accident s'est produit, je me suis ennuyé de sa voix, de mon rire aussi. Je quitte le lit et reprends ma place sur ma chaise de plastique.

— Mamie est avec les petits, que je dis.

— Ton amoureux aussi? Le docteur m'a parlé d'un garçon…

Sa voix est très rauque, comme si on avait passé du papier sablé dans sa gorge. Celle-ci doit lui faire mal. Sans répondre, je me lève pour lui verser un peu d'eau. Il secoue la tête. Il est tellement borné… Je sais qu'il veut que je réponde avant de la boire.

— Milan a été là presque tous les jours. Il m'a aidé à peindre le sous-sol… et le grenier…

— Je devais finir avant ton anniversaire… te faire la surprise.

— On le fera ensemble, que je dis doucement.

— Je ne veux pas le faire avec toi, réplique-t-il après avoir bu, et je fronce les sourcils. Parce que c'était *pour* toi, ton cadeau. Ça devait être un moment où tu n'aurais pensé à rien d'autre qu'à toi.

— Je sais que je suis un peu égoïste, que je commence, mal à l'aise.

Mon père attrape la télécommande près du côté gauche du lit et presse le plus haut bouton. Lentement, la tête du meuble se relève. Il expire, les yeux fermés.

— T'as mal? Tu veux que j'appelle quelqu'un?

— Non… Non, Adam. Tu n'es pas égocentrique. Pas du tout, oh non! Vouloir du temps et de l'espace pour toi ne sera jamais de l'égoïsme à mes yeux, ni aux yeux de ta mère, je peux te l'assurer. Tu as seize ans… dix-sept ans…

Il s'interrompt, me fixe droit dans les yeux. Les larmes qui embuent son regard font ressortir ses cernes foncés. Il devrait se reposer… Mais j'ai trop envie de l'entendre me parler, alors je me tais.

— Je t'aime parce que tu t'occupes de tes frères et sœurs et je t'aime parce que tu cuisines si bien et que tu es responsable. Je t'aime parce que tu veux faire du bien. Et je t'aime parce que tu es à l'aise avec qui *tu* es. Je t'aime parce que tu as un drôle d'humour. Adam, je t'aime parce que tu as eu la maturité de me dire ce qui n'allait pas entre nous. Tu es beaucoup de choses, mais tu n'es pas égoïste.

— J'ai crié…

— Et alors? Je sais que tu ne pensais pas tout ce que tu as dit et je sais que tu en pensais aussi une grande partie. Il faudra trouver une solution. Des solutions. Il faudra arrêter d'éviter d'en parler, et se fâcher plus souvent. La colère a du bon, parfois.

Ma grand-mère et mon frère se rendent à l'hôpital pour voir mon père dès que je retourne à la maison. Les parents de Milan sont sur le pas de la porte, s'apprêtant à retourner chez eux.

— Si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas, déclare sa mère en me serrant dans ses bras.

Je la serre en retour, la remercie pour tout.

Le père de Milan a fait de la pizza, au grand bonheur des petits. On mange agglutinés dans la cuisine, et Alice aide à donner les bains, contre mon gré. Elle doit se reposer, mais elle ne veut rien entendre!

Lorsque les petits sont couchés, Milan va prendre une douche et, devant un film, je laisse Alice me caresser le visage et la tête, comme seule une mère peut le faire. Elle sent comme une mère, une odeur étrange et familière tout à la fois. Si le bien-être et la protection avaient une odeur, ce serait celle-là.

Sans même que je m'en rende compte, les larmes se sont mises à couler sur mes joues. J'ignore pourquoi je pleure, en fait. Les autres fois, j'avais peur, je me sentais seul, j'étais dépassé par les événements. Maintenant… sans savoir pourquoi, je n'arrive pas à m'arrêter.

— Je m'excuse, que je murmure en essuyant mes joues. Désolé…

— Ton frère déteste pleurer. Il dit qu'il a l'impression d'être faible. Mais c'est faux.

— Je suis désolé pour…

Je regarde son ventre et elle fait de même.

— Moi aussi, soupire-t-elle.

Le silence revient dans mon esprit au moment où la douche de Milan se termine. Personne n'a prononcé un seul mot. Avant, j'aurais pensé que ça ne les intéressait pas… Alors qu'ils respectent seulement ma vie privée et mes émotions.

Milan sort de la salle de bain, une serviette autour de la taille. Il s'arrête en remarquant la proximité d'Alice.

— Je vais monter, lâche-t-il. Vous laisser…

— Reste, que je réplique. Je suis à sec de toute façon.

J'essaie de détendre l'atmosphère. Bien qu'Alice ait parlé de force, je me sens vraiment dans mes petits souliers, et je n'aime pas ça. Justement, Alice ajoute:

— Oui, reste. Surtout si tu continues à nous montrer tes abdos comme ça…

Milan est gêné et s'empresse de retourner à la salle de bain pour se rhabiller, ce qui fait rigoler la blonde de mon frère encore davantage. Elle m'embrasse sur la joue avant de retirer son bras d'autour de mes épaules. C'est là que je réalise pourquoi je pleurais. L'odeur… Je m'ennuie de ma mère…

Dimanche après-midi, je suis assis au salon, pliant des vêtements avec Milan, quand on sonne à la porte. Les petits sont au parc avec mamie; Céd et Alice dorment dans le lit de mes parents au sous-sol. Ce sont peut-être les sœurs Barnabé?

— James?

Ce dernier sourit, l'air incertain. Il n'était jamais venu chez moi, je ne savais même pas qu'il connaissait mon adresse.

— Mon… J'ai pensé que… J'étais avec… Bref. Je suis désolé, Adam. Je sais qu'on n'est pas super proches, mais, quand même, je voulais te dire que je suis désolé.

— Les choses ne vont pas si mal, si on considère la situation.

— Tant mieux, je suis content. Je tenais à t'offrir de m'occuper de tes travaux en attendant, mais j'avais pas ton téléphone…

— Tout le monde va savoir, hein? À l'école?

— Ceux qui ont écouté la télé, je suppose, répond James avec un sourire contrit. Ça va peut-être s'être calmé, comme il y a eu la semaine de relâche… Mais les gens risquent de te laisser de l'espace. Ils vont discuter d'autre chose. Surtout avec ce qui se passe avec Antonin.

Antonin? Antonin Doiron?

— Comment ça?

— Je sais pas trop. J'ai croisé Yohan, hier, et il paraît qu'il ne va pas bien. Il est malade ou je sais pas. T'aurais dû y voir la face…

— Merde…

— Ouais…

Un silence s'étire. J'espère vraiment que rien de grave n'est arrivé à Antonin. Il ne mérite aucun malheur, il n'y a pas plus parfait que lui.

— Tu veux entrer? que je demande finalement. Je vais te présenter mon chum.

— Ton chum? répète James. Toi, t'es…

Milan s'est levé et s'approche. Avec un sourire, il tend la main vers James, qui la serre après un moment d'hésitation. Il a l'air sous le choc.

— Tu entres? que je redemande à James.

— Je peux pas, soupire-t-il. Je suis attendu au Lagon, et ta maison était sur mon chemin… Mon coach va me tuer si je suis en retard. En tout cas… Si t'es pas là demain, on… ben, je prendrai tes devoirs.

— Merci, James.

Il salue Milan de la main et descend les quelques marches. Lorsque je referme la porte, Milan se tourne vers moi et fait semblant de s'éventer le visage avec la main.

— Il était sexy.

— Oh, et attends, que je rigole. Il fait de la natation. Imagine-le en speedo…

Célia voulait aller à l'école, mais, vu sa jambe dans le plâtre, mamie a refusé. Pour l'instant. Caleb et Charlou sont allés à la garderie. Milan est parti dimanche soir; sa présence presque permanente dans notre maison va me manquer: il doit travailler au salon et il a aussi de l'école. Fin de la relâche…

Durant la matinée, j'ai révisé pour mon examen d'histoire avec Clara. Ça m'a fait tout bizarre de reprendre ce genre d'activité, comme s'il fallait oublier l'accident pour avancer, alors qu'il y a plusieurs choses inachevées dans le passé.

J'arrive à l'école un peu avant que la cloche annonçant la fin du dîner ne sonne. À la cafétéria, je repère rapidement Élise et Corinne, assises à notre table habituelle, et je m'y dirige lentement. Je sens de nombreuses paires d'yeux sur moi, c'est gênant. Je croise le regard d'Émile et il baisse la tête sans un mot. Ne me dites pas que sa pitié va faire en sorte que j'aie la paix?

— Comment tu vas? me demande Corinne lorsque je m'assois. Je t'avais pris un Pepsi au cas où tu serais là…

J'ouvre la canette avec un sourire. J'aurais dû avaler quelque chose avant de partir, comme ma grand-mère me l'a suggéré.

— Adam?

Je lève la tête et remarque Béatrice, la vicepresidente du comité étudiant, devant notre table. Nous ne nous sommes jamais parlé; Antonin est président, c'est lui qui fait toutes les annonces. Qu'est-ce qu'elle me veut?

— La collecte de dons a été un franc succès, dit-elle avec un sourire. Tout ce qui a été amassé se trouve près des gymnases, dans les rangements, mais le chèque au nom de tes parents est au secrétariat. Nous espérons que ça vous aidera un peu à vous remettre sur pied.

Perdu, je ne fais que hocher la tête sans un mot. Mais de quoi parle-t-elle?

— C'était dans le journal, je te l'ai dit…, commente Élise dès que Béatrice nous quitte.

J'ai un vague souvenir d'avoir entendu parler d'une campagne liée à ma famille… d'une page Facebook. Ça s'est vraiment passé? Il y a si longtemps que je ne suis pas allé sur Internet, que je n'ai pas texté mes amies, que je n'ai pensé à rien d'autre qu'à ma famille!

Je n'ai pas le temps de m'interroger davantage que la cloche sonne. Élise attrape ma main et m'entraîne dans le corridor menant aux cases.

— Hé, Adam!

Élise et moi nous retournons. Yohan trotte vers nous. Il a l'air fatigué. Il me surprend en entourant mes épaules de son long bras.

— Je suis content de te voir. J'ai eu peur qu'il te soit arrivé quelque chose quand j'ai entendu parler de l'accident.

— Pour vrai? que je réponds, les sourcils froncés.

— Je ne veux perdre aucun ami, répond-il, le visage sombre. Aucun. Toi inclus. T'es un bon gars, Numéro Deux.

La seconde cloche résonne et Yohan presse mon épaule. Il me salue d'un hochement de tête avant de s'éloigner. Je veux interroger Élise sur l'étrangeté de son comportement, mais croise le regard de madame Bédard, qui approche. Je la suis à l'intérieur de la classe.

— Tu aurais pu reprendre l'examen une autre fois, tu sais? me dit-elle avec douceur.

— J'avais besoin de me changer les idées.

— Tu t'en sors?

Je suis pratiquement rendu à ma place lorsqu'elle pose cette question.

— Presque tout le monde est rentré à la maison, que je réponds, sous les regards inquisiteurs des autres élèves. Mon chum a passé la semaine avec moi et ma grand-mère est là aussi.

Elle hoche la tête, une pile d'examens dans les mains. Je ne sais pas si mon cerveau va être assez en forme pour réussir l'épreuve, mais je me sens bien. Je vais aller voir mon père après le cours, lui dire que j'ai fait mon *coming out* en classe. Je suis convaincu qu'il sera fier de moi.

17

J'ai dû retourner à l'école deux fois durant les journées suivantes pour transporter tous les dons à la maison. Il y avait plusieurs sièges d'auto, des vêtements d'hiver, des jouets, et beaucoup d'argent. Beaucoup. Quand j'ai ouvert l'enveloppe et que j'ai regardé le chèque, je l'ai laissé tomber sur le sol.

— On est une petite ville, a expliqué la directrice, mais on a un grand cœur. Il y a des dons qui sont venus d'ailleurs aussi, n'oublie pas.

C'était trop d'argent. On n'a besoin de rien, chez moi: rien que nous. Ma grand-mère m'a dit d'accepter et de seulement répondre merci. C'est ce que j'ai fait; la bulle dans laquelle j'ai toujours cru que ma famille vivait s'est étendue. On parle encore de nous à la télévision. Ce matin, on a annoncé la sortie de mon père de l'hôpital et, bien qu'ils fussent déjà au courant, les Numéros ont applaudi et ont poussé des cris de joie.

Les assurances ont payé les deux voitures sans rechigner. Mon frère est allé chercher deux nouvelles fourgonnettes, et c'est à l'intérieur de la rouge que je ramène mon père à la maison. Lorsque je tourne à l'angle de la rue, je sens sa main sur mon bras. J'arrête la voiture près du trottoir. Il a les yeux pleins d'eau.

— On commence à voir le haut des buissons, dit-il en montrant la demeure de notre voisine d'en face.

— Il faudra travailler dans la cour quand la neige sera toute fondue, que je souligne. Il y a toujours tellement de mauvaises herbes…

— C'est ta mère, la pro du terrain…

— Je vais le faire, t'inquiète pas.

— Non, tu ne le feras pas, s'oppose mon père d'un ton calme. C'est fini, ce temps-là.

— Je comprends pas…

— Le temps où tu faisais des trucs qui n'étaient pas de ton âge, où tu accomplissais des tâches que tu n'aimais pas. Tu détestes jouer dans la terre, je le sais, termine-t-il avec un petit rire. Tu es un grand frère et notre famille est un peu compliquée, mais plus jamais je ne vais oublier que tu es un enfant.

— Exagère pas, que je grommelle en tournant la clé dans le contact.

Ça le fait rire encore plus. Dès que la voiture s'engage dans l'allée, la porte s'ouvre à toute volée et le plus grand concert de «papa!» jamais entendu résonne dans la rue. Même la porte d'entrée des sœurs Barnabé s'entrouvre et les deux vieilles dames, leurs châles serrés autour de leurs frêles épaules, applaudissent comme si mon père venait de franchir la ligne d'arrivée après avoir couru un marathon. C'est un peu le cas, quand on y pense.

Je m'assois sur le sol et m'appuie contre le mur sous la lucarne. Je suis au grenier, je suis venu sabler les joints. Quelle semaine… Avec un pincement au cœur, je pense à ma mère et à Colin, toujours inconscients. Ils prennent du mieux, mais c'est long! Ça fera deux semaines demain que l'accident a eu lieu, et j'ai peur comme au premier jour. Cédric dit que nous serons toujours sept, quoi qu'il arrive. Mais compter sans le Numéro Quatre sain et sauf, ce n'est pas correct; il y a une erreur. Les petits sont tous différents et la famille ne sera jamais complète si l'un d'eux manque: aucun n'est remplaçable.

L'échelle grince et, bientôt, la tête de Céd apparaît. Je suis sur le point de lui ordonner de descendre, il doit encore ménager ses forces, mais je me tais. Il se couche sur le plancher sale; la montée l'a fatigué.

— C'est incroyable, ce que tu as fait avec le sous-sol et cette pièce.

— C'était pas mal terminé avant…

— Reconnais le mérite qui te revient, me sermonne-t-il. Il n'y avait aucune couleur, aucune moulure, c'était poussiéreux. T'as tout nettoyé, t'as coupé, cloué. Tout seul… T'aimes vraiment ça, hein, construire des trucs?

J'adopte sa position et fixe le plafond, les mains derrière la tête. Dans quelques semaines, ce sera ma chambre. Espace, vie privée, tranquillité. Mon père avait raison de dire que j'avais besoin d'une retraite.

— J'ai manqué la date limite d'inscription au cégep, que je dis, revenant au présent. Mais ce n'est pas tellement ma place. J'ai envie d'aller étudier en charpenterie, je pense. En construction.

— C'est une bonne idée, commente mon frère.

— Je n'irai pas étudier dans ton coin, que j'ajoute. T'es pas fâché que je n'accepte pas ton offre?

— Adam, voyons! lance-t-il avec un sourire. Tu fais ce que *tu* veux. Et puis, Rimouski… Je ne sais pas si on va rester là. Alice et moi, on pensait venir par ici.

— Pour vrai? que je demande en me redressant sur mes coudes.

— T'aimerais ça?

— Ouais!

— Moi aussi, j'aimerais ça. On laisserait nos amis et mes collègues, mais je pourrais aller les visiter de temps à autre. Comme je le faisais avec vous, mais… à l'envers. Ou plutôt à l'endroit.

Mon frère me fait un clin d'œil et tend l'oreille quand la sonnette se fait entendre. Je sais que c'est Milan qui arrive.

— T'es heureux avec ce gars-là, hein? remarque Cédric.

D'autres pas avancent vers nous et résonnent dans l'échelle. La tête et puis le corps de Milan apparaissent. Je n'ai pas à répondre à la question de mon frère, le sourire que j'échange avec mon chum veut tout dire. On n'est pas ensemble depuis très longtemps, mais, avec tout ce qui s'est passé et ce qui se passe encore, je doute qu'on rencontre des vagues pires que celle à laquelle on a survécu.

Milan aide Céd à descendre et puis remonte.

— Regarde, dit-il, l'air joueur. Regarde bien… Écoute…

Lentement, il remonte l'échelle. Le claquement de la trappe fermée me fait sourire davantage. *Ma* chambre. *Mon* espace. *Ma* vie. *Mon* amoureux. Qui se glisse doucement vers moi sans s'embarrasser de la poussière de plâtre, embrasse mon entrejambe par-dessus mon pantalon, continue sa montée et appuie sa tête contre mon épaule. Je soupire, déçu:

— J'ai hâte d'avoir un lit…

— Moi aussi, mais j'ai une mission, ce soir. J'ai apporté mes ciseaux et mon *clipper*. Les Numéros vont passer au *cash*, ajoute-t-il à la blague.

Durant le cours d'histoire, je tente de me vider l'esprit, avec plus ou moins de succès. La crise économique de 1929 ne parvient pas à surpasser ma panique lorsque je pense à ma mère et à Colin. Dix-sept jours déjà. J'ai peur de ne jamais les entendre me parler de nouveau. C'est maintenant que je réalise le nombre de fois que ma mère m'a demandé de m'asseoir avec elle pour discuter et que je n'ai pas voulu.

Madame Bédard termine la distribution des examens et me fait un signe de tête en glissant le mien sur le coin de mon bureau. J'ai eu 81%, je suis surpris.

— Belle note, chuchote Isaac à ma droite. James m'a dit qu'il était allé te voir pour t'offrir de te rapporter tes devoirs. L'offre vaut pour ce cours aussi, si jamais…

— C'est vraiment gentil, merci.

Isaac me sourit, un peu gêné. Je ne savais pas que lui et James étaient amis. Je ne vois pas de raisons contre, mais ils sont si différents… Je veux dire: James fait partie des populaires et Isaac… Je ne crois pas qu'il ait beaucoup d'amis, bien qu'il soit connu de tous. Corinne disait qu'il était sur YouTube… Il faudrait que je regarde.

— Et ton *coming out*, la semaine dernière, continue Isaac, à voix basse. Ça prenait des couilles…

— J'ai pas trop réfléchi… Au moins, les autres me laissent tranquille.

— Tant mieux, on ne mérite pas de se faire écœurer.

— Les garçons, nous interrompt madame Bédard. Vous discuterez à l'heure du dîner. Dix minutes de concentration, c'est tout ce que je demande. Vous pouvez me donner ça?

Nous hochons la tête en silence. Je prête attention aux détails qu'elle énonce, prends quelques notes. Isaac a dit «on», alors il n'est pas honteux, c'est très bien. Je crois que je vais lui proposer de venir manger avec les filles et moi, ce midi… Ça pourrait être…

Mon cellulaire vibre dans ma poche et, machinalement, je le tire de là.

— Adam, j'espère que c'est important, lance madame Bédard d'un ton menaçant.

Je ne réponds pas, les yeux fixés sur le message texte que je viens de recevoir. J'entends l'enseignante prononcer mon nom de nouveau, de très loin. C'est Céd. Il a écrit: «Maman est réveillée, vas-y en premier.»

Je dépose finalement mon cellulaire sur le bureau, incapable de bouger. Ma mère est en vie. *Vraiment* en vie. Elle a ouvert les yeux? Elle a parlé? Elle n'a pas le cerveau mélangé? Elle a dit quoi?

Madame Bédard saisit mon cellulaire et pousse un hoquet de surprise en lisant le message; le son me fait lever les yeux.

— Qu'est-ce que tu attends? me demande-t-elle en attrapant mon cahier pour le refermer. Allez, vite!

J'hésite avant d'entrer dans la pièce. Ma mère est redressée sur ses oreillers, elle a les bras croisés sur son ventre. Ses yeux sont fermés, mais je sais qu'elle ne dort pas. C'est dans la manière dont elle respire, dont elle soupire, dont elle bouge les pieds lentement pour croiser les jambes.

Je pousse la porte et fais quelques pas. Ses yeux s'ouvrent. Les coins de sa bouche se soulèvent un peu; ses yeux prennent tout son sourire. Il y a tellement de douceur dans le visage de ma mère que je reste là, incapable d'avancer davantage.

J'appuie mon dos contre le mur et m'assois par terre. Je me souviens de cette nuit, voilà plus de deux semaines, où j'étais dans une position similaire, dans la salle d'attente de ce même hôpital, croyant avoir perdu ma famille en entier.

— Viens, mon grand, chuchote ma mère.

Malgré nos défauts, malgré ses idéaux si différents des miens, malgré mes erreurs, malgré tous les reproches que je pourrais lui faire et qu'elle pourrait sans doute me faire… c'est ma mère.

Quand je relève la tête au bout d'un long moment, elle est encore dans la même position, mais sa main gauche est tendue vers moi et ses yeux sont rouges. Le bandage sur le côté de sa tête est moins large que dans mon souvenir. Elle a maigri, ses clavicules saillent. Je la rejoins et attrape ses doigts avec précaution.

— Mon petit bonhomme, murmure-t-elle.

Avant, du haut de mon mètre soixante-quinze, je lui aurais sûrement lancé un regard ennuyé ou narquois, mais, en l'entendant me parler pour la première fois depuis tout ce temps, je me sens exactement comme ça: un enfant perdu et effrayé.

Ma grand-mère, mon père, Céd, Alice et les Numéros vont vouloir venir la voir, je ne dois pas voler toute son énergie.

— Je t'aime, dit-elle.

— Je sais. Je suis désolé. Vraiment, j'avais juste… Je m'excuse.

Elle sourit, appuie sa tête sur les oreillers. Je me demande si elle a une grosse migraine ou si le bandage fait seulement plus peur qu'il ne dénote de mal. Un long silence s'installe entre nous. Elle a l'air sereine et ça me déstabilise autant que ça m'apaise. Il y a eu un immense tourbillon dans ma vie au cours des dernières semaines, et j'en sors peu à peu. Mon équilibre est encore instable et j'entends toujours le vent dans ma tête, mais ma mère, avec sa quiétude habituelle et sa main dans la mienne, m'aide à reprendre mon ballant.

— Tu sais que ton prénom vient de mon père à moi, pas vrai? explique-t-elle tout à coup. Et que «Cédric» était le prénom de ton grand-père paternel, non? J'aimais tellement mon père…, continue-t-elle quand je hoche la tête affirmativement. J'étais enfant unique, ma mère n'était pas très maternelle et il me traitait comme si j'étais un joyau. Il prenait soin de tout le monde autour de lui, il travaillait fort, il était généreux et intelligent et… il était spécial. Ton père dirait qu'il était un humain extraordinaire. Quand il est décédé, j'ai cru que rien n'allait remplir le vide, j'ai pensé que jamais je n'allais être capable d'aimer qui que ce soit comme je l'aimais, et que jamais on ne m'aimerait comme il m'aimait. Et puis, j'ai rencontré Calvin, ajoute ma mère, ses yeux dans les miens. C'était une sorte différente d'amour, bien sûr, mais l'image d'Adam – de mon père – est devenue moins lourde, son souvenir n'était plus aussi pesant.

Elle ferme les yeux. Je ne sais pas quoi dire. J'ai vu des photos de mon grand-père, surtout accompagné de mamie; il y en a plein dans les albums, au grenier. Ma mère parle de lui de temps à autre, avec ce visage qu'elle a souvent quand un des Numéros fait quelque chose que, même moi, je ne peux m'empêcher de trouver attendrissant. Le souvenir de cet homme que je n'ai pas connu est pour elle comme une caresse.

— Céd est né et puis tu es arrivé. Deuxième miracle, alors que les médecins disaient que ton frère en était déjà un. Je t'ai déjà raconté que tu n'as pas pleuré quand tu es né, hein? Tu me regardais en clignant des paupières à cause de la lumière, et j'ai ressenti cette vague de je-ne-sais-quoi… Une espèce de plénitude m'a envahie, j'ignore comment l'expliquer, et j'ai pensé à mon père. Tu étais un Adam, c'était évident, même si on avait déjà choisi Colin pour toi. Ce n'était pas prévu quand tu es né, on n'a pas pensé te nommer différemment, j'ai seulement choisi le prénom d'un homme extraordinaire. Je ne sais pas ce que je ferais sans toi, Adam, et pas à cause de ta présence à la maison, je te le jure…

— Maman, je pensais pas tout ce que j'ai dit…

— Tu m'as fait de la peine, mais je t'en ai fait aussi et je te dois des excuses à mon tour. J'ai pensé à toi toute la journée. Le jour de l'accident, je veux dire. Ton père le répète souvent: «Adam sera un grand homme, un très grand homme.» C'est déjà arrivé, tout ça, sans que je m'en aperçoive. S'il était là, mon père serait honoré que tu portes son nom, je peux te le jurer…

— J'en doute.

— Pourquoi?

— C'est pas important, maman, tu devrais te reposer…

— Il faut que tu me parles, dit-elle avec une ferveur qui doit lui demander beaucoup d'énergie, me forçant à lever les yeux du drap recouvrant son matelas. Tu as ta propre tête, beaucoup plus mature que celle des autres, et j'ai besoin que tu me parles pour tout comprendre. Tu me repousses souvent et je ne sais pas comment insister sans te brusquer. Tu t'es senti exclu et je le regrette vraiment. Parle-moi, Adam.

Je me mords les lèvres, anxieux. Ce n'est vraiment pas le moment de parler de tout ça, mais je vois dans son regard qu'elle ne me laissera pas partir sans que je lui dise ce que j'avais en tête, ce matin-là, avant l'accident. Ce que j'ai toujours en tête.

— J'aurais aimé faire partie de l'équipe de football de l'école. L'été, on voit des annonces pour faire des travaux de construction ou de la peinture, et je voudrais *vraiment* faire ça aussi, j'y pense chaque année, mais je dois rester avec les petits. Et il y a ces rencontres au centre gay et lesbien, à Montréal; j'essayais d'y aller, mais quelque chose m'en empêchait toujours. J'ai envie d'être seul avec toi ou papa, mais ça n'arrive jamais, comme si je n'étais pas important. Je me suis souvent demandé à quoi je servais en tant que *moi*. Plein de choses me plaisent, mais personne ne s'y intéresse. Je suis juste Numéro Deux… Je les aime, maman, que je finis en la regardant pour la première fois depuis le début de mon monologue. Je t'assure, j'ai compris plein de choses à cause de l'accident. J'ai envie d'aider, j'aime aider, mais… Je pense que j'ai besoin d'aide des fois, moi aussi, et j'ai l'impression que vous pensez que je suis comme eux, comme les petits.

Tout doucement, avec son poignet et sa main plâtrés, elle essuie ses yeux. Le soupir qu'elle laisse passer est si grand, si profond, que je ne peux que reprendre sa main. Pour une fois, je ne me sens pas coupable d'avoir dit ce que je pensais. Elle a les yeux fermés, son pouce caresse le dessus de ma main. Finalement, elle hoche la tête.

— Tu n'es pas un Numéro, dit-elle. Tu n'en seras jamais un. Tu es mon fils. Pas mon deuxième fils, seulement

mon fils. Tout comme Charlou n'est pas ma troisième fille, elle est ma fille, tout simplement. C'est vrai que, parfois, j'oublie que la différence d'âge est si grande que ton univers est différent.

— On est tous occupés, que je réponds.

— Ton père et moi, on a eu des enfants parce qu'on aime la vie et les différences, les bruits et tous ces moments qui existent quand on est ensemble. Mais tu as parfaitement raison. Il y a la famille, mais il y a aussi chacun d'entre vous, seul… On doit trouver une solution; je n'aime pas quand tu t'éloignes en pensant que je ne m'intéresse pas à toi, mais je comprends que c'est difficile de prendre sa place avec les petits. Ils parlent bien plus que toi… Mais, rassure-toi, je sais que tu les aimes. Ton amour pour eux n'est pas mesuré en temps passé en leur compagnie. Tu as le droit d'avoir ta vie un peu séparée.

C'est à mon tour de soupirer. De soulagement, cette fois. Je sais que ma mère est épuisée, et je sais qu'on aurait pu attendre pour avoir cette conversation, mais, tout comme avec mon père et Céd, j'ai le sentiment que la guérison passait par là, par cette discussion difficile.

Mon frère et Alice viennent de partir pour aller chercher quelque chose à manger à la cafétéria de l'hôpital. Je prends place sur la chaise que Cédric occupait il y a quelques minutes à peine. Colin est encore inconscient, mais ses paupières ont commencé à bouger et il remue les orteils. La docteure dit que, quand il se réveillera, il devrait être comme neuf. Est-ce qu'il se rappellera toutes ces choses sur le système solaire? Que les hamburgers mous sont notre mets préféré à tous les deux? Est-ce qu'il se touchera encore le bout du nez quand il cherchera un mot qui lui échappe? Je me demande si je vais reconnaître mon petit frère.

Je fixe mon regard sur lui quand il bouge le cou. *Allez, Coco*…

Je tire mon cellulaire de ma poche. Milan m'a envoyé un message: «Où es-tu?» Un sourire étire mes lèvres. Je réponds: «À l'hôpital avec Colin.» «Je viens te rejoindre» est la réponse qu'il me fait parvenir.

Ma mère a parlé avec mon père. Dès qu'il est revenu de sa visite, le soir où elle a repris conscience, il m'a retrouvé dans ma chambre et m'a demandé quel jour j'avais besoin d'aller à Montréal pour voir mes amis. Il m'a assuré que je pourrais y aller, que ce serait *ma* sortie. Mais ce ne sera pas cette semaine; mon frère est plus important.

Appuyé sur le dossier de la chaise, je tends la main vers les objets que j'ai rapportés de la maison pour Colin. Il y a ce cadeau qu'il m'a fait en pâte à sel dont je ne saisis toujours pas la signification. Un crayon? Plus je le regarde, moins je comprends…

— Hé! lance Céd en entrant dans la pièce.

— T'as changé d'idée? que je demande, remarquant ses mains vides.

— On a oublié le portefeuille…

Il attrape la sacoche d'Alice.

— Il est original, hein? note-t-il avec un mouvement du menton vers le crayon.

— J'en cherche encore la raison, je te l'avoue… Les autres ont modelé des trucs que je reconnais, des chevaux, des bonshommes de neige, mais ça…

— Moi, je sais pourquoi.

Cédric pose ses deux mains au pied du lit. Ses paumes sont encore égratignées, il a un bandage sur la gauche et il marche toujours lentement, mais il est en forme. Je lui jette un regard en secouant le crayon. Qu'il m'explique…

— Il dit que tu lui as appris tout ce qu'il sait sur l'Univers, répond mon frère en haussant les épaules.

— Mais c'est faux! que je m'exclame. J'y connais rien, c'est lui qui…

— J'ai des souvenirs très distincts de toi et lui assis sur son lit, avec un boulier de l'alphabet sur vos genoux.

— Et alors?

— Ti-pet…, soupire Céd avec un sourire. Tu sais comment Coco aime écrire des histoires d'astronautes… Il est entré en première année en sachant écrire, et ce n'est certainement pas moi qui le lui ai appris.

Je regarde mon petit frère, immobile. Il veut tout savoir, aucun des autres n'est aussi curieux. Ne pas pouvoir chercher les choses par lui-même dans les livres ni noter ce qu'il trouvait le frustrait. Du haut de mes quatorze ans, je lui ai appris à lire et à écrire du mieux que je le pouvais. Et alors?

— Je n'ai quand même pas pondu toutes ces choses sur les planètes…

— Non, mais tu lui as permis de les découvrir. Tu es son héros, Adam. Quand on était aux glissades, il m'a demandé si tu voudrais toujours être sa planète ou si tu étais en colère pour toute la vie. Je n'ai rien compris, mais je suis sûr que tu sais ce qu'il voulait dire. Toi et lui, vous avez un lien… et ce cadeau est un minuscule exemple de ce que tu as fait pour lui… Coco est le plus intelligent de nous tous; il sait qu'il te doit beaucoup. Allez, je vais manger…

Avec un clin d'œil, Cédric sort de la chambre et je reporte mon attention sur le crayon que j'ai en main. Je le dépose sur la table de chevet et regarde les orteils de mon frère bouger sous la couverture.

Cette famille est un sac à surprises. Toujours, tout le temps, il y a des choses que je ne vois pas, que je ne saisis pas. Et je crois que c'est ce qui me rattache encore davantage à eux.

Sur le matelas, la main de Colin s'ouvre et se referme, les machines commencent à sonner de manière désordonnée. Je ne suis pas inquiet. Je pose ma main dans la sienne et il la serre. Ses paupières papillotent. Ça y est, enfin. Trois à la maison, une chez les sœurs Barnabé, un à la cafétéria, Colin ici, et moi. Ça fait sept. Le compte est bon.

Épilogue

— Tu me lis une histoire, Adam?

— Dis oui!

J'ouvre les yeux. La tête de Caleb surplombe la mienne. Dans la cuisine, ma grand-mère s'active, nettoyant la vaisselle après le repas du midi. Le soleil réchauffe mes jambes, appuyées sur le bras du divan. Enfin, le printemps est officiellement arrivé.

Je me relève lentement et trouve Charlou et Cici qui me regardent avec des yeux suppliants. Elles ont été énervées toute la matinée: ma mère rentre à la maison aujourd'hui. Après des semaines au centre de réadaptation, elle est de nouveau sur pied.

Colin, sur le second divan, me sourit. Il a passé un mois entier à l'hôpital, son sang est maintenant propre, sans bactérie. Il a encore un peu de difficulté à marcher correctement, mais, grâce à la physiothérapie, il va de mieux en mieux. Mon frère se gratte le nez avec le bout de l'index. Mon cœur se gonfle d'un mélange de joie et de soulagement; j'ai ce tic, moi aussi. Oui, j'aime la solitude et oui, je manque parfois d'espace et de temps. Mais je ne veux plus être seul si je dois les perdre.

Je m'installe près de Colin, ouvre le livre que Clara est allée chercher à l'étage. J'entame l'histoire des *Sept corbeaux*. Je crois que Clara l'a choisi exprès, c'est mon livre préféré, parce qu'il est si facile de faire des voix avec les personnages. Au bout de quelques pages, ma grand-mère vient s'asseoir sur le bras du divan et écoute l'histoire à son tour. Alice descend de l'étage et prend place dans les marches. Cédric remonte du sous-sol. Mon frère et Alice vivent avec nous en attendant de pouvoir prendre possession de la maison qu'ils ont achetée dans la ville voisine; vendre une maison est beaucoup plus long que je ne l'avais cru, mais les choses se placent tranquillement.

Mes frères et sœurs rient. Cici replace Caleb sur ses genoux et le serre contre elle pour qu'il n'ait pas peur. Leurs bras sont maintenant libres de plâtres. Clara marche sans douleur, les ecchymoses ont disparu. La barbe de mon père a repoussé. Si ce n'était du changement que je sens tous les jours à l'intérieur de moi, je pourrais presque croire que rien n'est arrivé, qu'il n'y a pas eu d'accident.

Mais il y en a eu un. Un très grave accident, et ils auraient pu mourir. Tous les jours, je me rappelle ce malaise, cette peur que j'ai ressentis quand j'ai compris que, peut-être, tout allait changer pour le pire. On a eu de la chance. Beaucoup, beaucoup de chance. Je ne serais pas prêt à dire que ma solitude ne compte plus, que je vais toujours tout faire pour eux, que je vais passer tout mon temps libre avec eux. Je mentirais. Je les aime et ils m'aiment, mais j'ai le droit d'avoir une vie à moi, et je ne me sens plus coupable ou ingrat d'avoir envie de vivre autre chose que de m'occuper de mes frères et sœurs. Maman dit que nous ne sommes pas des Numéros; je crois que si. Chaque chiffre complète le précédent et le suivant. Je les aime, mes Numéros.

Je laisse les petits regarder les images du livre lorsque je termine ma lecture. Je me lève et vais rejoindre ma grand-mère à la cuisine. Elle est maintenant appuyée contre le comptoir et feuillette une liasse de papiers.

— Tu veux m'aider? me demande-t-elle. Je suis indécise.

Je m'approche et elle me tend deux paquets de trois feuilles brochées. Des condos? Alors elle va revenir au Québec?

— Celui-ci a deux grandes chambres, m'indiquet-elle. Je pourrais acheter quelques lits et prendre deux ou trois enfants à dormir de temps à autre. Faire des soirées pyjamas.

Ça me fait sourire. Je sais bien que jamais elle ne sera aussi maternelle que ma propre mère, qu'elle sera toujours un peu comme moi: préférant le silence et la quiétude à la folie familiale qui régnera toujours dans notre maison.

— Celui-là est un peu plus près d'ici, par contre. À peine dix minutes. Ton avis?

— Qui n'aime pas les soirées pyjamas? que je réponds.

Mamie ricane un peu et me reprend les feuillets des mains. Si elle reste proche, ça veut dire plus de monde à la maison, plus de bruit, mais aussi plus de rapprochements et plus de liberté pour mes parents et pour moi. Ils le méritent et je crois le mériter aussi.

Je monte au grenier. À *ma* chambre. Je remonte l'échelle, m'étends sur mon lit. Un grand lit deux places, en bois foncé, fait par mon père. En secret. Il m'a raconté que, tous les jours, pendant que nous étions à l'école, il travaillait sur ce lit et les tables de chevet. Ils étaient cachés par une bâche dans le garage, où je ne vais jamais. Avec Antoine, Milan et Benoît, on a tout déménagé. Monter un lit, même en pièces détachées, dans une échelle de grenier n'est pas une mince affaire! Descendre les meubles et les jouets de Caleb et de Charlie au sous-sol a semblé bien simple après ça. Les petits qui font le plus de bruit sont maintenant avec mes parents, alors que Colin a sa chambre à lui seul, que Cici et Clara partagent une pièce sous mes pieds, et que mon ancienne chambre est devenue un rangement. Il me semble que tout a changé dans la maison. Dans ma vie aussi.

Je croise les mains derrière la tête, les yeux sur mon bureau de travail. Je l'ai construit avec mon père la semaine dernière, lui assis sur un tabouret et moi qui suivais les instructions. Il tenait dans ses mains la première cabane que j'aie jamais construite, en bâtons de popsicle, quand j'avais quatre ans. Il me l'a remise pour que je la garde dans ma chambre. On a parlé de types de bois, des projets pour la cuisine, de ma relation avec Milan et du groupe de soutien. J'essaie de faire comme ma mère me l'a demandé: de parler et de ne pas repousser leurs tentatives.

À l'école, quelques personnes recommencent à s'amuser aux dépens de ma famille; savoir que nous sommes tous sains et saufs leur a enlevé leurs inhibitions, il faut croire. Peu importe; je n'ai plus honte. Je n'aime pas que les gens aient des clichés en tête quand ils nous voient ensemble, mais qu'est-ce que je peux y faire? Rien du tout.

Je décide finalement de me lever et de terminer le cadeau que je vais donner à Colin pour sa fête: un mobile de papier mâché représentant le système solaire. J'ai promis; je vais tenir mes promesses.

J'y travaille un long moment, tranquille, de la musique dans les oreilles. De loin, je perçois de temps à autre un cri, un éclat de rire qui proviennent de la cour.

Mon cellulaire vibre dans ma poche arrière. Un appel de Milan.

— T'es décent? s'enquiert la voix de Milan. J'ai envie de te dire des trucs osés! En fait, j'espère que t'es indécent…

— Tu parles d'un début de conversation pour un garçon bien élevé! Malheureusement pour toi, je suis habillé.

— *Peccato*, marmonne-t-il, ce qui veut dire «dommage» en italien. Qu'est-ce que tu faisais?

— Saturne…

— Coco va capoter! J'ai hâte de voir sa tête.

— Dimanche!

— Et toi, je te vois ce soir pour le party?

— Je ne manquerais jamais ça! Mais je vais arriver tard.

Un cri aigu dévie mon attention, et je me dirige vers la lucarne de gauche. J'annonce à Milan:

— Je te texte tantôt!

Je n'arrive toujours pas à croire que tout cet espace est à moi! Il y a au moins vingt pas entre mon bureau et les fenêtres! Par la vitre, je vois que la seconde fourgonnette est arrivée. La porte coulissante est ouverte et mon père se tient là, étire le bras vers l'intérieur du véhicule.

J'ouvre la fenêtre; le vent chaud de mai me frappe le visage. La tête à l'extérieur, j'attends. Mon frère s'est approché et il tend une canne vers l'intérieur. Une main droite attrape celle de mon père, une main gauche touche le pommeau de la canne. Et puis la tête aux cheveux très courts de ma mère émerge de la voiture. Lentement, elle pose un pied sur le sol, puis un second. Les petits, assurément sur le balcon avec ma grand-mère et Alice, poussent des exclamations de joie.

Ma mère fait quelques pas dans l'allée craquelée – un autre projet, de mon père, Céd et moi. Comme si elle avait senti mon regard sur elle, elle lève la tête, plisse les yeux pour se protéger du soleil. Elle m'envoie la main, souriante.

Quand j'ai su que ma mère sortait du centre le même jour que le party, j'ai voulu annuler et rester à la maison, mais elle n'a rien voulu entendre. Dès le départ, lorsque je leur ai parlé du party, mes parents étaient d'accord pour que j'y aille, et ils ont continué d'insister.

— Pas question que tu manques ça! s'est exclamé ma mère. Je serai là quand tu reviendras. Et je serai là demain, et l'autre demain… Va t'amuser avec tes amis et ton amoureux.

Elle s'est installée au milieu de plusieurs oreillers dans le salon, où les autres avaient organisé une soirée cinéma. Party ou film durant lequel on n'entendra rien parce que les petits parleront sans arrêt? Ah! La décision était facile à prendre!

Je stationne la voiture de mon frère – qu'il m'a prêtée parce que, selon lui, «rouler en minivan à dix-sept ans, c'est déprimant» – près de la rue Sainte-Catherine. Je jette un coup d'œil à mon reflet dans le rétroviseur. Pas mal.

Je marche vers le numéro 133. Je croise un homme d'une vingtaine d'années, blond, qui peine à transporter plusieurs sacs à la fois dans l'escalier. Je tends la main pour l'aider; en haut, j'entends de la musique et des rires.

— Merci, me dit-il, souriant. Je m'appelle Tom.

— Adam.

— Ah, c'est toi, Adam! Milan ne cesse de parler de toi!

Ah oui? Je souris de toutes mes dents. Je l'aime, mon chum. Je dépose les sacs à l'endroit indiqué par Tom et parcours la salle des yeux. Je vois Shiro et Félicia en grande discussion avec un garçon, qui me sourit et me détaille. Son sourire devient encore plus franc, mais je hoche simplement la tête, continue ma recherche.

Tom s'approche de Maxence, celui qui anime les ateliers du mercredi, et l'embrasse lentement. Ils vont bien ensemble; il y a quelque chose dans leur regard et leurs gestes l'un envers l'autre qui me rappelle l'affection qui unit mes parents. C'est beau.

Puis, je repère Milan. Il est assis avec un groupe de jeunes de notre âge et il rit à gorge déployée. Je l'observe un long moment. Il se tortille pour attraper son cellulaire dans sa poche arrière. Le mien vibre après quelques secondes. Il a écrit:

«Comment va ta mère? Je m'ennuie et je t'aime.»

J'envoie un texto à mon père pour lui dire que je suis bien arrivé. Je sens qu'il nous faudra à tous un moment avant de ne plus avoir de craintes lorsqu'un de nous prendra la voiture. Je sais bien qu'on se disputera encore, je sais que nous n'aurons pas toujours les mêmes idéaux ni les mêmes envies. Ça m'étonnerait que j'aie des enfants un jour, ça m'étonnerait que je veuille remplir ma maison de cris et de rires, même si je tiens beaucoup à ces sons.

J'approche finalement de Milan, me penche vers lui.

— Moi aussi, je t'aime.

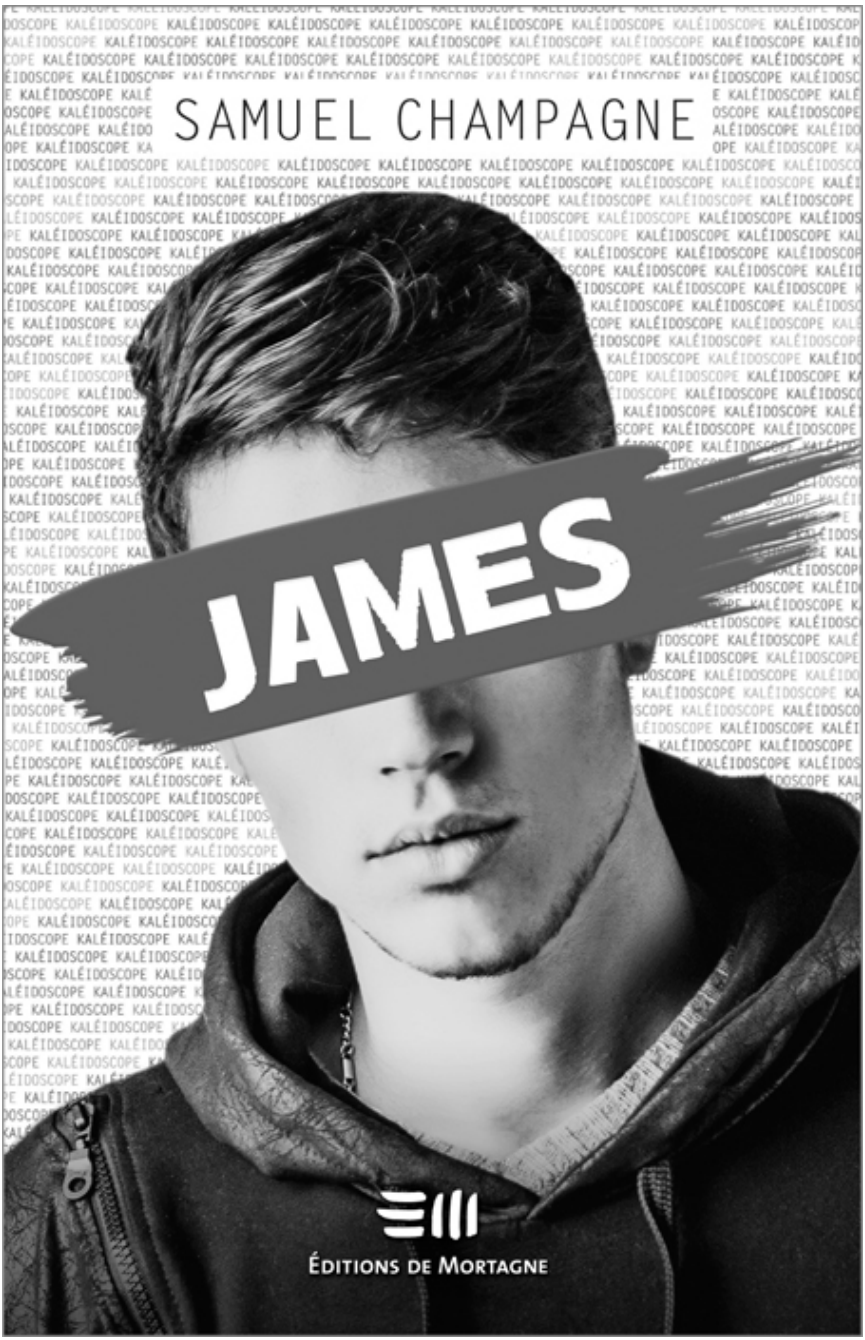
Il se retourne prestement et enjambe le dossier du divan pour me sauter dans les bras. Je dois planter mes pieds fermement dans le sol pour ne pas tomber. J'adore l'exubérance de Milan, elle me rappelle l'innocence de mes frères et sœurs.

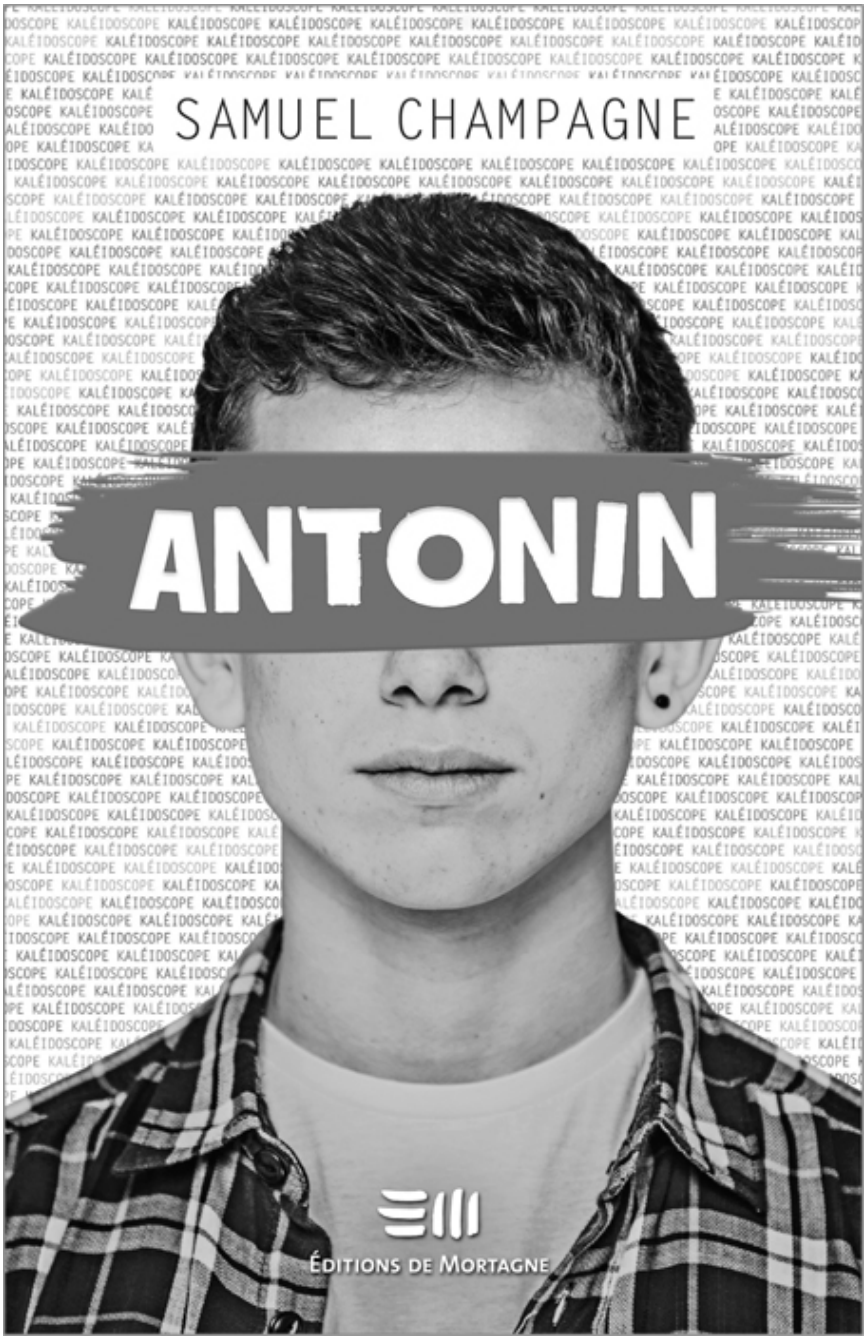
— On danse?

La musique n'est pas trop rapide, alors il me semble que je m'en sors. Il y a beaucoup de monde, beaucoup plus que je ne l'aurais imaginé. Lors des partys où je vais – rarement – avec Élise ou Corinne, j'étouffe toujours. Trop de personnes inconnues. Trop de personnes, tout court. Mais pas ce soir. Je serre Milan contre moi durant une chanson lente, il embrasse mon cou. J'observe tout autour la salle pleine à craquer et je me sens bien. Je ne crois pas que ce soit parce que la plupart des invités sont homosexuels ou bisexuels; je crois que c'est parce que je n'ai plus honte d'être ailleurs, sans eux. Maintenant, je n'ai plus de difficulté à concilier ma vie privée et la présence des Numéros dans mon esprit. Ils y seront toujours. Je les veux près de moi. Mais pas trop, quand même! Juste assez…

Je suis Adam Auclair, Numéro Deux, et je n'ai plus envie que ça change.

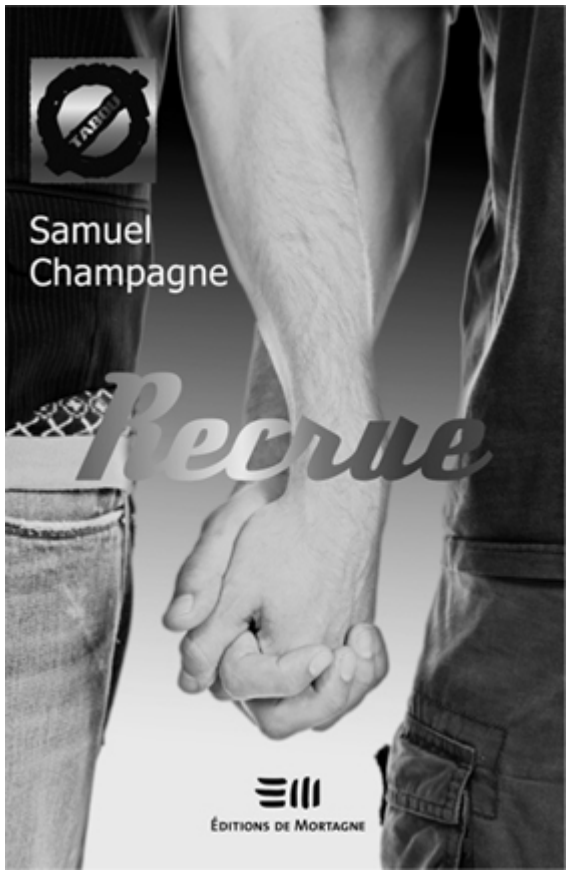
À paraître




SAMUEL CHAMPAGNE
ANTONIN
ÉDITIONS DE MORTAGNE

Déjà parus

Recrue



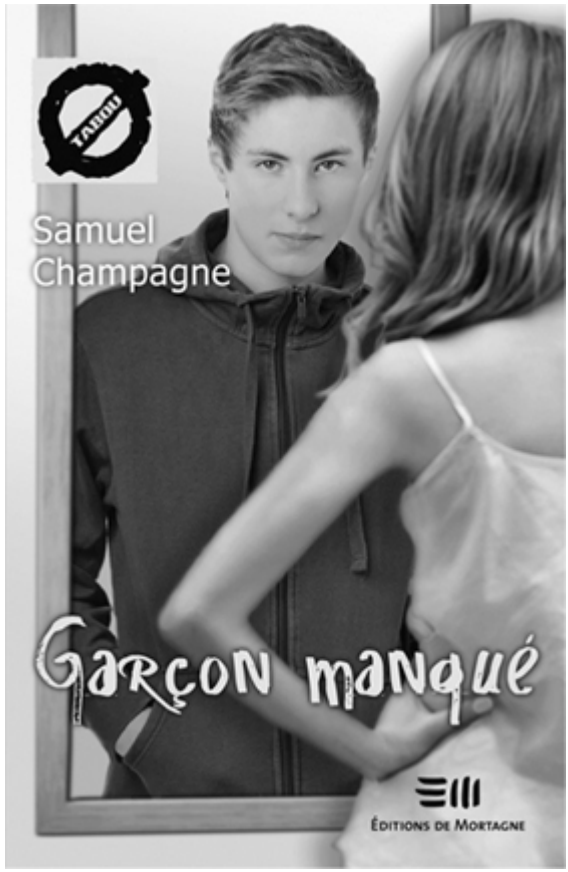
Une recrue… Voilà comment Thomas se sent. Un nouveau, un débutant. Dans un univers qu'il ne connaît pas et qui lui fait très peur: celui de l'homosexualité.

Alors que Maxence, fraîchement débarqué d'Angleterre, semble s'intéresser à lui, Thomas se pose bien des questions. Leur relation déborde-t-elle du cadre de l'amitié? Max, ce sportif populaire, peut-il réellement être gai? Il n'en a pourtant pas l'air…

À seize ans, Thomas a de la difficulté à le croire, mais il finit par l'admettre: il aime les hommes. Déjà que son quotidien n'est pas simple, alors que sa passion pour la danse attire sur lui les propos homophobes de ses camarades, l'avenir s'annonce encore plus compliqué…

> *Environ 5% de la population mondiale est homosexuelle. Mais trop peu de jeunes admettent leur différence, de peur d'être rejetés. Dans une société qui se dit moderne et ouverte d'esprit, des efforts sont encore nécessaires afin que les tabous entourant l'**homosexualité masculine** disparaissent.*

Garçon manqué

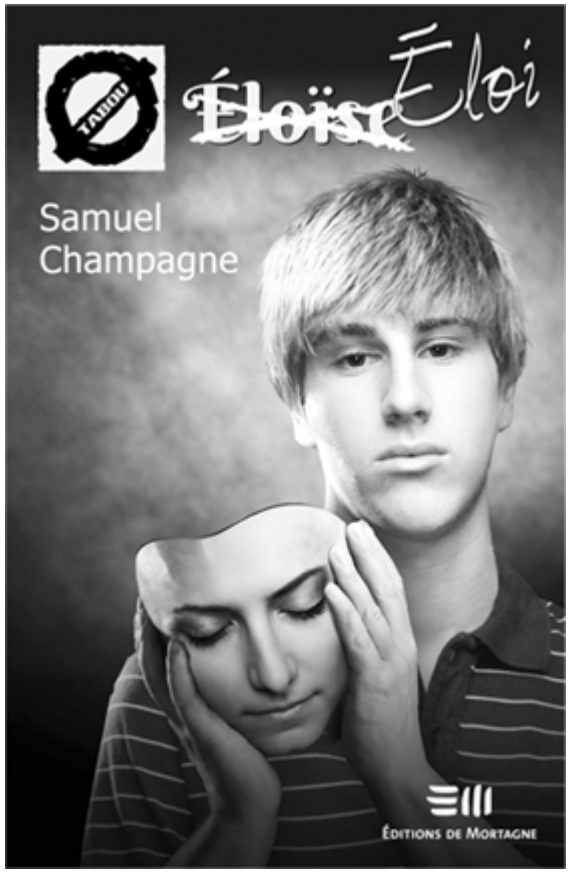


«Oh, la jolie petite fille!» Je suis pas mal sûr que c'est ce qu'on a dit quand je suis né. On a regardé entre mes jambes et le sort en était jeté. Après, ça n'a plus arrêté. «Regarde ses beaux cheveux longs, comme ceux d'une poupée», disait toujours mon grand-père. Et mon frère refusait que je reste dans sa chambre quand il était avec ses amis: «Tu ne peux pas jouer avec nous, je ne veux pas d'une petite sœur dans les pattes.»

Éloïse. Je savais que c'était mon nom. Mais qui étaient la sœur, la poupée dont ils parlaient? Je ne me reconnaissais pas dans ces mots, je me sentais différent et je ne comprenais pas pourquoi. Les miroirs et le temps ont répondu à mes questions. J'ai vu un corps de fille. Et pourtant… Je suis un garçon. Un gars, un homme, un ti-cul, un *dude*… Ou vous pouvez tout simplement m'appeler Éloi.

> *Parfois, la nature fait une erreur, et un enfant naît dans le mauvais corps. Lorsque cette personne prend conscience de sa différence, lorsqu'elle décide que le changement de sexe est sa seule option, un immense processus s'enclenche. L'auteur, lui-même en transition, utilise son expérience pour raconter tous les obstacles inhérents à la* ***transsexualité****.*

Éloi



Ma soeur Annabelle me dit que je suis son chevalier, parfois son prince. Plus personne ne s'offusque quand je me présente en tant que garçon; mes amis et ma famille ont compris que mon corps n'est pas tout ce qui me définit. Je prends de la testostérone, j'attends impatiemment de pouvoir subir ma première chirurgie et je commence le cégep. Maintenant, à dix-sept ans, je suis Éloi. Je suis heureux, je suis en paix, mais je ne cesse de me poser une question: est-ce qu'un jour quelqu'un voudra être en couple avec moi?

Puis, il y a Luka, un ami de Dominic, qui s'immisce dans ma quiétude. Il change tout avec ses yeux gentils et ses questions que j'évite. Il est gai, comme moi. Non… pas tout à fait comme moi. Mais comment pourrais-je lui avouer que je ne suis pas exactement celui qu'il apprécie?

Finalement, je me rends compte que je ressens encore le besoin de me cacher pour qu'on m'aime.

> *Prise d'hormones, chirurgies, documents légaux, première relation amoureuse… Dans cette suite de* Garçon manqué, *l'auteur continue d'aborder la* ***transsexualité****, et, surtout, les étapes à franchir par les gens en transition.*

Quand le destin s'en mêle

Quand Stella croise Tristan pour la première fois, elle n'a aucune idée de qui il est. Elle ne connaît même pas son groupe de musique, si populaire en Angleterre.

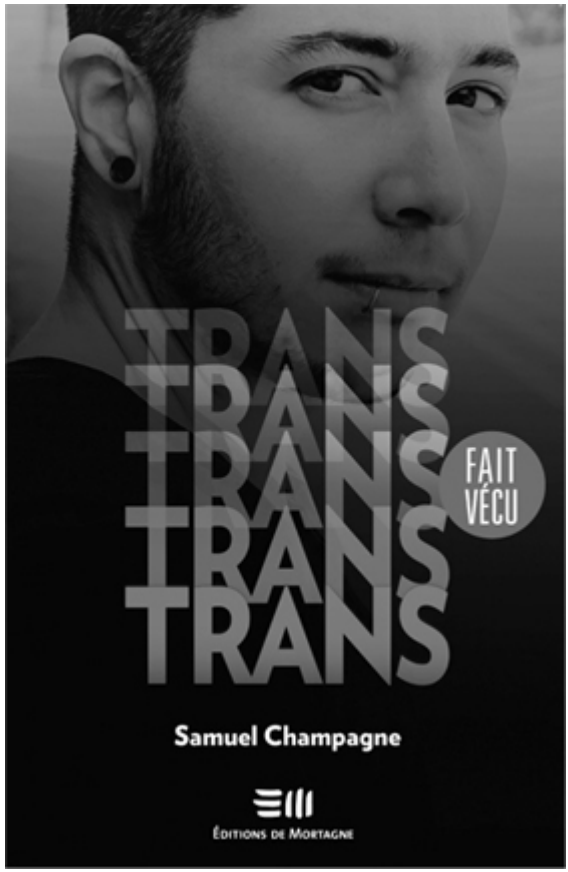
Quand Tristan voit Stella pour la première fois, il ne sait pas du tout à qui il a affaire. Il ignore qu'elle a tout laissé derrière elle, au Québec, pour voyager et vivre son rêve de devenir auteure.

Quand ils se rencontrent pour la première fois, ces deux êtres ne se doutent pas qu'ils vont se revoir. Encore et encore…

Au fil de plusieurs coïncidences qui les ramènent toujours l'un vers l'autre, Stella et Tristan développent une amitié qui se transforme rapidement en amour. Mais lui est un bassiste adulé de tous, et elle, une fille de dix-sept ans sans moyens ni repères: rien ne sera simple. Les autres membres du groupe, les fans, la presse; tout le monde s'est donné le mot pour leur prouver que leur relation est impossible.

Mais rien n'est impossible quand le destin s'en mêle…

Trans

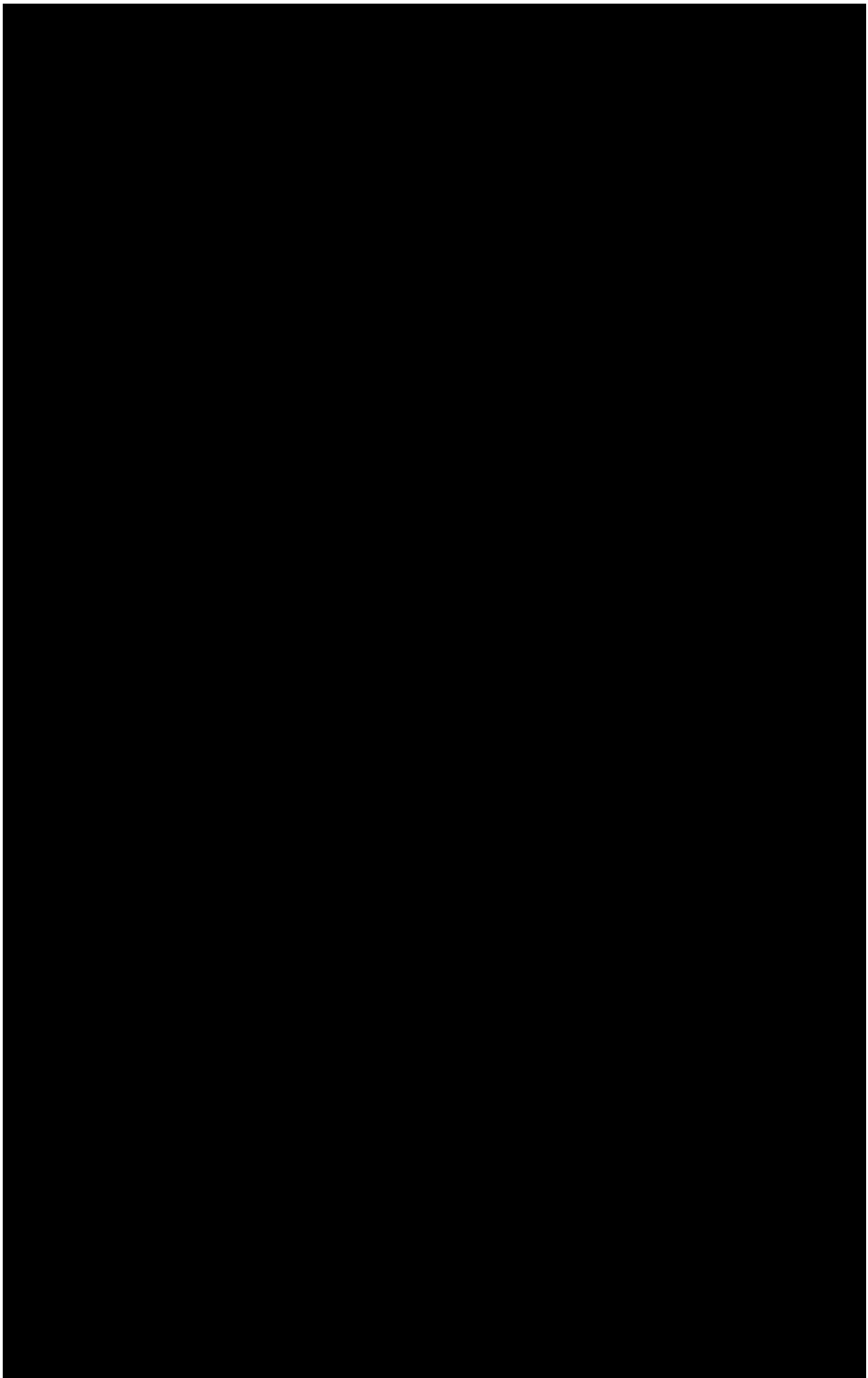


«Sois jolie, sois mince, sois forte, sois polie, bien éduquée et plus intelligente», disait le père de Samuel.

Pendant des années, ce dernier s'est demandé comment bien vivre, comment être une bonne fille. Il a désespérément tenté de se conformer à la norme, imitant ses amies, enfouissant toujours plus profondément son anxiété et sa douleur, souriant en public, laissant croire que rien ne clochait. Il souffrait pourtant d'épisodes dépressifs sévères et de troubles alimentaires qui mettaient sa vie en danger.

Il a néanmoins donné naissance à deux enfants, essayant tant bien que mal de correspondre à ce que la société voulait qu'il soit, jusqu'à ce qu'il réalise qu'en fait, il n'avait jamais été une femme. Que son corps n'était pas tel qu'il aurait dû être.

Samuel est un homme, il est transsexuel, et il nous explique tout le chemin parcouru, passant du primaire au secondaire, à l'université, et aux tables d'opération de différents pays. Maintenant, son corps est plein de cicatrices, mais il a enfin l'impression d'exister.



Je m'appelle Adam, mais, à l'école, on me surnomme Numéro Deux. Parce que je suis le deuxième enfant d'une fratrie de sept. Mon frère aîné a eu la chance de pouvoir partir étudier loin avant que ma mère ne se mette à pondre un numéro après l'autre. Lui, il n'est pas prisonnier de tout ça.

Notre maison est trop petite, l'argent manque, mes parents travaillent sans arrêt. Alors, qui s'occupe de changer des couches, de cuisiner, de faire régner la discipline et de jouer au taxi ? Moi. Moi qui n'ai aucun temps libre, aucun espace... Mais tout le monde s'en fiche. La famille avant tout, dit-on.

Dans ces conditions, impossible d'avoir beaucoup d'amis ou de faire partie de l'équipe de football de la polyvalente. Et il y a Milan... Il voudrait qu'on se voie davantage, mais je n'y arrive pas ! Ce n'est pas juste ! Je n'ai pas demandé tous ces frères et sœurs !

J'en ai assez, ça ne peut plus continuer comme ça. Évidemment, quand je le dis à ma famille, on s'engueule. Ce n'est pas la première fois, pourtant je finis par le regretter. Car, quelques heures plus tard, ce n'est pas ma petite sœur Clara, venue me rejoindre dans mon lit, qui me réveille au beau milieu de la nuit. Ce sont deux policiers...